UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
FACULTÉ DES LETTRES

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET SOCIAL DE BISCHWILLER

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ MENTION LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PAR

JULES CAMUS

STRASBOURG
HEITZ & Cie - IMPRIMERIE UNIVERSITAIRE
1939

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
FACULTÉ DES LETTRES

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET SOCIAL DE BISCHWILLER

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ MENTION LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PAR

JULES CAMUS

STRASBOURG
HEITZ & Cie - IMPRIMERIE UNIVERSITAIRE
1939

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

CHAPITRE 1er.

LE DÉVELOPPEMENT DE BISCHWILLER JUSQU'EN 1870.

I. — LES ORIGINES DE L'INDUSTRIE BISCHWILLERIENNE.

La ville de Bischwiller, qui, au dernier recensement comptait 8.058 habitants répartis en 1.403 maisons, occupait en temps normal plus de 4.500 ouvriers dans ses usines. C'est le centre industriel le plus important du Bas-Rhin après l'agglomération strasbourgeoise, et la première place textile du département.

Or, il y a trois siècles, Bischwiller était un petit village ayant l'élevage pour seule ressource. L'élevage, particulièrement celui des bêtes à cornes, continuera d'ailleurs à tenir une place importante à Bischwiller même après que les premières assises de l'industrie y auront été jetées [1]). Les artisans y manquaient à ce point qu'en 1610 il fallut faire venir des ouvriers du dehors pour la réparation de l'église que l'on voulut alors entreprendre.

La nature du terrain rendait la culture très ingrate: le bois se vendait très bon marché à cause de la proximité de la forêt de Haguenau; sur les 3.000 arpents que mesurait la ban-

1) Cf. Archives départementales du Bas-Rhin, C. 59.

lieue, 1.300 seulement étaient formés de terres cultivées par les particuliers; dans des conditions aussi défavorables, la jachère fut de bonne heure abandonnée, et il fallut bien pratiquer la culture alterne pour obtenir quelque rendement dans un sol que l'abondance des marécages ou du sable rendait très peu fertile [2]).

L'immigration protestante est à l'origine du développement progressif qui a permis à Bischwiller de se classer parmi les centres les plus importants de l'industrie de la laine. Bischwiller devint, en effet, le refuge des proscrits réformés à partir du moment où ce village passa définitivement sous l'autorité effective des ducs de Deux-Ponts (1606) [3]).

Dès le milieu du XVI[e] siècle, la Basse-Alsace avait accueilli de nombreux réformés suisses, français et hollandais. La communauté protestante française de Strasbourg comptait plus de 1.500 âmes en 1538 [4]). Phalsbourg fut fondée par le comte palatin Georges-Jean de Valdence exprès pour servir d'asile aux réfugiés venus de France et de Hollande. Mais dès 1583, le comte palatin, qui avait des embarras d'argent, avait dû vendre cette florissante cité au duc de Lorraine [5]). Ce fut pour les protestants de l'endroit le signal d'une nouvelle émigration. En 1605, l'Electeur palatin Frédéric IV accorde des privilèges à ceux d'entre eux qui veulent s'installer à Lixheim [6]).

Quelques années plus tard, grâce à l'entremise de la princesse Henriette de Rohan, belle-sœur du duc de Deux-Ponts, Jean II, deux convois se dirigent vers Bischwiller, dont la population ne comptait pas encore un seul nom français en 1600 [7]). Le premier arriva en 1618, sous la conduite de Jean

---

2) Cf. BOURGUIGNON, «Bischwiller depuis Cent ans», p. 152: «De temps immémorial, on pratique chez nous la culture alterne, et la jachère ne fut jamais en honneur. La sentance populaire: «La nécessité est mère de l'industrie» trouva de bonne heure son application à Bischwiller».

3) Cf. CULMANN, «Geschichte von Bischweiler...», p. 33-34.

4) Cf. Catherine DEHIO, «Die Bischweiler Tuchindustrie», p. 5.

5) La ville de Phalsbourg fut cédée au duc de Lorraine, contre la somme de 400.000 florins, par l'acte de vente du 24 juillet 1583 (Archives départementales du Bas-Rhin, E 358.)

6) Archives département., E 352.

7) KOCHER, «Die Aemte Offendorf und Bischweiler, und die drei Dörfer Kaltenhausen, Schirrhein und Schirrhoffen», p. 97.

Heusch, de Limbourg. Il semble qu'il y eut alors à Bischwiller seize familles françaises [8]). Le second convoi fit son entrée en 1621. En 1623, Lixheim eut le même sort que Phalsbourg, et une partie des familles françaises qui y étaient installées, parmi lesquelles nous retrouvons les noms de François, Lamblin, Pierson, vinrent à leur tour à Bischwiller.

Ces émigrés étaient très industrieux, et ils allaient donner un essor nouveau au village où ils venaient s'installer.

C'est ce que comprirent les seigneurs de Bischwiller, qui favorisèrent beaucoup l'installation des nouveaux arrivants.

Les émigrés de Phalsbourg obtinrent de Jean II un contrat très avantageux, portant le nom de *capitulation* (1618), qui fut confirmé par un acte daté de 1621 [9]). Ces conventions assuraient aux réfugiés les mêmes droits qu'aux anciens habitants de la localité sur le pied de la charte de 1499, que le prince palatin avait ratifiée en prenant définitivement possession de Bischwiller et de Hanhoffen; elles accordaient aux nouveaux citoyens la capacité d'être portés au siège des échevins et la liberté du travail; elles les exonéraient de redevances et leur concédaient gratuitement du terrain pour la construction de leurs habitations. Comme la plupart étaient des tisseurs de laine un vieux moulin fut mis à leur disposition pour leur servir de foulon. Le duc leur permit de constituer une communauté française à part et de choisir leur pasteur, de qui il prenait la rétribution à sa charge. Le premier pasteur de la communauté française fut Didier de Mageron, consacré à Bâle le 21 avril 1618; il reçut un traitement annuel de 200 florins [10]). Enfin, le cas était prévu où le prince ou ses successeurs viendraient à changer de religion, et où les réfugiés se verraient obligés d'abandonner de nouveau leurs foyers: dans ce cas, le prince ou ses successeurs étaient tenus au rachat des immeubles appartenant aux réfugiés ou à leurs descendants, et au remboursement de la valeur à dire d'experts.

---

8) D'après une supplique de l'époque adressée au Prince palatin (Archives départ. du Bas-Rhin, E 20).

9) Cf. CULMANN, l. c., p. 37.

10) Archives départem. du Bas-Rhin, E 20.

En 1640, Bischwiller passa sous la domination du gendre de Jean II, le comte palatin Christian 1er. Lui et ses successeurs étaient en étroites relations avec la cour de Louis XIV et servirent comme colonels dans le régiment Royal-Alsace. Le grand Roi ne toucha pas aux libertés des réformés de Bischwiller, et cette cité devint l'asile de beaucoup de Huguenots poursuivis dans les autres centres de Basse-Alsace (en particulier dans les villages voisins relevant des seigneurs de Hanau-Lichtenberg), ou émigrant de la Suisse romande alors surpeuplée [11]).

En 1648, Christian Ier et sa femme, Madeleine-Catherine, dotèrent généreusement la paroisse française [12]). Christian III (1717—1733) veilla avec une sollicitude toute particulière au développement économique de Bischwiller, et plus tard, quand, à la veille de la Révolution, le duc *Charles II* se trouva en proie à des embarras financiers, ce dernier fit de grands efforts pour attirer les négociants suisses, qui se disposaient à fonder des établissements industriels en Alsace, et il chercha — vainement d'ailleurs — à faire installer une manufacture dans son château, que ses folles dépenses ne lui permettaient plus d'entretenir.

Le développement de la ville de Bischwiller n'alla pas sans subir le contre-coup des guerres qui ont tourmenté l'Europe au cours du XVIIe siècle. Les contributions et rétributions furent écrasantes dans ce pays qui fut le théâtre de toutes les invasions et calamités dont la guerre de Trente ans a été le signal. Mais, à peine les circonstances le permettaient-elles qu'on se remettait au travail de plus belle.

En 1623, aussitôt après le recul de l'armée de l'archiduc *Léopold*, l'on entreprit de relever les ruines. *Christian III*

---

11) Citons parmi ces derniers les noms de Faber et de Farconier, venus du canton de Berne; Follet, venu de Bâle (d'après Culmann, l. c., p. 145-146). La famille Robert est originaire de Neuchâtel. Bischwiller compte également des réformés venus de la Suisse alémanique (Wanner, Rinckenberger, Gsell..). (Cf. Dehio, l. c., p. 19.) A Bischwiller comme d'ailleurs dans toutes les localités avoisinantes qui relevaient du Comité Hanau-Lichtenberg, les Bernois dominaient de beaucoup parmi les immigrés venus de Suisse. (Bodmer, L'immigration suisse dans le Comté de Hanau Lichtenberg, p. 37.)

12) Archives départ. du Bas-Rhin, E 20.

répara de son mieux les funestes traces laissées par la guerre de Succession d'Espagne.

Bischwiller eut moins à souffrir des guerres de Louis XV, et ne ressentit heureusement aucun contre-coup de la guerre de Sept ans ni de la triste situation où se trouvaient alors les finances royales.

De cette époque date même une série d'ordonnances royales dont l'industrie locale eut à bénéficier. Ce fut d'abord l'arrêté du 9 février 1758 autorisant le libre transport dans l'intérieur du royaume et à l'étranger des métiers à faire des bas. Ce fut ensuite l'arrêté du 17 mars 1764, favorisant par l'octroi d'une prime la production d'un certain modèle de bonnets. Un arrêté royal du 28 février 1766 accorda à tous les habitants des campagnes le droit de fabriquer des toiles de lin, de chanvre et de coton et toutes étoffes de laine et de soie, ainsi que les articles de bonneterie et de chapellerie, et étend les privilèges accordés aux fabricants des villes par les lettres patentes du 13 février 1765. Signalons encore un décret du 17 mars 1773, cherchant à favoriser l'industrie nationale par la révision des droits sur la production du chanvre et du lin [13]).

Dans des conditions aussi favorables, l'époque comprise entre 1715 et 1789 fut marquée par une grande prospérité. Bischwiller comptait à peine 2.000 habitants en 1686, dont 23 tisseurs de laine. Le recensement de 1793 indique 3.800 habitants et 90 tisseurs de laine [14]). Le bien-être général s'accrut sensiblement. Nous lisons dans le rapport d'un inspecteur des ponts et chaussées, daté de 1779, que le marché de Bischwiller est alors l'un des plus fréquentés du Bas-Rhin et que la circulation dans cette localité est très intense [15]).

La plus grande ressource du pays était le tissage de la laine, industrie que les immigrés contribuèrent à répandre considérablement. Les procédés de fabrication restèrent d'ailleurs les mêmes jusqu'au XIX[e] siècle. La corporation des tisserands était régie par un réglement dont les premiers articles remontaient à 1658 et qui fut achevé, en 1687.

---

13) Archives communales de Bischwiller, H H 6.
14) C. Dehio, L. c., p. 12.
15) Archives départ., C 151.

Parmi les nombreux artisans entre les mains desquels la laine devait passer, les tisserands jouaient le rôle capital. C'étaient eux qui achetaient la laine sur les marchés de Haguenau, de Saverne ou de Brumath. Ils la faisaient filer à domicile, et, après l'avoir tissée, ils devaient la porter au foulon dont *Jean II* avait gratifié la communauté française et qui devint, à la fin du XVII[e] siècle, la propriété d'un nommé Jacques *Bertrand.* Le drap devait ensuite être teint et tondu. Le règlement de 1687 fixait également le statut de la corporation des teinturiers, et le tisserand n'avait le droit de teindre lui-même que pour ses besoins personnels. Le drap passait enfin entre les mains du tondeur.

Les dimensions des pièces étaient minutieusement réglementées et c'est au tondeur que revenait le droit de vente. Les tisserands pouvaient toutefois obtenir la permission de vendre eux-mêmes, et la concurrence du tondeur ne leur portait pas grand ombrage, si l'on pense qu'en 1687 Bischwiller comptait un seul tondeur contre 23 maîtres-tisserands. Il était d'ailleurs défendu de vendre à domicile, et les fabricants se rendaient aux marchés de Strasbourg, de Haguenau, de Wissembourg, de Saverne, de Brumath, ce qui leur était facile, vu l'état satisfaisant des routes. Ils vendaient aussi sur le marché de Bischwiller, créé en 1600, et quelquefois directement à leurs clients, paysans ou trafiquants. Au cours du XVIII[e] siècle, au fur et à mesure que la production drapière devenait plus considérable, le marché s'étendit, et le Rhin fut utilisé pour des expéditions, soit vers Bâle, soit vers Francfort.

Les bras ne suffirent plus à la longue, et beaucoup d'ouvriers arrivèrent alors du Wurtemberg et du Palatinat.

C'est ainsi que l'industrie textile acquit à Bischwiller une importance de premier ordre. Il y avait d'ailleurs d'autres artisans que ceux qui collaboraient à la fabrication du drap; le règlement corporatif de 1687 comportait des articles concernant les chaussetiers et les chapeliers, et la fabrication des gants acquit un certain développement au cours du XVIII[e] siècle [16]). Bischwiller compte également une tuilerie,

---

[16]) «Grâce à une femme intelligente à qui un soldat irlandais, qu'elle avait eu à loger durant la guerre de Sept Ans, avait appris

et, en 1783, Chrétien *Danner* y ouvrit une fabrique de poudre et amidon [17]).

Beaucoup d'ouvriers n'avaient pas abandonné leurs champs, où les cultures industrielles du tabac, de la garance, du chanvre et du colza furent tour à tour introduites.

C'est à Bischwiller que nous trouvons les premières plantations de tabac faites en Alsace. Cette plante fut introduite à Bischwiller et à Hanhoffen par Jeannin *Mauclerc*, à qui le duc Jean II accorda un privilège le 1er mars 1629. Aussitôt, les bourgeois *Aubertin* et *Solcourt* protestèrent contre ce privilège en se réclamant de la Capitulation de 1618 qui permettait aux habitants d'exercer «tels métiers ou labeurs auxquels ils sont experts». *Mauclerc* se vit même contester son droit de bourgeoisie: toutefois, le 7 mai de la même année, une décision de la régence lui confirma ses prérogatives [18]). La culture du tabac prit une extension si rapide qu'à dater de 1650 elle devint l'objet d'un nouvel impôt créé par l'administration seigneuriale. Malgré l'élévation de cet impôt, qui soulevait des réclamations incessantes, le nombre des planteurs allait en croissant. En 1740, ce nombre s'élevait à 66; il montait à 113 en 1767.

«Mais la culture, la fabrication et l'exportation des tabacs «ne suffisaient point à l'activité qui a toujours distingué les «habitants de Bischwiller

«En 1766, un de ses plus éminents citoyens, Isaac *Bertrand*, «naturalisait sur le sol de la banlieue la garance, et dotait «ainsi son pays natal d'une nouvelle branche de com-«merce» [19]).

Par l'exportation de ces produits variés de la culture industrielle, certaines familles jetèrent les assises d'une fortune et d'un renom que leurs descendants devaient transmettre de génération en génération.

C'est ainsi qu'Abraham *Bertrand*, descendant d'un immigré, originaire de Vermandois, venu de Saverne en 1650,

---

le tricot des mitaines de laine au crochet.» (LUROTH, L'Administration Municipale de Bischwiller à partir de l'année 1840, Bischwiller 1864, p. 23.)

17) Archives départ., C. 151.

18) Ibid. E. 27.

19) BOURGUIGNON, o. c., p. IX et X.

vendit dans les années qui marquèrent le milieu du XVIII[e] siècle jusqu'à 3.000 quintaux de garance en Angleterre et en Suisse, 700 quintaux de chanvre, 800 quintaux d'huile et 1.200 quintaux de tabac en Allemagne et en Hollande; son frère Isaac sera l'un des personnages les plus représentatifs de la bourgeoisie bischwillérienne. Les frères *Bertrand* obtiennent du duc de *Deux-Ponts* le 19 janvier 1758 la concession d'un privilège pour la construction sous certaines conditions d'un moulin sur la *Moder* (en vue d'Oberhoffen). Mais la question se complique, et, malgré l'avis favorable du prévost *Heusch* et l'autorisation accordée par l'intendant (21 mars 1758), la chancellerie soulève des difficultés contre l'entreprise et va jusqu'à s'armer contre elle d'un texte impérial daté de 1499! Les frères *Bertrand*, en cette occurence, font preuve d'autant de ténacité que d'initiative; il faut bien qu'ils finissent par triompher des difficultés, car ils allient à leur esprit d'initiative le sens des besoins et des possibilités de la cité [20]).

Nous retrouvons aussi à cette époque les noms de *Buroth* et *Goulden* parmi les plus riches négociants; parmi les drapiers, *Gsell*, *Bourguignon* et *Heusch*, dont la famille donna à Bischwiller outre une lignée de fabricants et de banquiers, un pasteur et de nombreux magistrats [21]). Citons encore les noms de *François*, tailleur, *Muller*, *Becker*, teinturiers, *Gauffin*, chapelier [22]). Ces fabricants ont été avant tout des travailleurs opiniâtres, et le pasteur *Culmann* nous signale avec quelle simplicité ils vécurent [23]). Ils ne créèrent pas seulement la fortune et le renom de leurs familles: ils firent la force de cette bourgeoisie de Bischwiller alors en plein épanouissement et dont la Révolution allait consacrer le triomphe.

La prospérité de Bischwiller n'empêche d'ailleurs pas de se dessiner un mouvement d'émigration en Amérique après 1760 [24]).

Nous avons signalé plus haut la bienveillance avec laquelle les seigneurs de Bischwiller ont accueilli les immigrés et l'in-

20) Archives départ., E. 11.
21) V. KOCHER, o. c., p. 108. Archives départ., C. 709.
22) Archives communales, H H I.
23) CULMANN, Geschichte von BISCHWEILER..., p. 111-113.
24) KOCHER, o. c., p. 101.

térêt qu'ils ont témoigné au développement de l'activité économique de leur cité. *Christian II* et *Christian III* ont toujours été préoccupés du bien-être de leurs sujets. Après son mariage (1709) *Christian III* continue de passer dans sa résidence de Bischwiller le printemps et l'été. La population lui en est reconnaissante; elle estime beaucoup son épouse, Caroline de *Nassau-Sarrebruck*, et après sa mort elle met tout son espoir dans le nouveau duc, *Christian IV* qui vit le jour à Bischwiller, est aimé de tout le monde, et qui certainement continuera la belle tradition de ses prédécesseurs.

Malheureusement, *Christian IV* devait mourir prématurément et son successeur *Charles II*, allait gouverner selon d'autres principes. Il élit domicile à *Deux-Ponts* et ne connut ses sujets de Bischwiller que pour les pressurer par tous les moyens par l'intermédiaire du peu sympathique conseiller *Funk*, en vue de recueillir les fonds qui lui manquaient toujours. Il se trouva d'ailleurs réduit à entreprendre la démolition de son vieux château qu'il ne parvenait plus à entretenir. Et ainsi que la bourgeoisie devenait sans cesse plus riche et plus puissante, la Maison de *Deux-Ponts* perdait à la fois ses ressources et son prestige.

II. — PENDANT LA REVOLUTION ET LE PREMIER EMPIRE.

Toujours à la recherche de nouveaux bénéfices, Charles II avait obtenu de Louis XVI, par lettres patentes, en 1780, confirmation et pleine reconnaissance de tous les anciens droits du seigneur de Bischwiller, dont voici les principaux:

la haute, moyenne et basse justice (art. 1er des lettres patentes);

autorisation au duc d'établir à Bischwiller, pour l'ensemble de ses seigneuries de Basse-Alsace une régence composée d'un président, de quatre conseillers, d'un commissaire fiscal, d'un greffier et d'un huissier (art. 2);

cette régence connaîtra de toutes les matières qui sont de la compétence des Régences (art. 3);

les baillis du duc continueront de connaître en première instance de toute matière de chasse, pêche, forêts et bois, à la charge de l'appel à la Régence (art. 5);

droit de pêche, chasse et forêts, ainsi que faculté de percevoir deux sols pour livre par corde de bois flotté sur les ruisseaux et rivières du baillage (art. 6);

faculté reconnue au duc et à ses successeurs de faire ou confirmer tous statuts relatifs à la police et aux arts et métiers, à condition que ces statuts soient homologués par le Conseil souverain d'Alsace (art. 7);

jouissance des droits de déshérence et de certaines amendes (art. 8);

faculté d'imposition, sur avis de la Régence, autorisée par l'article 2 précité, pour l'entretien des justices et de leurs officiers (art. 9);

maintien de tous les droits seigneuriaux, notamment du droit de «Schützung», ou de taille, sur toutes les terres, et autres droits, tels que ceux de manence, de bourgeoisie, de prestation de serment de chaque nouveau bourgeois (même fils de bourgeois); droits de main-morte, d'émigration et d'étraction, de boutique et d'étalage aux foires et marchés, de passage et pontonnage, etc... (art. 11);

contribution pour la dotation du mariage des enfants du duc et de ses successeurs (art. 12);

la dîme et les novales (art. 13);

divers droits d'accise, ainsi que redevance pour chaque tête de bétail abattue par les bouchers (art. 14);

faculté de conférer les droits d'enseigne, de brasserie, de distillation et de débit des liqueurs (art. 15);

droit de ramoner les cheminées et de permettre l'installation de divers commerces, de blanchisseries et de manufactures (art. 16);

maintien de la Douane de Bischwiller et des droits connexes (art. 17);

droit de corvée (art. 18);

propriété de toutes les ressources minérales du bailliage et confirmation du droit de Trésor caché (art. 20);

droit de faire le commerce du sel (art. 21);

droit de faire extraire le salpètre (art. 22);

droit sur les ventes des immeubles et des meubles, en compensation de la suppression des péages (art. 28);

droit de contrainte pour le paiement de toutes les rentes, redevances ou revenus dûs au Seigneur (art. 31);

maintien des droits épiscopaux à l'égard des adeptes de la confession d'Augsbourg (art. 34);

«Notre dit cousin et ses successeurs jouiront au surplus de tous privilèges, Droits, Biens, cens et revenus, dont ils sont actuellement en possession paisible, encore qu'ils ne fussent pas spécialement compris dans nos présentes Lettres» (art. 35) [25]).

Beaucoup de ces droits étaient depuis longtemps tombés en désuétude, et la décision du trop faible roi provoqua dans la population un nouveau et profond mécontentement. Non seulement la Cour de Deux-Ponts tombe décidément dans le discrédit le plus profond, mais la bourgeoisie affirme sa volonté de résistance. La Commune désigne comme syndics Isaac Bertrand, J.-P. Luroth & G. Becker, et leur donne pleins pouvoirs pour la protéger contre le nouveau péril dont elle se trouve menacée. Ceux-ci adressent aussitôt à la Chancellerie un acte d'opposition, suivi d'un mémoire détaillé revêtu de la signature de tous les représentants de la Commune. Il s'en suivit aussitôt une querelle ouverte, dont le Dr. Bourguignon nous donne tous les détails [26]): ainsi éclate l'antagonisme qui depuis un certain temps séparait l'autorité seigneuriale et la Municipalité et qui avait déjà mis aux prises le bailli Funk et Isaac Bertrand. Il n'y a rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que Bischwiller se soit rallié avec enthousiasme au nouveau régime dès que la Révolution éclata.

Le Dr. Bourguignon nous a laissé un tableau impressionnant de ce que fut l'ardeur révolutionnaire de la population bischwillérienne. Le jour de la Fête de la Fédération, la Garde nationale de Bischwiller est représentée au Champ de

---

25) D'après BOURGUIGNON, L. c., p. 25 et sqq.

26) «Bischwiller depuis Cent ans», p. 54 et sqq. Cf. Archives départementales, C. 151.

Mars par son Commandant, Isaac Bertrand, et par le Capitaine Goulden. Quand la guerre étrangère éclate, le souffle patriotique se répand avec une puissance remarquable. Pendant l'invasion, Bischwiller contribue avec un zèle inlassable au ravitaillement de l'armée, tant en hommes qu'en denrées; elle n'arbore pas le drapeau blanc à l'approche des Autrichiens [27]), et le Maire de Strasbourg, Monnet, dans son discours du 2 Floréal an II sur la conjuration de l'étranger dans le Bas-Rhin, peut citer à tout le département Bischwiller comme modèle de civisme.

L'enthousiasme est tel que, malgré les excès commis par la Terreur, on ne renie pas la Révolution après le 9 Thermidor. «On entendait conserver les conquêtes faites au prix de tant de sacrifices, et la grande majorité de la population restera dévouée aux principes les plus purs» [28]). Le 15 Vendémiaire an III, les citoyens Kern & Abraham Bertrand se présentent au Directoire du district et offrent à la République, au nom de la Commune, un cavalier jacobin monté et équipé [29]). Les nécessités de la crise récompensèrent mal de son loyalisme la population bischwillérienne, mais toutes les rigueurs qu'elle eut à supporter ne refroidirent en rien son enthousiasme.

Est-il possible que la rancune qu'éprouvait cette population à l'égard du duc Charles II et de son conseiller fût la seule cause d'un tel élan révolutionnaire?

Dans leur étude sur l'industrie de Mulhouse [30]), MM. Laufenburger et Pflimlin signalant l'enthousiasme avec lequel les citoyens de cette ville ont, de leur côté, accueilli les principes révolutionnaires, rapprochent «l'esprit de la Réforme» et l'esprit de la Révolution» [31]).

Or à Bischwiller comme à Mulhouse, la bourgeoisie est protestante, et il semble bien que ce fait doive retenir notre attention.

---

27) «...comme faisaient beaucoup d'autres communes», précise avec fierté le Dr. Bourguignon (L. c., p. 179).
28) BOURGUIGNON, L. c., p. 204.
29) L. c., p. 204.
30) LAUFENBURGER et PFLIMLIN, «Cours d'Economie Alsacienne», t. II.
31) L. c., p. 315.

Tout d'abord, il convient de remarquer le rôle joué par les pasteurs, MM. *Laufenburger* et *Pflimlin* nous rappellent que, dès 1793, le pasteur *Abel Mœder* préparait au sein de la «Société Patriotique» de Mulhouse le rattachement de la petite République à la France révolutionnaire. Or ne voyons-nous pas à Bischwiller deux pasteurs jouer pendant la Révolution un rôle de premier plan: le luthérien *Rœderer,* dont la fougue démocratique ne connut pas de bornes, et le réformé *Cunier,* à la tête de la «Société des Amis de la Constitution», puis commissaire du Directoire exécutif près l'Administration municipale (9 février an IV) [32]? Le 14 juillet 1791, à l'occasion du deuxième anniversaire de la prise de la Bastille, les pasteurs *Schwebel, Schmidt* et *Cunier* prononcent des discours où ils exaltent les vertus patriotiques et l'amour de la liberté. Toutes les fêtes de l'époque destinées à entretenir l'élan révolutionnaire et patriotique de la population (et elles furent nombreuses) commencent d'ailleurs par une cérémonie au temple, et le pasteur y prend la parole en des termes toujours éloquents [33]. Et le Dr. *Bourguignon,* à l'occasion de ces faits, apporte le commentaire suivant, qui, émané de la plume d'un Bischwillérien et d'un protestant, présente pour nous un intérêt capital: «L'antagonisme entre la population «catholique et protestante de l'Alsace se dessine à cette occa«sion [34]) d'une manière plus flagrante que jamais. Le catho«licisme avait tout perdu: pouvoir, domination, influence. Ses «dogmes les plus sacrés étaient contestés; ses prêtres et ses «biens lui étaient enlevés. Pour lui, la Révolution était l'Anté«christ. Le Protestantisme, au contraire, avait tout gagné: «liberté du culte, égalité devant la loi et conservation de ses «biens. Il croyait reconnaître dans les principes de la Révolu«tion comme un écho des principes de la Réforme et entre«voyait dans un prochain avenir l'avènement du règne de «Dieu sur la terre» [35].

En présence de tels témoignages, nous ne saurions nier la parenté de l'attitude politique de la bourgeoisie bischwil-

---

32) Archives départementales, I. L. 744.
33) ibid., fêtes révolutionnaires à Bischwiller, XII L 6.
34) Il s'agit des élections à la Convention.
35) BOURGUIGNON, L. c., p. 143.

lérienne avec le protestantisme qu'elle professe, et le rapprochement de l'esprit de la Révolution et de l'esprit de la Réforme n'est certes pas un vain mot. D'une manière générale, en effet, en même temps que la Réforme prétend libérer le Chrétien de l'autorité de l'Eglise romaine, elle contient dans son principe un élément de libération à l'égard du pouvoir temporel. Cet aspect politique du protestantisme a été transmis en Amérique par les puritains et tous les dissidents émigrés d'Angleterre, et il ne faut pas oublier que c'est d'Amérique que nous est venue la Déclaration des Droits de l'Homme, charte de la Révolution française et des démocraties contemporaines. Ainsi la Révolution, dont nous pouvons dire pour le moins qu'elle n'était pas étrangère à l'esprit de la Réforme, devait trouver un milieu particulièrement accueillant dans une population essentiellement calviniste, comme celle de Bischwiller.

Cette affinité de principe devait d'ailleurs être renforcée par les circonstances historiques. Nous nous rappelons que Bischwiller a été une véritable colonie de protestants français contraints par les mœurs politiques de l'époque à abandonner leur pays, gouverné par un roi catholique: en renversant la royauté en même temps qu'elle s'attaquait à l'Eglise catholique, la Révolution allait donc apparaître comme la vengeresse du protestantisme persécuté, et pour reprendre l'expression significative du Dr. *Bourguignon,* comme «l'avènement du règne de Dieu sur la terre».

Nous n'affirmons rien de nouveau en écrivant que la Révolution française fut l'expression de deux grandes idées: celle de Liberté dans le domaine de l'organisation intérieure, celle de Patrie sur le plan international; la Révolution a créé la République une et indivisible, forme nouvelle de l'Etat ayant pour bases la démocratie et le patriotisme, nous pouvons dire le nationalisme. Il est intéressant de considérer dans quelle mesure l'un et l'autre de ces deux aspects du mouvement révolutionnaire ont triomphé à Bischwiller.

Sur le plan intérieur, la Révolution marque le triomphe de la Municipalité bourgeoise sur les forces de l'Ancien régime. C'est bien et uniquement la bourgeoisie, représentée dans les municipalités successives par les noms de Heusch,

Bertrand, Strohl, Arnold etc., qui a fait la Révolution à Bischwiller; et dès qu'elle aura triomphé de la Chancellerie, son principal souci sera de contenir les appétits de la foule. Celle-ci, en effet, reste mécontente de sa situation matérielle, comme nous le voyons, en particulier, à propos du règlement du partage des biens communaux. Il avait été décidé que les biens seraient partagés en quantité suffisante pour donner à chaque citoyen actif un demi-arpent de terre et une demi Mannesmatt de pré, ce qui représentait 144 arpents et 82 Mannesmatt pour former 800 lots. Mais comme l'année (1790) était avancée, les biens furent loués jusqu'à l'année suivante: cette solution ne donna satisfaction à personne [36]). D'autre part, l'aspect idéaliste du mouvement révolutionnaire échappe certainement à la foule, surtout quand il en vient à comporter pour elle plus de charges que de profits. C'est ce que nous révèlent nettement les comptes rendus des fêtes auxquelles il a été fait allusion plus haut. Passé l'enthousiasme de la première heure, ces manifestations, même à Bischwiller, cherchent péniblement à stimuler les masses indifférentes bien plutôt qu'elles ne sont l'expression spontanée d'une ardeur menacée. Nous lisons dans le compte rendu de la fête du 10 août (an VII) «qu'il n'y avait pas affluence des habitants... Nous aurions désiré pour l'honneur de la commune de Bischwiller, qui s'est toujours montrée si digne de la Révolution, que les habitants seraient plus assidus aux fêtes nationales» [37]).

Nous voyons donc prendre corps à Bischwiller une démocratie très avancée, «du point de vue idéologique [38]), mais très conservatrice dans l'ordre matériel. Ce caractère n'a rien d'exceptionnel à l'époque qui nous occupe, mais il nous sera

---

36) BOURGUIGNON, L. c., p. 97 et sqq. Archives départ., III. L. 68.

37) Archives départ., fêtes à Bischwiller, XII, L. 6. Cf. Rodolphe Reuss, «La grande fuite de décembre 1793, p. 214». R. Reuss nous signale par ailleurs l'indifférence révolutionnaire des conducteurs de diligences qui aussi bien à Bischwiller que dans bien d'autres localités du Bas-Rhin refusaient de se conformer au nouveau calendrier, L. c., p. 191. Signalons aussi que les fonctionnaires et les citoyens ne repoussèrent pas avec toute l'énergie souhaitée par le pouvoir la foule des émigrés qui cherchaient à regagner la France, L. c., p. 198.

38) Cf., plus haut, le passage relatif à l'ardeur révolutionnaire du Bischwillérien restant attaché aux principes les plus purs.

permis de constater comment il s'est conservé au cours du XIX[e] siècle, et peut-être jusqu'à nos jours.

Sur le plan de la lutte extérieure, en bon révolutionnaire qu'il était, le bourgeois bischwillérien fut, nous l'avons vu, ardent patriote. Mais le patriotisme révolutionnaire n'est pas seulement l'héroïsme sur le champ de bataille: il apparaît sous la forme d'un véritable nationalisme, comme en témoigne la politique unitaire de la Convention, particulièrement en matière administrative et linguistique. Or il était plus facile à Bischwiller qu'à bien d'autres localités d'Alsace, d'adopter ce nationalisme, si nous pensons à l'importance de la place que tenait l'élément français au sein de la population de cette ville. Les réfugiés d'origine française n'étaient pas seulement en grand nombre, mais ils avaient conservé leur langue. Il y avait tout un quartier français, et aujourd'hui encore la rue Française (Welschgasse) nous montre ses maisons d'apparence modeste que les immigrés s'étaient construites; il y avait une paroisse réformée française, à côté de la paroisse réformée allemande et de la paroisse luthérienne; la population française avait son bourgmestre. Nous retrouvons beaucoup de noms français, tels que *Bertrand, Bourguignon, Dudrap, Huhardeaux, Luroth, Pierson, Cunier, Remy, Tribolet...;* et même certains noms d'apparence allemande ne sont que des noms français germanisés: *Franck, Lambling, Scherding,* sont des déformations de *François, Lamblin, Jardin.* Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce qu'il y eût une vive affinité d'une partie importante de la population bischwillérienne pour la civilisation française. Et ceux qui n'étaient pas d'origine française suivirent l'exemple: «De cette époque, écrit le D[r] *Bourguignon* [39]), date l'habitude «qu'avaient nos pères d'envoyer leurs enfants en pension au «ban de la *Roche*, à Saint-Dié, à Nancy ou en Suisse fran«çaise. La langue et les mœurs françaises se répandirent, et «à l'avenir, quoique la correspondance se fasse en français, «nous n'aurons plus à enregistrer de procès-verbaux sem«blables à ceux que nous avons eu l'occasion de citer jus«qu'ici [40]).

---

[39]) L. c., p. 215.

[40]) C'est-à-dire parsemés d'incorrections quand ce n'est pas de fautes d'orthographe.

Nous aurons l'occasion de suivre également la manière dont l'attachement du Bischwillérien à la France s'est perpétué, jusqu'à notre époque, après avoir résisté à la dure épreuve de l'Annexion; mais dès maintenant nous sommes en état d'affirmer le caractère essentiellement révolutionnaire, foncièrement démocratique, de ce patriotisme. Ainsi, religion et politique, race et patrie, tout se tient chez le bourgeois bischwillérien, et coopère à lui donner cette âme que nous cherchons à pénétrer. L'on peut discuter sur l'originalité du Bischwillérien: on comprendra cependant qu'un tel concours de circonstances ait pu donner à la population au sein de laquelle il s'est trouvé réalisé une cohésion et un élan que l'on ne rencontre peut-être pas partout.

Nous retrouvons chez tous les représentants de la vieille bourgeoisie de Bischwiller le même attachement à la religion protestante, à la tradition révolutionnaire et à la nation française. En ce qui concerne la fidéltié aux principes de la Révolution, qui nous occupe plus spécialement ici, le Dr *Bourguignon* lui-même nous en fournit un exemple frappant. Son livre, en effet, ne nous intéresse pas seulement par les documents qu'il contient, mais il constitue par lui-même un document sur l'auteur. Car le Dr *Bourguignon* ne se contente pas de relater les événements: il les commente toujours, et d'une façon souvent lyrique. On le sent vibrer à l'unisson des personnages qu'il évoque, et l'on retrouve en lui, mieux que l'écho, mais le véritable prolongement des passions qui les ont animés. Après les citations que nous avons été amené à faire plus haut, nous mettrons encore sous les yeux du lecteur le passage suivant, faisant suite, dans le texte, au récit de la destruction des derniers vestiges du vieux château:

«Les regrets que nous cause la perte de ce monument, «nous imposent la question: à qui la faute? Pour y répondre «en toute impartialité, rappelons-nous la description que le «conseiller *Funk* faisait du château dès 1780. Tout en «avouant que la satisfaction de goûts archéologiques était le «moindre des soucis des hommes de cette époque, nous «aimons à croire que, sans l'état de profond délabrement «dans lequel la coupable négligence du seigneur avait laissé «tomber le berceau de sa famille, il se serait trouvé, à Bisch-

«willer, un homme assez bien inspiré pour tenter la conser-«vation de cet édifice dont l'histoire se rattachait si intime-«ment à celle de toute la commune.

«Faisons à chacun sa part et n'accusons pas la Révolu-«tion seule. D'ailleurs, serait-elle seule coupable que nous lui «pardonnerions d'avoir renversé le vieux manoir et ses «arbres séculaires qui tôt ou tard seraient tombés, en con-«sidération des abus sans nombre qu'elle a renversés du «même coup et des principes de fraternité et d'égalité qu'elle «a proclamés et qui, tout en sonnant parfois comme une «sanglante ironie, n'en restent pas moins l'idéal de l'Huma-«nité!» [41]).

Il est sans doute bien difficile de rencontrer plus de sincérité et plus de violence dans l'amour de la Révolution. Quand nous lisons ces lignes — et nous pourrions en citer bien d'autres écrites dans le même style et partant de la même inspiration — ce n'est pas seulement l'ardeur révolutionnaire du pasteur *Rœderer,* des frères *Bertrand,* ou de Jacques *Bourguignon,* agent de la Commune en 1798, que nous découvrons: c'est aussi celle d'Eugène *Bourguignon,* docteur en médecine un siècle plus tard; ou plutôt c'est la même pensée, inébranlable, qui, comme une mystique, transmet à travers les générations la force et l'unité de la bourgeoisie bischwillérienne.

Comme il fallait s'y attendre, le loyalisme dont fit preuve la population de Bischwiller pendant la tourmente révolutionnaire ne put la soustraire à sa part des lourdes charges que comportait la situation. Pour satisfaire aux besoins des armées, le Directoire du département institua de pressantes réquisitions.

Agriculteurs et fabricants devaient livrer de leurs produits, mais comme les souliers et les draps étaient tout particulièrement nécessaires, ce furent les cordonniers et les tisserands qui se virent le plus mis à contribution. Il fut défendu aux fileurs de laine de filer pour les gantiers, parce que l'armée n'avait pas besoin de gants. Le Directoire ordonna aux drapiers de fabriquer le plus possible et de

41) L. c., p. 171-172.

livrer leurs produits, moyennant une redevance convenable, au bureau de l'habillement de l'Armée. Afin qu'aucun ne pût se soustraire à ses obligations, *Bertrand,* le propriétaire du foulon, dut tenir un registre de tout le drap qui passait dans son établissement.

Quelques fabricants tentèrent d'échapper à la réquisition en faisant teindre leur marchandise en noir, ce qui la rendait impropre à l'usage de l'armée: ils furent déférés au Directoire du district, qui ne les relâcha qu'après une sévère admonestation. Deux d'entre eux, ayant fourni du drap de mauvaise qualité, ne reçurent en paiement que 18 frs de l'aune au lieu de 30 frs [42]). Des drapiers en retard durent livrer dans le plus bref délai 187 pièces d'étoffe, et la requête de deux cordonniers, qui alléguaient leur grand âge pour ne pas fournir les souliers qu'on leur réclamait, ne fut pas accueillie.

Dans de telles conditions, l'industrie commença à péricliter, et sa situation devint tout-à-fait précaire au moment où la France achevait de vaincre la première Coalition. L'établissement de la nouvelle frontière douanière avait interrompu les relations avec l'Allemagne et la Suisse, tandis qu'une clientèle nouvelle n'avait pas pu être fondée en France. Le nombre des tissages, qui avait atteint 91, était tombé à 40.

En l'an VIII, après un an de séjour, le premier Préfet du Bas-Rhin, *Laumond,* dressa un tableau statistique du département, duquel nous extrayons les détails relatifs à Bischwiller, rectifiés d'après le Dr *Bourguignon* dans l'ouvrage déjà cité:

«La culture du chanvre est un objet intéressant pour «ce pays qui avant la guerre suffisait, par sa propre récolte, «aux besoins de près de 200 ateliers. Il existe plus d'une «manufacture de ce genre dans la petite commune de Bisch-«willer... Il y avait quatre moulins à préparer le chanvre.

«22 fabriques de draps ne font des draps que pour «l'habillement des troupes et des gens de la campagne. La «cherté des lainages et la difficulté des transports depuis la

---

42)) Bourguignon, L. c., p. 195-196.

«guerre ont occasionné une stagnation considérable dans ces «manufactures.

«4 fabriques de bas en métier — 6 fabriques de tabacs «— des brasseries — 9 fabriques de poterie en terre — «3 ateliers de taillanderie — 7 teintureries — 5 tuileries — «plusieurs fabriques de gants de laine — 1 fabrique de «cordes...»

L'industrie drapière allait se relever à partir de l'an X, grâce aux commandes de l'Etat. Le premier essai ne réussit pas: le fabricant *Ehrer* ne put produire les 60.000 mètres qu'il avait promis pour une année, mais l'attention du Ministère de la Guerre était attirée sur notre cité, et dans un manifeste du 25 Messidor an XIII portant 48 signatures, les drapiers remerciaient le Préfet *Schée* de sa bienveillante intervention auprès du Gouvernement.

Pendant toute la durée du règne de Napoléon Ier, les drapiers de Bischwiller continuèrent leurs livraisons à l'Etat. Ils vendaient surtout du drap teint en bleu, en rouge, en blanc et en vert; ce drap mesurait 119 cm. de large; le prix de vente variait, selon la qualité, la couleur et l'année, entre 6,80 et 12,— francs le mètre. Une moyenne annuelle de 60.000 mètres fut ainsi livrée entre 1804 et 1811.

Une autre cause de recrudescence de l'activité industrielle fut la confirmation par décret impérial, en 1806, de la décision du Conseil de préfecture relative au partage des biens communaux.

Cette question du partage avait été matière à conflits incessants depuis le début de la Révolution. Maintenant que le fait était consommé, il s'en suivait pour la commune un appauvrissement salutaire, qui poussa les gens actifs à ne compter que sur leurs propres forces et les engagea à faire preuve d'un esprit d'initiative qui tourna au plus grand profit du commerce et de l'industrie de leur ville.

Dans de telles conditions, l'industrie textile fit des progrès sensibles. Bischwiller comptait 45 métiers à tisser en 1802; il y en avait 100 en 1806, 120 en 1811.

Sur ces 120 métiers, 65 étaient répartis entre 53 tisserands, parmi lesquels un registre de 1802, conservé aux archives de Bischwiller, signale les noms de *Pierson* et de

Lambling, et 55 appartenaient aux 3 propriétaires des seules grandes fabriques qui existaient alors: *Leroy et Cie, Goulden et Cie* et *Heusch et Weiss.* Ces trois manufactures, dont l'organisation technique ne présentait encore aucune innovation, employaient de la laine indigène et travaillaient pour le Gouvernement, tandis que les petits tisserands se servaient surtout de laine importée d'Allemagne et travaillaient pour le commerce.

Environ 4.000 pièces de drap, absorbant de 120.000 à 150.000 kg. de laine, sortaient annuellement de Bischwiller; 1.100 ouvriers étaient employés à leur préparation, dont 900 fileurs: parmi ces derniers, la moitié habitaient Bischwiller et travaillaient toute l'année; les autres étaient des ouvriers des villages voisins, qui consacraient à la filature les loisirs que leur laissaient les travaux des champs.

A côté de la draperie, les industries les plus importantes étaient, vers 1810, le travail du chanvre, qui occupait 80 ouvriers et, employait annuellement de 100.000 à 150.000 kg. de chanvre indigène, et la bonneterie, représentée par trois grandes maisons et occupant 300 ouvriers travaillant à leur propre compte.

La Commune, dont la situation matérielle était des plus précaires au lendemain des guerres de la Révolution et de toutes les réquisitions qui en furent la conséquence, avait profité de la reprise de la prospérité générale et était parvenue, à en juger par le compte administratif de l'exercice 1811 [43]), à mettre ses finances dans un état très satisfaisant. Mais le régime impérial avait réduit son activité politique à un strict minimum: «Les délibérations du Conseil muni-«cipal ne portaient guère que sur trois points: les budgets «communaux, l'exercice de l'octroi et les fêtes en l'honneur «de l'empereur» [44]). L'octroi était d'ailleurs très impopulaire à Bischwiller, et ce ne fut pas sans résistance que la Municipalité s'était laissé imposer cette institution par l'Administration. D'ailleurs, elle ne cessa de protester contre les tarifs, qu'elle jugeait trop élevés. Elle protesta aussi

---

43) Bourguignon, L. c., p. 238 et sqq.
44) L. c., p. 238.

contre la loi du 20 mars 1813, qui prescrivait la cession des biens communaux à la Caisse d'amortissement. Cette loi, cependant, prétend le *Dr Bourguignon*, ne lésait pas considérablement les intérêts de la Ville [45]). D'après un inventaire daté du 20 mars 1813, les biens communaux affermés par la Ville représentaient alors une rente annuelle totale de 664 francs. Il conviendrait évidemment d'ajouter à ce chiffre la valeur des territoires non affermés. Toujours est-il que dans sa réunion du 1er mai de la même année le Conseil municipal émit le vœu que les pâturages et les voieries parcourues par les bestiaux fussent soustraits aux prescriptions de la nouvelle loi, ainsi que 2 ha. du «Riedwald» destinés à servir de gravière et de pépinière [46]). Satisfaction fut accordée à la municipalité sur ce dernier point. Bischwiller n'en est pas moins considérée maintenant à la Préfecture comme une ville récalcitrante, et le Dr *Bourguignon* rapporte ce fait avec le même orgueil qu'il avait mis auparavant à magnifier son loyalisme révolutionnaire [47]).

Au moment des revers de la campagne de Russie, l'industrie commença de sombrer. Il est vrai qu'en 1814, si les Bischwilléricns subirent des requisitions s'élevant à la somme de 50.000 francs, ces pertes furent compensées par une reprise de l'industrie du chanvre, due au fait que les fabricants purent alors écouler librement leur marchandise à l'étranger.

La deuxième invasion fut incomparablement plus néfaste; elle coûta à Bischwiller, avec la vie de nombreux jeunes gens et 116.000 frs de contribution, la ruine de son commerce et de son industrie. Seuls les établissements Goulden et Heusch-Weiss purent résister à cette catastrophe.

Il ne faudrait cependant pas croire que l'impulsion donnée à l'industrie par Napoléon Ier cessa définitivement à la chute de l'Empereur.

---

45) L. c., p. 241.

46) Archives départementales du Bas-Rhin, III L.

47) Signalons d'autre part, pour mémoire, que Bischwiller abritant un dépôt frauduleux de tissus (Ponteil La Contrebande sur le Rhin au temps de l'Empire, p. 272-16.

L'incorporation de l'Alsace dans le système douanier français ayant, comme nous l'avons signalé plus haut, porté un rude coup à l'industrie bischwillérienne, beaucoup de capitaux devinrent improductifs. Pour satisfaire aux besoins pressants du Gouvernement impérial, ceux qui possédaient des capitaux s'associèrent avec des techniciens. C'est ainsi que Bertrand, le plus riche négociant de Bischwiller, s'associa avec Leroy, Heusch avec le tisserand Weiss, et Goulden, selon toute vraisemblance, avec le tisserand Ehrer.

Or nous allons voir au cours du XIX[e] siècle se répandre considérablement ce système d'association des capitalistes et des techniciens en vue d'une commune exploitation, tandis que la cité de Bischwiller conservera très longtemps son caractère mixte de bourgade à la fois agricole et industrielle, qu'elle n'a pas encore complètement perdu aujourd'hui.

III. — L'INDUSTRIE TEXTILE DE 1815 à 1842.

Au moment même où la chute de Napoléon I[er] entraînait le déclin de l'activité économique, le machinisme faisait ses premiers pas, et son introduction à Bischwiller allait permettre un nouvel essor de l'industrie textile dès que les circonstances commerciales seraient plus propices.

Les premières machines à carder la laine furent construites à Passy par un nommé *Douglas*, qui en avait apporté les plans d'Angleterre en 1802 et construisit une usine à laquelle l'Empereur s'intéressa vivement. La maison *Goulden et Cie* fit venir une de ces machines pour la filature mécanique de «Breymuhle» en 1810. D'autres furent installées à Bischwiller même en 1815.

Une filature mécanique montée d'après le système de Douglas comprenait une épailleuse, deux machines à carder et deux machines à filer. L'épailleuse, dont le fonctionnement était assuré par deux hommes, faisait le travail de 40 ouvriers. Chaque machine à carder travaillait journellement de 100 à 150 livres de laine, selon qu'elle était mue par

un cabestan ou par la force hydraulique, ce qui représentait le labeur de 20 ouvriers. Les nouvelles machines à filer étant mues mécaniquement permettaient d'assurer le fonctionnement simultané de 20 à 30 fuseaux.

Les progrès réalisés dans la technique du tissage furent beaucoup moins importants: signalons cependant que *Douglas* construisit un système permettant le lancement automatique de la navette dans des conditions telles que le rendement se trouvait à peu près doublé.

Pour l'apprêt enfin, il construisit une laineuse faisant en un jour, avec un homme et un enfant, le travail de 20 personnes, et une tondeuse également très économique.

L'usage de toutes ces machines se répandit très vite à Bischwiller, si bien qu'en 1830 il n'y avait plus que quelques habiles ouvriers tondeurs qui travaillaient encore d'après l'ancienne méthode. Mais après ce rapide progrès, la technique resta stationnaire jusqu'en 1842, date de l'introduction de la machine à vapeur, si bien que dès 1820 Bischwiller se trouvait devancée par tous les grands centres textiles de France et d'Allemagne [48]).

Les drapiers de Bischwiller n'employaient que de la laine étrangère, qu'ils importaient de Wurtemberg et de Hongrie, et aussi de Silésie à partir de 1830, la laine française ne se prêtant guère à la confection de tissus de laine cardée. Aussi l'imposition de droits de douane sur l'importation des laines, inaugurée en 1816, fut-elle néfaste à l'industrie textile de Bischwiller, d'autant plus que ces droits devaient être continuellement rehaussés jusqu'en 1834 [49]), et que la prime à l'exportation des tissus, instituée par la loi du 7 juin 1820, n'en compensa les effets que très insuffisamment.

Par contre, l'Allemagne, par représailles contre les mesures protectionnistes prises par la France depuis 1815, avait taxé de droits élevés l'importation chez nous de divers produits manufacturés et particulièrement de la toile, ce qui fournit à l'industrie bischwillérienne l'avantage de conquérir peu à peu d'importants marchés en France pour l'écoulement

---

48) V. Catherine Dehio, Die Bischweiler Tuchindustrie, p. 45-46.
49) V. L. c., p. 46-47.

de ses draps, tandis que le régime douanier introduit en 1793 et taxant à l'importation la plupart des produits manufacturés, devenait, à partir de 1806, une véritable interdiction d'importer [50]).

Le machinisme naissant et le protectionnisme, voilà les facteurs d'ordre technique et d'ordre économique qui allaient présider au développement de l'industrie textile à Bischwiller dans la période qui s'écoula de 1815 à 1842: ce fut une période de progrès modérés, troublée principalement par la panique qui s'empara du monde politique et financier au lendemain de la Révolution de 1830 et produisit une grave crise commerciale. Nous allons essayer de préciser rapidement les résultats acquis dans ce laps de temps au double point de vue de l'organisation et de l'exploitation.

Comme l'on pouvait s'y attendre, l'organisation de l'industrie de la laine subit le contre-coup des changements dans la technique. A partir de 1815, les survenus fileurs à domicile commencèrent à disparaître, tandis que se multipliaient les filatures. Les grandes entreprises comportèrent bientôt des ateliers de filature, et si les petits tisseurs continuaient à faire filer à façon, ils s'adressaient de plus en plus aux filatures mécaniques. Le foulage, l'apprêt et même la teinturerie continuèrent pour une part d'être commis à façon par les tisserands, mais les entrepreneurs des grandes manufactures se mirent à assurer eux-mêmes ces diverses opérations, à l'exception toutefois du foulage.

L'industrie textile présente donc à partir de 1815 des aspects très variés, tant au point de vue de l'importance des fabriques qu'à celui de leur organisation. Nous remarquons, en effet, des petites entreprises et des manufactures plus importantes. D'autre part, certaines installations se consacrent uniquement au tissage, à la façon des tisserands des siècles précédents; des fabriques réunissent la filature, le tissage, l'apprêt et la teinture; d'autres établissements, enfin, travaillent à façon pour les tisserands.

---

50) L. c., p. 48.

Ce sont les grands entrepreneurs, que nous avons vu apparaître du temps de Napoléon, qui, grâce aux capitaux dont ils disposaient, purent acheter les nouvelles machines et entreprendre les opérations connexes du tissage: filature, apprêt, teinture. Le nombre de ces établissements mixtes s'accrut rapidement, mais resta stationnaire à partir de 1828, et bien inférieur à celui des entreprises se consacrant exclusivement au tissage.

Les tisserands qui ne se consacraient qu'à la confection de la toile achetaient la laine brute et la faisaient laver à l'établissement que dirigea Ehrmann de 1823 à 1854, qui occupait de 150 à 200 femmes, et dont les expéditions s'élevaient à plus de 500.000 kg. en 1840. Ils la faisaient filer aux usines de Neustadt ou de Bühl (Palatinat), jusqu'au jour où s'installa une filature à Herlisheim [51]).

Pour l'apprêt, travail particulièrement délicat, le drap était confié aux entreprises qui possédaient des ateliers spéciaux. Quant à la teinture, elle était exécutée par des procédés très simples, et les tisserands s'en chargeaient presque toujours eux-mêmes.

Cette complexité de l'état de l'industrie est au cours du XIX[e] siècle très caractéristique de Bischwiller. Ici, le développement de l'organisation précède les progrès techniques, à l'inverse de ce qui s'est produit dans les autres centres textiles de France et en Allemagne, où les manufactures de tissage n'apparaîtront sous la forme de grandes entreprises que dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, avec un nouvel essor du machinisme [52]).

Voilà dans quelles conditions les drapiers de Bischwiller, après s'être relevés du désastre de 1815, puis de la crise de 1818, parvinrent à fournir une production annuelle représentant une valeur moyenne de 1 million et demi. Interrompue par deux nouvelles crises, celle qui suivit la panique de 1831, et celle de 1840, pendant laquelle le nombre des fabricants, des métiers et des ouvriers fut réduit d'un tiers,

---

51) Cf. C. Dehio, L. c., p. 38.

52) L. c., p. 41-42. Il semblerait toutefois que Bischwiller pût, à cet égard, être rapproché de Mulhouse, où l'industrie apparaît dès le milieu du XVIII[e] siècle (Laufenburger et Pflimlin, «Cours d'Economie Alsacienne», t. II, p. 195).

cette production parvint cependant à se maintenir stationnaire jusqu'en 1835, et elle allait bientôt doubler en 1842.

Nous avons vu qu'en conséquence de son système douanier, la France tendait à devenir le principal lieu d'écoulement des draps de Bischwiller. Nos industriels se trouvèrent ainsi dans la nécessité d'adapter leur fabrication aux exigences du goût français. Pendant longtemps, en effet, ils n'ont pu vendre leurs produits qu'aux paysans et à l'armée du Bas-Rhin et des régions voisines: le drap qu'ils faisaient était trop grossier pour satisfaire une autre clientèle. Il fallut donc transformer la fabrication pour conquérir le marché français: c'est ce qu'entreprit Jacques Kunzer, qui avait étudié la fabrication du drap en France et à Aix-la-Chapelle, et qui fonda une usine à Bischwiller en 1838. D'autres tisserands l'imitèrent, mais tous eurent à lutter contre la méfiance de la clientèle qu'ils cherchaient à conquérir.

IV. — LES INDUSTRIES SECONDAIRES ET L'AGRICULTURE AU COURS DU XIX^{e} SIECLE.

Afin de nous faire une idée aussi complète que possible de l'état de l'industrie de Bischwiller à cette date de 1842, que nous pouvons considérer comme marquant une importante étape, du point de vue qui nous occupe, au cours du XIX^{e} siècle, détournons-nous un instant de l'industrie textile et portons notre attention sur les autres ressources qui contribuaient à alimenter la cité.

Nous nous rappelons que, bien que l'industrie textile fût la plus importante, celle-ci n'était pas la seule pratiquée à Bischwiller. Et quoiqu'elle ne fît que progresser à partir du I^{er} Empire, le Pasteur *Culmann*[53]) a pu signaler qu'en 1826 Bischwiller comptait notamment: 5 teintureries, 5 fours

---

53) Culmann, Geschichte von Bischweiler, nebst einer statistischen Darstellung des heutigen Zustandes dieses Ortes, Strasbourg 1826, p. 130.

à garance, 3 poteries, 4 fabriques de savon, une tuilerie, 5 maréchaleries, 3 clouteries, 2 ferblanteries, 2 chaudronneries, 3 fabriques d'ustensiles de cuisine, 4 tanneries, 25 cordonniers, 3 horlogers.

L'artisanat était le régime de toutes ces entreprises, ce qui ne les empêchait pas d'atteindre un chiffre d'affaires relativement important: c'est ainsi que les trois fabriques d'ustensiles de cuisine exportaient chaque année en Allemagne pour 20.000 frs de marchandises.

Pendant les crises dont souffrait l'industrie textile, les bonneteries, les fabriques de gants et de chaussures réservaient aux chômeurs une précieuse ressource.

Organisée par les entrepreneurs de Bischwiller et de Wasselonne, la bonneterie occupait à partir de 1830 de 7.000 à 8.000 ouvriers, qui étaient pour la plupart des vieillards et des enfants. Le produit de cette industrie, dont le poids total atteignit 100.000 kg. en 1836, était expédié à Paris, et de là en Amérique: une petite quantité allait directement en Allemagne; la marine française achetait des vestes tricotées [54]).

Toutefois, l'année 1840 fut néfaste pour toutes les industries. Le travail du chanvre n'existait plus guère qu'à l'état de souvenir; celui de la garance reculait devant la concurrence du Midi [55]). La bonneterie elle-même, victime de l'union douanière allemande [56]), languit à tel point que les expéditions diminuèrent de moitié. *J. Bourguignon* essaya bien de tourner la difficulté en installant ses ateliers à Bergzabern, en territoire allemand, mais sa tentative ne réussit pas.

A cette époque difficile, il fallait bien faire flèche de tout bois, et la population eut recours à une autre ressource: l'exploitation de la tourbe. Le premier essai datait de 1828; il reçut une grande extension. Ce ne fut pas seulement une

54) L'«Almanach Alsacien» de 1854 signale trois entreprises de bonneterie à Bischwiller: Isaac Morel, Vve Schultz-Deutschle et Wœltzel-Zimmermann (p. 355).

55) Bourguignon, L. c., p. 280.

56) Les origines du Zollverein datent de 1819. A l'époque qui nous occupe, la plus grande partie des états de la Confédération germanique ont adhéré à cette union.

nouvelle source de bénéfice: la culture du houblon, sur laquelle nous allons revenir dans un instant, s'en trouva grandement favorisée.

Parmi les diverses industries qui avaient pu prendre naissance à Bischwiller, plusieurs utilisaient les produits cultivés sur le sol de la ville: ce fut le cas pour les manufactures de tabac, de chanvre, de garance et les teintureries. Nous nous rappelons, en effet, l'extension prise par les cultures industrielles au XVIII[e] siècle, au temps d'Abraham *Bertrand*. Mais ces cultures furent progressivement abandonnées au fur et à mesure que l'industrie textile devenait plus importante: en 1830, le chanvre avait disparu, tandis que le tabac et la garance perdaient de plus en plus de terrain.

Le chardon des foulonniers était encore cultivé, à l'époque qui nous occupe, par les frabricants de drap qui en faisaient usage dans leur propre industrie, sur une superficie moyenne de 3 à 4 ha. Le chardon du pays était préféré au chardon du Midi pour la préparation de certaines qualités de tissus, et cette culture offrait de sérieux bénéfices: elle ne parvint cependant pas à se développer, en raison des difficultés que les producteurs éprouvèrent à écouler leur marchandise, dont la qualité dépend avant tout du mode de séchage.

Ce qui continue toutefois de nous frapper, c'est le caractère mixte, déjà signalé de la population bischwillérienne, à la fois paysanne et ouvrière. Le nombre des propriétaires fonciers s'est même accru considérablement au début du XIX[e] siècle, par suite du partage des biens communaux [57]). Il était rare que les ouvriers, si pauvres fussent-ils, ne possédassent pas un champ qui leur fournit les pommes de terre pour l'année et quelques légumes; beaucoup d'entre eux élevaient quelques chèvres, plus rarement une vache. Quand le houblon va commencer à se répandre, près de la moitié

---

57) A la suite du décret impérial du 11 mars 1806, confirmant le dernier partage des biens communaux, près de 1000 arpents de terrain, soit approximativement le tiers de la totalité du ban de Bischwiller, étaient devenus propriété privée. (Cf. Bourguignon, l. c., p. 230, et Dehio, L. c., p. 54.)

d'entre eux ne tarderont pas à en posséder un champ d'au moins 4 ares. Bien des fabricants aussi avaient un petit terrain de culture, dont ils appréciaient particulièrement le produit aux années de crise. Les plus petits d'entre eux, ceux dont les entreprises comportent de 2 à 15 métiers, possèdent en moyenne 1 hectare de houblonnières; les plus gros fabricants en possèdent en général de 2 à 4 ha., et quelques-uns d'entre eux jusqu'à 6 hectares [58]).

Cette situation ne changea guère jusqu'en 1870, si ce n'est que, remplaçant les plantations industrielles mourantes, la culture du houblon a pris une importance grandissante.

La première houblonnière de Bischwiller remonte à 1816; elle appartenait à un tonnelier nommé Arlen et occupait l'emplacement actuel du passage à niveau du faubourg de Gries. On planta quelques arpents de houblon en 1833 en vue de la consommation locale; mais bientôt cette culture prit une grande extension, comme l'attestent les chiffres suivants:

Années:	Hectares plantés en houblon:	Nombre de perches:
1833	1 à 2	?
1843	54	193.500
1857	125	437.960
1860	159	537.725

La récolte annuelle pour chaque hectare était en moyenne de 10 quintaux à 240 frs, ce qui représentait un bénéfice net de 100%. En 1860, le quintal de houblon atteignit le prix exceptionnel de 800 frs, et le produit de la vente se chiffra pour Bischwiller à 1 million. La main-d'œuvre réclamée par la culture du houblon fit hausser le prix de la journée de l'ouvrier agricole. D'autre part, la construction des sécheries est devenue la source d'un travail productif pour les professions appelées à y participer.

Sur la demande réitérée du Conseil municipal, une foire annuelle spécialement affectée à la vente du houblon avait été établie par une ordonnance royale datée de 1846. L'installation de cette foire ne s'est d'ailleurs effectuée définitivement

---

[58]) Dehio, L. c., p. 56.

qu'en 1862. A la date de 1854, le commerce en gros du houblon est entre les mains de Beckenhaupt, Blin père et fils et Bloc et Lavergne [59]).

Nous avons signalé plus haut comment les ouvriers et les fabricants possédaient eux-mêmes des plantations de houblon. Au moment de la cueillette, les métiers se taisaient; les ouvriers, avec leurs femmes et leurs enfants, travaillaient dans les champs du patron, et comme cette main-d'œuvre était insuffisante, des chariots venaient du Palatinat, chargés de paysans accompagnés de leur famille. Ceux-ci couchaient sur la paille, dans les granges, et vivaient de peu. Le houblon rentré, ils retournaient chez eux, tandis que les ouvriers reprenaient leur métier et que le travail de la laine recommençait.

Après le houblon, la culture fourragère occupait le second rang par l'importance de ses produits. A la date de 1862, les prairies naturelles formaient la moitié de la superficie totale du territoire communal:

Terres labourables et prairies artificielles	698,49 ha.
Prés naturels, pâturages et pacages	825,— »
Bois	9,— »
Jardins et vergers	26,40 »
Constructions, routes, chemins, cours d'eau	90,— »
Superficie totale [60])	1648,89 ha.

Avant 1864, la plus grande partie des prairies était assujettie à de fréquentes inondations et à la stagnation des eaux; les travaux d'assainissement exécutés de 1853 à 1858 par le Syndicat de Bischwiller améliorèrent sensiblement cette situation

Cependant, malgré l'abondance des fourrages, l'élevage du bétail n'en alla pas moins en déclinant progressivement:

---

59) Almanach Alsacien, 1854, p. 357. Aucun de ces négociants n'est d'origine bischwillérienne. Beckenhaupt et Lavergne sont venus s'installer à Bischwiller pour pratiquer la culture du houblon. Ils ont quitté la localité après 1870, et nous retrouvons la famille Beckenhaupt à Wissembourg: Beckenhaupt était le père de l'ancien directeur du «Journal de Wissembourg». Pour Blin et Bloc, voir-ci-dessus, p. 28.

60) Dr. Luroth, l'Administration municipale de Bischwiller, p. 162.

le troupeau communal, qui avait compté 450 têtes de gros bétail en 1825, n'en comptait pas plus de 170 en 1860, et la diminution ne fit que s'accentuer par la suite. Les communes voisines, et particulièrement Oberhoffen, commencèrent à se charger de pourvoir à la consommation du lait et des sous-produits, et la majeure partie des fourrages produits par les prairies de Bischwiller se consommait dans ces mêmes communes.

Le marché aux bestiaux, dont la création remontait au XVI[e] siècle, mais qui avait cessé d'avoir lieu depuis la fin du XVIII[e], fut rouvert en 1863 à la demande de la Municipalité.

Ainsi, bien que l'agriculture n'eût à Bischwiller qu'une importance secondaire, elle contribua toujours à donner à l'économie de cette ville un caractère tout à fait particulier, et l'on peut aisément comprendre les sacrifices d'argent et de travail que consentit l'Administration municipale pour l'amélioration du sol de son territoire, en particulier relativement au régime des eaux.

V. — LE DEVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE TEXTILE ET LA PROSPERITE DE BISCHWILLER DE 1842 A 1870.

Après s'être relevée, ainsi que nous l'avons relaté, de la crise de 1840, l'industrie textile va faire des progrès considérables, grâce à un nouvel essor du machinisme et à l'amélioration des conditions économiques de la production.

Le premier moteur à vapeur fut introduit en 1842 par Jacques *Kunzer*. Bientôt les autres fabricants l'imitèrent [61]), et les anciens manèges, mus par des chevaux ou par des bœufs, à la marche irrégulière et saccadée, disparurent les uns après les autres [62]).

[61]) En 1854, nous trouvons quatre nouvelles installations à vapeur: chez H. Heusch, chez H. Pierson, chez Schwebel et Schmidt et chez Vœltzel-Kablé. (Almanach Alsacien, p. 356-57.)

[62]) Pour plus de détails, v. Luroth, o. c., p. 17-18.

Au même moment, la filature et l'apprêt connurent un perfectionnement considérable.

Jusqu'en 1842, les entreprises qui n'étaient pas situées sur le bord de la rivière ne pouvaient pas avoir leur foulon, car il s'agissait de machines beaucoup trop lourdes pour que l'on pût songer à les mouvoir par la force animale. Mais la situation changea avec l'emploi de la vapeur, et le nombre des machines à fouler, dont le nouveau modèle, constitué essentiellement de plusieurs cylindres, venait d'être introduit en 1841, s'accrut progressivement jusqu'en 1870.

L'on eut aussi recours à des tondeuses, des laineuses et des machines à laver construites d'après le même système, de sorte que toutes les opérations de l'apprêt se firent dans les mêmes conditions: le drap passait entre des cylindres qui lui faisaient subir la préparation voulue. Le noyage, toutefois, ne cessa d'être pratiqué à la main qu'à partir de 1850.

Seules les conditions techniques du tissage ne varièrent pas sensiblement, et bien que les premiers métiers à tisser mécaniques utilisables pour la fabrication du drap fussent construits en 1850, l'on n'en comptait pas dix à Bischwiller en 1870.

Quant à l'organisation de l'industrie textile, elle est restée la même dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. Comme nous l'avons déjà signalé, elle avait été en avance sur la technique au cours de la période précédente. Toutefois le nombre des établissements s'est sensiblement accru et quelques établissements mixtes se sont adjoint des foulons:

	Tissages:	*Etablissements mixtes:*	
		avec foulon	sans foulon
en 1839	73	10	0
1849	75	10	2—3
1850	91	13—15	3—4
1870	96	15	5—6

Ce n'est pas seulement la qualité des établissements mixtes, mais c'est aussi leur importance, qui a progressivement augmenté, comme l'atteste le nombre des métiers à tisser que comprenait chacun d'eux aux dates suivantes[63]):

63) Cf. C. Dehio, L. c., p. 36.

	de 15 à 25	de 25 à 40	de 40 à 60	de 60 à 100 [64]
en 1828	3	1	0	0
1849	3	6	2—1	0
1869	2—3	5	10	3—2 [65]

Un établissement mixte comprenant 60 métiers occupait 140 ouvriers.

Bientôt les tisserands qui faisaient encore filer à façon n'eurent plus besoin de s'adresser en Allemagne, car les filatures se multiplièrent sur les bords de la Sauer (Liebfrauenthal, Wœrth, Biblisheim), de la Zinsel (Griesbach, Mertzwiller), de la Moder (Uberrach, Obermodern, Pfaffenhoffen, Niedermodern, Haguenau, Breymühle, Drusenheim) et de la Zorn (Weyersheim, Herlisheim). La plus importante de ces filatures était celle de Drusenheim. Elle avait été fondée en 1843 par M. Reibel, oncle du général; vers 1850, elle avait été rachetée par Georges Wenger; elle comportait, en 1860, 12 assortiments de machines à filer, 8 foulons et 5 machines à laver; elle occupait une centaine d'ouvriers. La plupart de ces filatures étaient installées dans de vieux moulins; celle de Biblisheim [66] se dressait sur l'emplacement d'un ancien cloître désaffecté en 1793 et dont les murs ont résisté à l'incendie de 1828. Mentionnons encore que les filatures Maurey & Aron, à Haguenau; Blin Père & Fils & Bloch, à Liebfrauenthal; Aman, à Breymühle; Gerst & Lauth, à Niederbronn; Fritz, à Obermodern; Stéphan, à Mertzwiller; Schuler & Ehrmann, à Geisselbronn; Ehrmann, à Ueberrach; Jæger, à Griesbach; Trautmann, à Wœrth.

Ces filatures étaient ou nombre de seize en 1860 et l'on comptait pour leur ensemble 55 assortiments de machines; 62 assortiments appartenaient alors aux 14 établissements mixtes de Bischwiller, dont les noms suivent: Rœderer (installation hydraulique), Guillaume Bertrand, Ruef & Picard (possédant un dépôt à Strasbourg), Léonhardt & Brumpter, Pierson, M. Heusch, Kablé, Brumpter, Kayser, Jean-Pierre Bertrand, Kayser Frères, Lambling, Zimmermann Frères, Vœlckel-Bœll.

64) Nombre des métiers à tisser par établissement mixte.
65) Nombre des établissements mixtes.
66) La filature Seltzer.

C'est l'époque où les maisons Blin Père & Fils [67]), Gœllner Frères, Hæusler, Mannhardt, jettent les premières assises de leur développement futur: l'industrie bischwillérienne était en pleine prospérité.

Non seulement la production de drap se trouva accrue par les progrès de la fabrication, mais encore les échanges furent considérablement facilités par les nouvelles conditions économiques.

D'abord, le régime libre-échangiste inauguré par Napoléon III (décrets de 1852, 1854, 1855, loi de 1860) facilita considérablement les importations de laine. Les draps de Bischwiller furent peu à peu appréciés en France, grâce tout particulièrement à l'activité et à l'initiative de Louis Bertrand [68]), directeur de la maison Jean-Pierre Bertrand, qui eut l'idée d'envoyer des échantillons de sa fabrication: il permit ainsi aux négociants français de connaître la marchandise faite à Bischwiller et créa un important débouché à l'industrie locale, qui, par ses «nouveautés» très appréciées, parvint à triompher de la concurrence étrangère après la légère crise de 1859—1861.

C'est d'ailleurs l'époque de la construction des voies ferrées: Bischwiller inaugura en 1855 le chemin de fer de Strasbourg à Haguenau, à la construction duquel la Municipalité s'était vivement intéressée, et les relations avec le reste de la France et avec l'Allemagne devinrent très pratiques. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, des commissionnaires en draperie venaient prendre livraison des commandes et passer de nouveaux ordres; ils faisaient aussi des achats sur place. Mais l'extension des affaires fut telle que le besoin de maisons de détaillants ne tarda pas à se faire sentir: six ou sept de ces entreprises existaient déjà en 1870.

La Chambre consultative des Arts et Manufactures fut créée par décret impérial du 3 août 1862. Son président,

67) Ces noms et plusieurs de ceux qui précèdent nous révèlent l'apparition dans l'industrie de Bischwiller de l'élément israélite, sur l'importance duquel nous reviendrons ultérieurement.

68) Mort prématurément en 1856.

M. Joltrois, y déploya une activité inlassable et rendit de grands services à l'industrie bischwillérienne.

C'est dans ces conditions qu'en 1860 Bischwiller travaillait 8.600 quintaux de laine lavée, représentant une valeur d'environ 8 millions. Les expéditions s'élevèrent cette année-là à 624.589 kg. pour la draperie et 27.134 kg. pour la bonneterie. Parmi les négociants et commissionnaires de l'époque, citons les noms de J.-G. Rœderer, Strauss-Joval, Troller et Blum (ces derniers possédant une maison à Strasbourg. Par la suite, leur importance s'accrut conformément aux chiffres suivants:

	pour la draperie	*pour la bonneterie*
1861	703.031 kg.	31.037 kg.
1862	770.332 kg.	21.285 kg.
1863	1.717.206 kg.	— [69])

Ainsi, la stagnation des affaires qui caractérisa les dernières années du règne de Louis-Philippe ne dura pas, et la production du drap, qui s'était élevée à 3 millions de francs en 1843, se releva dès l'hiver 1848—1849, pour atteindre 20 millions en 1870.

Cette période fut véritablement l'âge d'or de l'industrie de Bischwiller, et toute la vitalité de la ville ressentit les heureuses conséquences de cette situation. Le chiffre de la population ne cessa de s'accroître jusqu'à la date funeste de 1870.

Années:	Population:
1800	3.008 habitants
1816	3.960 —
1841	5.721 —
1851	6.642 —
1861	8.780 —
1869	11.500 —

[69]) A titre de comparaison, signalons qu'en 1870 la production totale du Haut-Rhin en tissus de coton était de 14.373.785 kg., dont la dixième partie environ est à mettre au compte des tissages de Mulhouse (Laufenburger et Pflimlin, L. c., p. 64 et 67).

La Municipalité consentit de lourdes dépenses pour subvenir aux besoins de cette population grandissante, et, en particulier, à son logement. Elle céda plus de 10 hectares de terrain, où fut construit tout un quartier neuf, vers la rue de la Pomme-d'Or. C'est ainsi que, de 1840 à 1860, le nombre des maisons passa de 783 à 1.014. Plus de 3 km. 1/2 de rues neuves furent ouverts à la circulation dans le même laps de temps. Bischwiller eut son usine à gaz en 1857, et elle allait être la quatrième ville du Bas-Rhin (après Strasbourg, Schiltigheim et Wissembourg) à être dotée d'un éclairage au gaz sur les voies publiques [70]).

VI. — LA SITUATION DES OUVRIERS AU XIXe SIECLE.

Nous ne saurions comprendre la situation des ouvriers au XIXe siècle sans la rattacher aux conditions diverses dont elle découle. Le XIXe siècle consacre le triomphe de la grande industrie contemporaine sur le corporatisme d'avant la Révolution. Cette transformation s'est traduite par la naissance du prolétariat en tant que classe; cette classe en vint à prendre conscience de son unité et à s'organiser en face du monde patronal, pour qui allait se poser le problème d'une politique sociale. Or cette évolution a été dirigée par des conditions complexes, d'ordre technique, économique et moral. Ces facteurs ont joué de façon assez uniforme pour que l'on ait pu tenter d'en dégager des lois générales: ils n'en présentent pas moins des aspects particuliers dans les différents centres où ils agissent et où ils contribuent parfois à renforcer l'originalité.

La Révolution de 1789 a bien détruit, avec l'institution des corporations, le règlement de 1687, qui prescrivait à Bischwiller l'organisation de toutes les corporations contri-

---

70) En 1870, le gaz était installé à Strasbourg (1839-1840), Schiltigheim (1846), Wissembourg (1856), Bischwiller (1857), Haguenau (1863) et Saverne (1865).

buant à la fabrication du drap, mais elle n'a, en fait, rien changé à la vie des tisserands, tondeurs et teinturiers. Après la Révolution comme avant, les apprentis, pendant trois ou quatre ans, ne recevaient aucun salaire; après comme avant, les compagnons firent partie de la famille du maître.

Il est sans doute piquant de constater que, justement dans ce pays de Bischwiller où la Révolution a tenu une place si considérable au point de vue moral, elle n'ait apporté aucun changement appréciable dans le domaine de l'organisation du travail. Il est vrai qu'à Bischwiller l'organisation des corporations n'avait jamais été aussi stricte que dans les autres centres d'Alsace. D'autre part, les maîtres-tisserands trouvaient dans la culture qu'ils continuaient à pratiquer un complément de gain appréciable, et quand ils s'étaient un peu enrichis et que leurs moyens leur donnaient de nouvelles ambitions, c'est vers le commerce qu'ils dirigeaient leur activité [71]). Les grandes entreprises apparurent donc relativement tard: c'est ainsi que nous n'en comptons que trois à l'époque du Premier Empire [72]). Ainsi s'explique la forme particulière que revêt à Bischwiller l'évolution de l'industrie: nous ne trouvons pas ici entre la grande industrie moderne et les vieilles formes corporatives une coupure analogue à celle que signale M. Laufenburger pour Mulhouse, où il nous montre un antagonisme profond entre les anciennes corporations de la cité et les fondateurs de la grande industrie. Rien de semblable à Bischwiller, où l'industrie naît lentement de l'artisanat et ne s'en dégage qu'incomplètement, comme l'atteste la forme complexe qu'elle revêt encore en 1871. Si nous sommes là en présence de l'un des éléments essentiels de l'originalité de l'industrie bischwillérienne, il faut peut-être y voir aussi l'une des causes de sa faiblesse devant la crise consécutive au traité de Francfort, et une des raisons pour lesquelles Bischwiller n'a pas par la suite acquis une plus grande importance: ne s'étant pas constituée en temps voulu, la grande industrie n'y était pas assez solidement établie pour pouvoir triompher des assauts de la fortune.

71) Cf. Dehio, L. c., p. 16-17.

C'est de l'introduction du machinisme, qui remonte à 1815, que date un important changement dans la vie ouvrière. Avec l'installation des grandes entreprises mixtes, les fileuses à domicile disparaissent peu à peu et sont remplacées par des ouvriers salariés travaillant à l'usine. Pendant ce temps, les ouvriers travaillant au compte des petits tisserands cessent de vivre en famille avec leur patron: ils reçoivent un salaire déterminé et, la journée finie, regagnent leur habitation où ils vivent indépendants.

La nouvelle organisation de l'industrie modifia d'autre part considérablement la répartition et la quantité des ouvriers.

Avant 1815, la filature était entre les mains de femmes et de jeunes filles; le tissage et l'apprêt occupaient des hommes et des enfants. En 1815, l'industrie bischwillérienne occupait 1240 ouvriers et ouvrières, savoir: 960 fileuses, 160 tisserands et 120 ouvriers travaillant aux différentes opérations de l'apprêt. Par l'introduction des machines à filer, le nombre des ouvriers fut considérablement réduit: une machine à 160 fuseaux, dirigée par un homme et un enfant, fournit le fil nécessaire à 8 ou 10 métiers à tisser, tandis que précédemment il fallait 10 fileuses pour assortir un métier.

En 1840, sur 1041 ouvriers et ouvrières occupés par l'industrie textile, nous comptons 535 hommes, 336 enfants et 160 femmes. Le personnel de la filature diminuait progressivement, tandis que celui du tissage augmentait: l'on comptait 960 fileuses et 180 tisseurs en 1815, 840 fileuses ou ouvriers aux filatures et 2000 tisseurs en 1870.

Comme nous l'avons vu la population de Bischwiller ne cessa de s'accroître au fur et à mesure que l'industrie se développait: de 1815 à 1842, elle subit une augmentation d'environ 50%. Pendant ces 27 années, le nombre des ouvriers passa de 1240 à 1076. Cette diminution tient à ce que le recours à la filature mécanique rendit inutiles toutes les fileuses qui, avant 1815, constituaient la plus forte partie du contingent ouvrier et qui, d'ailleurs, ne vivaient pas à Bischwiller même, mais habitaient les villages environnants.

Ainsi, comme les statistiques ont permis de le constater, le nombre des petites entreprises resta longtemps très impor-

tant comparativement à celui des grands établissements. Cette persistance de la forme artisanale dans l'industrie de Bischwiller explique le caractère familial des rapports qui unirent longtemps patrons et ouvriers. Les salaires étaient alors peu élevés; c'est dans le tissage qu'ils étaient le moins faibles. Les hommes gagnaient de 0,80 fr. à 1,50 fr. par jour, selon leurs occupations (les tisseurs gagnaient 1,50 fr., les fileurs 1,20 fr., les ouvriers travaillant à l'apprêt recevaient de 0,80 à 1,— fr); les femmes et les jeunes filles, employées au cardage et au noyage, avaient un salaire moyen de 0,60 fr. par jour; les enfants étaient employés aux métiers à tisser, où il renouaient les fils cassés et rattachaient les chaînes; plus tard, ils entraient dans les filatures, ils nettoyaient le fil et huilaient les machines pour un salaire quotidien variant de 0,20 fr. à 0,30 fr.

Ces conditions représentaient un salaire annuel de 416 à 468 frs pour les ouvriers, de 208 frs pour les femmes et de 73 frs à 104 frs pour les enfants.

Ajoutons à ce tableau que les crises de l'industrie n'étaient pas rares, et qu'alors beaucoup d'ouvriers chômaient, tandis que les autres ne recevaient que la moitié ou le tiers des salaires que nous venons d'indiquer.

La vie était donc fort difficile; mais le prolétariat n'était pas encore organisé pour améliorer sa situation par des revendications massives: c'est par leurs propres moyens que les ouvriers cherchaient à perfectionner leur sort, aussi tenaient-ils tous à acquérir un bout de terrain, où ils se livraient à un peu de culture et où ils récoltaient tout au moins les pommes de terre nécessaires à leur consommation et quelques autres légumes; les femmes, les vieillards, les enfants, quand ils n'allaient pas eux-mêmes à l'usine, travaillaient à domicile, notamment pour la bonneterie, dans les conditions que nous avons précédemment exposées.

Malgré la condition précaire de la vie des ouvriers, les rapports furent bons entre ceux-ci et leurs patrons. Et le chroniqueur note avec satisfaction que les ouvriers n'éprouvaient pas le besoin de se grouper pour la défense de leurs intérêts. La vérité est que si les ouvriers ne formaient pas encore une classe consciente d'elle-même, ils étaient effectivement groupés, mais avec leurs patrons. Patron et ouvrier, en effet,

s'estimaient mutuellement. On travaillait ensemble; les ouvriers étaient attachés à leur patron; celui-ci était leur protecteur, leur conseiller; il savait qu'il leur devait en partie la prospérité de son entreprise, et il était comme eux victime des mauvais moments; en cas d'accident ou de blessure contractée pendant le travail nous signale le Maire *Luroth*, il fournissait en général les médicaments aux malades et leur payait leur salaire jusqu'à leur guérison. Et cette union du patron et de l'ouvrier ne résultait pas seulement d'une étroite solidarité d'intérêts: elle s'appuyait sur de solides bases morales, créées par les conditions mêmes de la vie et ses possibilités. Patrons et ouvriers se connaissaient depuis leur plus jeune âge. Leurs enfants grandissaient ensemble; ils avaient les mêmes jeux, et le fils du patron allait bientôt à l'usine paternelle, où il était initié par quelque vieil ouvrier [73]). Inutile d'insister sur l'étroitesse des liens que ce genre de vie dénote et qu'il devait entretenir. Les patrons, d'ailleurs, menaient une existence très simple. Appelés de bonne heure à collaborer dans l'entreprise familiale, ils n'avaient pas une culture générale bien approfondie et vivaient avec leurs ouvriers; la seule distraction qu'ils ne partageassent pas avec ceux-ci était peut-être d'aller à la chasse le dimanche. L'ouvrier, de son côté, dans cette organisation mi-industrielle, mi-agricole, était attaché à son champ, à sa propriété, si petite fût-elle, et contribuait ainsi, par ses goûts traditionnels, à maintenir la cohésion de la société dont il faisait partie. Si, d'ailleurs, à cette époque de prospérité où les entreprises se multipliaient, beaucoup de petits patrons étaient des ouvriers de la veille, nous pouvons dire que beaucoup d'ouvriers étaient des patrons du lendemain [74]). En effet, dès que l'ouvrier, petit propriétaire, avait réalisé quelques économies, son plus vif désir était de s'établir à son

---

72) V. ci-dessus, p. 17.

73) L'un des patrons actuels d'une fabrique de Bischwiller m'a confié avoir conservé le souvenir des gifles que lui appliquait, à l'occasion, l'ouvrier ou le contre-maître chargé de son apprentissage.

74) Parmi ces familles d'ouvriers qui étaient parvenues dans la seconde moitié du XIX[e] siècle à fonder une petite maison, citons, entre autres, les noms de Wanner, Lambling, Gœllner, Vœltzel, parmi bien d'autres.

compte. Et ainsi, il n'existe véritablement aucun fossé entre les petits fabricants et ceux qu'ils emploient.

Nous avons été amené, au début de ce chapitre, à faire allusion au lien qui rattache l'esprit de la Réforme et l'esprit de la Révolution. M. *Laufenburger* étudie dans quelles conditions la théorie de Max *Weber* sur l'influence du protestantisme sur le développement du capitalisme, est applicable à la naissance de la grande industrie à Mulhouse. Nous n'avons pas la prétention de chercher à résoudre ce problème pour Bischwiller, mais nous croyons devoir signaler que, s'il se pose en ce qui concerne cette localité, c'est d'abord sous la forme suivante: Y a-t-il un rapport entre la persistance de la forme artisanale et du caractère familial des relations unissant patrons et ouvriers, d'une part, et l'esprit protestant, d'autre part? Or il semble bien que nous retrouvions chez le Bischwillérien l'acharnement au travail, la simplicité des goûts et l'étendue des aspirations terrestres, qualités propres au calviniste et qui, selon M. *Laufenburger,* ont permis aux bourgeois de Mulhouse de créer la grande industrie [75]). Il semble bien que ce soient ces mêmes qualités qui aient permis à tant d'ouvriers bischwilleriens de s'élever au petit patronat, tandis que les bourgeois les plus en vue allaient devenir soit de riches négociants, soit des chefs d'industrie.

La question n'est d'ailleurs pas aussi simple qu'elle peut le paraître, car à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle le commerce et l'industrie de Bischwiller ne sont plus entre les mains des seuls protestants: les israélites commencent à apparaître, et ils vont bientôt tenir une place importante.

La communauté israélite de Bischwiller fut, en effet, fondée en 1850: elle comprenait alors dix familles, parmi lesquelles nous retrouvons les noms d'Aron *Blin,* de *Moritz* (Moïse), *Schweitzer* et de Diogène *Dreyfus.* Cette communauté fut rattachée par un décret préfectoral daté de 1857 au Rabbinat de Schirrhoffen. Le village de Schirhoffen abritait en effet à l'époque une importante agglomération juive et fut

75) Rappelons que l'industrie textile a été introduite à Bischwiller par des émigrés réformés. Parmi les nombreux luthériens qui affluèrent en cette cité, aucun n'exerçait la profession de tisserand (Cf. Culmann, l. c., p. 146-147).

d'ailleurs la principale source de l'immigration israélite à Bischwiller [76]). La population israélite s'accrut rapidement, comme l'attestent les chiffres suivants:

Années	*Nombre d'Israélites à Bischwiller*
1807	0
1826	7
1846	53
1851	94
1861	216

Un cimetière juif fut érigé à Bischwiller en 1857, et deux ans plus tard une synagogue était ouverte au culte.

La liste ci-dessous nous donnera une idée plus précise de la place tenue par les israélites dans l'activité de Bischwiller à l'époque qui nous occupe: Il s'agit des 24 électeurs israélites inscrits à la Mairie de Bischwiller en 1856:

Aron *Auscher,* Abraham *Blum,* Diogène *Dreyfus,* David *Cahn,* Isaac *Heymann,* Daniel *Kaufmann,* Moïse *Schweitzer,* Joseph *Strauss,* négociants;

Aron et Moritz *Blin,* David *Bloc,* Joathan *Frænkel,* Michel *Levy,* Oscar *May,* Frédéric *Picard,* fabricants;

Henry *Bramsbeyer,* fripier;

Aron *Hirsch,* Meyer *Weil,* Adolphe *Schweitzer,* César *Weinberger,* marchands;

Léon *Levy,* commissionnaire;

Alexandre *Dreyfus,* journalier;

Jacques *Weil,* Directeur [77]).

Or *Sombart* [78]) soutient à propos des Israélites et du judaïsme une thèse tout-à-fait comparable à celle que Max *Weber* a développée à l'égard du protestantisme. Le capitalisme, selon cet auteur, serait en étroite relation avec le judaïsme [79]). Cette thèse, d'ailleurs ne dément pas celle de

---

76) V. Kocher, l. c., p. 122, IV.

77) Renseignements extraits des Archives de la circonscription consistoriale de Strasbourg et des procès-verbaux de la Commission administrative, qui nous ont été communiqués par M. Schulmann, Rabbin à Bischwiller.

78) Werner Sombart Die Juden und das Wirtschaftsleben, Leipzig, 1911.

79) L. c., p. 226, 242.

Max *Weber*, mais elle s'y surajoute en quelque sorte, car, loin d'opposer le judaïsme au puritanisme, *Sombart* les associe étroitement, par le profond sentiment de la religiosité de la vie terrestre et par le rationalisme qui leur sont communs [80]; «Puritanismus, lisons nous page 293, ist Judaïsmus»; et notre auteur trouve une synthèse frappante de ces deux religions et un témoin remarquable de leur parenté d'esprit dans la politique de *Cromwell*, si bienveillante aux Juifs, véritable «Calvinische Judenspiegel» [81].

Pour intéressantes qu'elles puissent être, toutes ces considérations ne sauraient rien comporter d'exclusif à l'égard d'aucune autre conception religieuse, et, en particulier, du catholicisme. L'on ne saurait ignorer, en effet, que les formes les plus variées de l'industrie prospèrent dans les milieux les plus foncièrement catholiques: nous ne voulons que pour exemple la Société de *Wendel* et, d'une manière plus générale, la grosse industrie métallurgique française. Il semble donc que *Sombart* n'ait vu qu'un aspect de la question lorsqu'il oppose le rationnalisme juif (ou puritain, pourrions-nous ajouter sans trahir sa pensée) à l'ascétisme chrétien [82], et *Tanfani* propose certainement une interprétation plus compréhensive lorsqu'il recherche le rôle du catholicisme à côté de celui du protestantisme dans la formation du capitalisme [83].

Il semble devoir résulter de tout ceci que nous pourrions sans doute trouver dans toute religion pratiquée en occident un élément favorable au développement de l'activité humaine, et plus spécialement du capitalisme industriel, qui en est une forme essentielle. Il n'y a rien de surprenant, dans ces conditions, à ce que nous puissions attribuer la naissance de l'industrie dans la cité protestante de Bischwiller à une source protestante. Mais il est un autre point que nous ne devons pas perdre de vue: le vieil ouvrier, comme le petit ou le gros patron, n'est pas seulement protestant; il est bischwillérien;

80) L. c., p. 226, 242, 292.
81) O. c., p. 294.
82) O. c., p. 265-266.
83) Tanfani: Catholicismus e Protestantismus nella formazione storica del Capitalismus, Milan.

la famille de celui-là comme celle de ceux-ci est installée à Bischwiller depuis plus de deux siècles, leurs aïeux s'y sont réfugiés, poussés par le même souci tragique de défendre leur foi, et ces trois facteurs: organisation sociale, religion, patriotisme local, forment un tout bien solidement constitué. L'ouvrier a un profond sentiment de sa dignité qui le fera aspirer à devenir patron et lui donnera le courage nécessaire pour surmonter les difficultés matérielles qu'il rencontrera dans la réalisation de son idéal. Il est fier d'avoir sa maison, son jardin, et il veut choisir son patron: il s'engagera chez celui qui le considère le mieux, plus volontiers que chez celui qui le payerait le plus cher. Mais il est fier d'être de Bischwiller et de pouvoir remonter de plusieurs générations dans la généalogie des siens. Il est fier enfin, en vrai bischwillérien, d'appartenir à une paroisse réformée. Et tous ces sentiments se fondent à ce point qu'il semble vain de vouloir y décerner les causes et les effets.

L'ouvrier qui vient de nous occuper se sent d'ailleurs fort différent du véritable ouvrier d'usine, qui apparaît à Bischwiller pour répondre aux besoins des grandes entreprises. L'ouvrier bischwillérien, au risque de moins gagner, ne voulait pas s'astreindre au travail à l'usine, aussi fut-il très difficile pour la nouvelle industrie de recruter le personnel dont elle avait besoin. Il lui fallut faire appel aux plus pauvres, jeunes gens prêts à partir à tout instant, étrangers pour la plupart. C'est d'Allemagne, particulièrement du Palatinat, du Pays badois et du Wurtemberg, que vint en grand nombre la main-d'œuvre nécessaire: à ce point que la seule association d'ouvriers qui existât en 1842 était celle des «Fremden Arbeiter» et avait été constituée par des tisserands allemands immigrés.

L'ouvrier d'usine constitue ainsi à Bischwiller un élément peu estimé, même des autres ouvriers. Nous ne sommes donc pas ici en présence d'un esprit de caste qui opposerait simplement le patron et l'ouvrier; l'antagonisme que nous constatons est avant tout celui qui oppose le Bischwillérien à l'étranger; il est le fait d'un particularisme local, duquel d'ailleurs les influences religieuses et économiques ne sont

pas exclues, mais qui, socialement, dépasse le cadre de la rivalité des classes.

Le nombre de ces véritables ouvriers d'usine va d'ailleurs croître rapidement au début de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Tandis que, de 1842 à 1870, le chiffre total de la population de Bischwiller passa de 5.721 à 11.500, le nombre des ouvriers travaillant pour l'industrie bischwillérienne, qui était de 1.232 en 1840, s'élevait à 4.400 en 1860 et à 5.000 en 1870 [84]).

Au fur et à mesure que les usines devinrent plus importantes, les liens personnels qui unissaient patrons et ouvriers se relâchèrent progressivement. Les ouvriers devenaient trop nombreux pour que le patron pût s'intéresser à tous, et la question sociale allait peu à peu se présenter sous son aspect moderne. Les ouvriers venus du dehors introduisirent de mauvaises habitudes, comme celle de «faire le lundi». Ils se montrèrent de plus en plus exigeants, car l'on avait besoin d'eux; la discipline des ateliers s'en ressentit; il fallut leur consentir des salaires toujours plus élevés, et l'on en vint à la rétribution à la pièce.

L'explosion des idées révolutionnaires, dont 1848 fut le signal, trouva un violent écho dans ce milieu, et la question sociale en vint à se présenter sous une forme aiguë. De nombreuses contestations survinrent. C'est de cette époque que date l'établissement du Conseil de Prud'Hommes (1849), qui ne rendit de réels services qu'à partir de 1854, sous la présidence de *Kunzer*. Les nouvelles mesures réglementaires concernant les livrets d'ouvriers furent intégralement appliquées à partir de 1860.

Grâce à la hausse des salaires, les ouvriers sérieux purent parvenir à s'acheter un ou deux métiers et à se mettre à leur compte. Mais tous ne surent pas aussi bien s'arranger: beaucoup se contentaient de travailler trois ou quatre jours par semaine, parce que le salaire de trois ou quatre jours suffisait à leur entretien, et ils passaient le reste de leur temps à

[84]) Parmi ces 5.000 ouvriers, environ 2.200 habitaient les villages environnants et 2.800 faisaient partie de la population de Bischwiller (Cf. Dehio, l. c., p. 68-69).

l'auberge, tandis que leurs femmes étaient obligées de faire des dettes dans les magasins.

Pareil état de choses ne doit pas trop nous surprendre si nous tenons compte de la misère morale de tous ces ouvriers, à une époque où l'instruction n'était pas obligatoire, et où la loi du 22 mars 1841, prescrivant un enseignement de deux heures pour les enfants des fabriques, n'était pas appliquée malgré les prescriptions dont elle fut l'objet de la part de l'autorité locale.

Le point le plus noir à relever, c'est la situation des enfants employés dans les usines. Ceux-ci étaient encore plus malheureux au moral qu'au physique; l'on ne faisait rien pour leur éducation et on laissa ainsi se constituer une classe de parias où le ferment révolutionnaire allait germer avec une activité facile à comprendre.

A cette époque où le principe même de l'intervention du Gouvernement en matière de politique sociale est encore discuté, nous ne serons pas étonné de constater l'importance de rôle que vont jouer les initiatives privées et la Municipalité en vue de l'amélioration de la pénible situation dont nous venons d'esquisser le tableau.

Dès 1836, sous l'administration du Maire *Cunier*, nous enregistrons la création de la Caisse d'Epargne. «A cette occasion, nous apprend le Dr. *Bourguignon* [85]), 15 livrets de 10 frs furent distribués aux enfants pauvres les plus méritants des écoles.»

Pendant la période troublée qui suivit la chute de la Monarchie de Juillet, le Maire Jacques *Vœlckel* utilisa toute son influence à adoucir les rapports entre patrons et ouvriers, qui étaient alors assez tendus.

En 1842, une première amélioration au sort des ouvriers s'était préparée par la fondation de «l'Association des Ouvriers de Bischwiller». Cette association se proposait, moyennant une faible cotisation, de venir en aide aux malades et de fournir des secours en cas de décès. Le nombre de ses membres, qui était de 4 à 5 cents au moment de la fondation de cette œuvre, s'élevait à 654 en 1862. La caisse acquit

---

85) L. c., p. 277.

bientôt un petit capital dont les intérêts furent servis comme pension aux vieux ouvriers incapables de travailler.

A partir de 1848, plusieurs sociétés analogues se formèrent tandis que l'effectif des ouvriers étrangers tombait peu à peu. Ces nouveaux groupements se réunissaient périodiquement dans une auberge déterminée. Comme ils étaient en nombre relativement restreint, tous les ouvriers s'y connaissaient; ils y trouvaient non seulement une garantie matérielle, mais aussi une aide morale qui contribua largement à améliorer leur bien-être, tandis que la prospérité économique de Bischwiller et la sage administration du Maire *Luroth* permirent à la bienfaisance publique, à partir de 1860, de protéger efficacement les plus malheureux [86]).

VII. — LA VIE POLITIQUE ET MORALE A LA VEILLE DE LA GUERRE DE 1870.

Au moment où va éclater la guerre de 1870, Bischwiller est en plein développement et ne se distingue pas seulement par sa richesse, mais aussi par son originalité et par sa cohésion.

Richesse, originalité et cohésion économiques, que nous nous sommes efforcé d'exposer dans les paragraphes précédents, mais aussi richesse, originalité et cohésion morales: Bischwiller nous offre, pour ainsi dire, le spectacle d'une communauté fortement constituée.

N'oublions pas que le Bischwiller moderne est la création de réfugiés protestants, et ces réfugiés, au moment où ils fondaient, poussés par le destin, les assises de leur nouvelle résidence et trouvaient auprès du seigneur de l'endroit l'accueil le plus déférent, devaient se sentir unis par les liens de la

86) C'est de cette époque que datent les fondations de la Société de secours mutuels des femmes (1850), de la Société d'assistance pour l'extinction de la mendicité (1851), de la Société de Charité mutuelle (1862), la constitution de la Bibliothèque populaire (1864), la formation de la Société de l'hôpital (1864) et de la Société de patronage des enfants illettrés et Cours d'adultes (1866).

plus étroite solidarité. Une élite ne tarda pas à prendre corps au sein de cette société. Cette élite allait bientôt tenir tête au pouvoir seigneurial, et après la Révolution, ce fut elle qui présida aux destinées de la ville. Quant à la masse, elle se sentait profondément attachée à cette élite, avec qui elle avait partagé un passé si troublé; elle ne la respectait pas seulement, mais devant bien, en quelque sorte, se sentir de la même race, elle l'aimait et la prenait volontiers pour modèle Ainsi s'explique qu'il se soit formée à Bischwiller et y ait si facilement persisté une mentalité collective, dont nous retrouvons comme les échos successifs aux divers étages de la Société.

L'ordre établi se trouva menacé lorsque les exigences de la nouvelle industrie allaient ouvrir les portes de la ville aux nombreux ouvriers d'usine qui affluèrent au cours du XIX^{e} siècle. Ces ouvriers étaient pauvres, ils étaient, luthériens ou catholiques,allemands pour la plupart: voilà bien de quoi inspirer les sentiments que nous savons à la vieille élite de Bischwiller, fière de la fortune qu'elle avait acquise, foncièrement calviniste et ardemment française. Les vieux ouvriers réagirent de même, car s'ils n'étaient pas riches, ils étaient fiers d'avoir leur maison à eux et de n'être pas réduits à aller travailler dans les grandes usines. Un grand nombre d'entre eux étaient également réformés et s'ils ne parlaient pas français, du moins voulaient-ils être aussi bons patriotes que leur patron. Et la bourgeoisie de Bischwiller a toujours éprouvé la plus profonde aversion pour les exigences et les passions de la foule: c'est ce que nous avons vu dès avant la Révolution, alors que le plus grand souci de la première Municipalité, après avoir triomphé du duc, est de contenir les appétits populaires [87]); c'est ce que nous voyons encore pendant les journées de juin [88]); c'est ce que nous verrons chaque fois que la démagogie menacera l'ordre public et la sécurité du travail.

Cependant, à la fois dans l'intérêt de tous les ouvriers immigrés et dans celui de la prospérité générale, autant par charité chrétienne que par égoïsme bien compris, il fallait

---

87) Cf. Bourguignon, l. c., p. 83.
88) L. c., p. 288.

améliorer la situation matérielle et morale de tous ces nouveaux venus. Nous avons rappelé, plus haut, tout ce que fit à cet égard la bourgeoisie bischwillérienne, soit par la voie des initiatives privées, soit par son action au sein de l'Administration municipale. Mais en matière sociale, la question d'éducation est primordiale. C'est ce que l'on comprit à Bischwiller: «De tous les services municipaux, écrit le Dr. Luroth[89]), c'était celui de l'instruction publique qui occupait la place la plus large dans le cadre du budget communal». L'on ne se préoccupait d'ailleurs pas seulement de l'instruction populaire: dès 1833, le Conseil municipal envisagea la création d'une école intermédiaire entre les écoles primaires et les collèges; en 1842, un nommé Blatt monta un pensionnat où l'on enseigna le Latin. Le nom du Maire Cunier[90]) retiendra ici particulièrement notre attention: c'est lui qui, dès 1837, préconise l'instruction obligatoire pour les enfants des fabriques; en 1840, deux mois avant sa mort, il soumet au Conseil municipal le projet de construction d'une école où seraient réunis les enfants de toutes les confessions. Le Maire Luroth continue l'œuvre de son prédécesseur. En 1844, une école primaire supérieure est ouverte[91]), et, en attendant que le projet de Cunier put être réalisé, les enfants des divers cultes protestants reçurent un enseignement commun dans une école à cinq classes: deux classes de garçons, une classe de filles et une classe mixte pour les enfants des usines. L'école catholique resta séparée avec une classe unique. Le Collège allait être créé à son tour, en 1861, sous le nom de Gymnase protestant. Cet établissement a été fondé grâce au dévouement du Maire Luroth et du Pasteur Bürstlein, et avec le concours des pères de famille, qui répondirent avec empressement à une souscription publique. Depuis des années, en effet, se faisait sentir le besoin d'un établissement où les enfants aspirant aux carrières libérales ou à la constitution des cadres de l'industrie pussent recevoir l'instruction néces-

---

89) Dr. Luroth, «Administration municipale de Bischwiller», p. 285. Le Dr. Luroth descendait d'une famille venue de Phalsbourg; un nommé Moïse Luroth, mort en 1647, tenait à l'époque l'hôtel du Lion (Culmann, l. c., p. 146).

90) Gustave Cunier, notaire, fils du Pasteur Cunier, dont il a été question au § II (Cf. Bourguignon, l. c., p. 276).

91) Cette entreprise ne devait d'ailleurs pas réussir.

saire tout en demeurant auprès de leurs parents. L'enseignement fut donné par quatre professeurs titulaires et trois professeurs suppléants, auxquels s'ajoutaient les maîtres de gymnastique, de dessin et de chant. Les professeurs titulaires étaient originaires de la vallée de la Bruche ou venaient du Midi protestant; les suppléants étaient en général des étudiants de Strasbourg. Le Gymnase prit une rapide extension, malgré les difficultés de toute nature que son premier directeur, M. Kuhff, eut à surmonter. Le nombre des élèves et des classes se multiplia d'année en année [92]). Les cours furent d'abord donnés dans les bâtiments occupés par les pasteurs, et l'édifice qui aujourd'hui encore abrite le Collège de Bischwiller a été construit en 1864. En 1867, le Conseil d'administration de l'établissement décida de remplacer les professeurs adjoints par des titulaires.

Les cultes étaient alors desservis par les pasteurs de l'Eglise luthérienne et des deux Eglises réformées (allemande et française), et par le Curé [93]). Bischwiller comptait alors deux études de notaires et tous les services administratifs communément réunis dans les chefs-lieux de canton.

Il est intéressant de remarquer que, si le fabricant bischwillérien a été particulièrement effrayé par la tournure que prenaient les événements de 1848, si, d'autre part, le règne de Napoléon III a coïncidé avec une éclatante prospérité, il semble bien que l'esprit de Bischwiller n'en soit pas moins resté, malgré certaines apparences passagères, foncièrement républicain [94]).

Bischwiller avait bien allumé ses feux de joie pour fêter l'arrivée de Charles X en Alsace, mais cette manifestation n'avait rien de sincère; c'est à l'occasion de la visite que Benjamin Constant vint faire à Bischwiller en 1829, affirme le Dr *Bourguignon* [95]), que se firent voir les vrais sentiments de la population bischwillérienne. La chute de la Restauration

---

92) Il y avait 100 élèves en 1870.

93) La première pierre de l'Eglise catholique de Bischwiller fut posée en 1835, le presbytère fut construit en 1856 (Kocher, l. c., p. 105).

94) Il y a, ici encore, un rapprochement intéressant à faire entre Bischwiller et Mulhouse (cf. Laufenburger, «Economie Alsacienne», tome II, p. 316).

95) L. c., p. 263.

provoqua une joie indescriptible: «L'enthousiasme était vrai, sincère, universel» [96]).

La Révolution de 1848 créa une situation plus complexe, et ici apparaît bien la dualité du politique et de l'économique, que nous avons signalée au début de ce chapitre. Le Bischwillérien est libéral: son libéralisme lui donne des idées «avancées» en matière de régime politique, mais le rend conservateur dans le domaine économique. Aussi se méfiera-t-il des principes socialistes proclamés en 48, et la bourgeoisie se montrera réservée et inquiète, tandis que le peuple sera dans l'ivresse [97]). Mais le jour de l'élection présidentielle, il s'agira d'abord de sauver la République, et Bischwiller votera pour *Cavaignac* [98]).

Cependant, 1851, 1852, furent accueillis sans trop de résistance, et même avec une certaine complicité: c'est le conservatisme économique qui l'emporte après les craintes suscitées par les excès de 48. Mais quand l'opposition à l'Empire deviendra menaçante, Bischwiller se trouvera en tête du mouvement. Aux élections générales de 1868, «le canton de Bischwiller, l'un des premiers, eut l'honneur de faire passer un candidat non agréé par l'Administration dans la personne de M. Edmond *Ehrmann*». Aux élections législatives de 1869, 1587 électeurs de la commune votèrent pour le candidat de l'opposition, Rodolphe de *Turkheim*, contre 320 pour celui du Gouvernement [99]). Et le plébiscite donna à Bischwiller 1455 non contre 322 oui [100]).

96) L. c., p. 265.

97) Les ouvriers furent enthousiasmés par les principes proclamés par la Révolution, nous apprend Bourguignon. Et l'auteur relate les faits suivants: les habitants de l'impasse du Katzenberg et du quartier voisin abattirent le mur qui leur barrait le passage; une bande de mécontents obligea le Maire, Luroth, à démissionner. Ces manifestations ne furent sans doute pas d'une bien grande gravité, puisque, ajoute l'auteur, d'une part, les insurgés reconnurent leurs torts et réparèrent les dégâts commis, et que, d'autre part, la nouvelle Commission municipale eut une composition assez rassurante (l. c., p. 285-286). C'en était du moins assez pour inquiéter la bourgeoisie et lui inspirer méfiance à l'égard du nouveau régime.

98) L. c., p. 291.

99) L. c., p. 329-330.

100) Le rapport entre le républicanisme et le protestantisme est rendu très sensible par ce fait. Dans les villages catholiques environnants, en effet, la population était plus favorable à l'Empire, tandis qu'à Oberhoffen, village exclusivement protestant, le nombre des oui ne fut que de 42 contre 283 non (L. c., p. 333).

Ainsi, après vingt ans d'une prospérité continue (nous ne pousserons pas l'ironie jusqu'à écrire que cette prospérité fut le résultat de la politique de l'Empire!) Bischwiller peut se permettre le luxe de marcher en tête de l'opposition libérale et de professer des idées politiques en harmonie avec le vieil esprit de la Réforme et de la Révolution. Notre cité mène vraiment l'existence pour laquelle elle est faite et, selon le mot du Dr. *Bourguignon*, «la vie coule à pleins bords», non seulement la vie économique, mais aussi la vie intellectuelle et morale, qui laisse libre cours au plus ardent idéalisme. Le Dr. *Bourguignon* nous a retracé ce qu'était cette vie de Bischwiller à la veille de la déclaration de la guerre de 1870 en un passage enthousiaste; nous ne saurions mieux terminer le présent chapitre qu'en reproduisant ce passage tout au long:

«...La fortune enflait nos voîles. La joie et la confiance «régnaient à bord. La cordialité la plus franche unissait entre «eux les hommes de tout rang et de toute origine. Israélites, «Protestants et Catholiques; Indigènes, Français et Allemands «y travaillaient, dans une même communauté de but et d'es- «pérance, au bien-être de chacun et à la prospérité de tous. «La concurrence, ce puissant stimulant de l'activité humaine, «ne dépassait que rarement les bornes d'une rivalité salutaire «au bien général, et la grande et féconde idée de la solidarité «faisait tous les jours de nouvelles conquêtes. On commençait «à comprendre que le sort de chacun dépend jusqu'à un certain «point du sort et de la volonté de tous; que la prospérité du «maître est dans la main de ses ouvriers autant que dans les «siennes; que les riches pâtissent de la misère des pauvres, «que les bons souffrent des vices des méchants et que nul n'est «vraiment heureux qu'à la condition que ceux qui l'entourent «le soient aussi, et que, après tout, le plus sûr moyen de faire «notre bonheur est de relever le niveau du bien-être universel. «Il s'était formé, à cet effet, une véritable ligue du bien public. «Les dames en formaient le noyau, et, sous l'impulsion de l'une «d'entre elles, d'une femme au cœur généreux et à l'esprit «élevé, elles ne cessaient de tramer des complots contre la «misère, l'ignorance ou l'ennui. Sous leur impulsion naquirent «la Société de secours mutuels des femmes, la Société de «charité maternelle, la bibliothèque populaire, la Société des «enfants illettrés, les loteries de charité, les représentations

«théâtrales, les conférences, toutes ces entreprises, en un mot, «qui donnaient à la vie de Bischwiller ce cachet d'un heureux «mélange de travail sérieux et de douce gaîté, qui miscuit utile «dulci, que nous lui avons connu. La fondation de toutes les «œuvres d'intérêt public était rendue facile grâce à l'aisance «qui régnait dans toutes les classes de la société. L'industrie, «après un moment de crise dû à l'introduction du libre «échange, avait repris une activité plus grande que jamais. «C'était plaisir à voir le mouvement qui animait nos rues, à «entendre dans nos maisons d'ouvriers, si fraîches et si coquet-«tes, le bruit de la navette qui courait sur le métier, accom-«pagné du chant joyeux des tisseurs. La vie coulait à pleins «bords, et non seulement la vie matérielle, mais aussi la vie «intellectuelle et religieuse. On était avide de toutes les jouis-«sances de l'esprit et du cœur: on les recherchait sans s'infor-«mer de la nationalité de ceux qui nous les offraient. La «population protestante entourait de ses sympathies les plus «chaleureuses un jeune pasteur dont le patriotisme allemand «n'était un secret pour personne. Elle se pressait autour de la «chaire de ses pasteurs, qu'ils fussent alsaciens, français ou «allemands, avec une égale ardeur. Les conférences d'un pro-«fesseur allemand sur Shakespeare étaient aussi goûtées que «celles de *Deschanel* sur *Franklin* et du malheureux *Lambert* «sur son projet de voyage au pôle Nord. La littérature alle-«mande était préférée par beaucoup d'entre nous à la littéra-«ture française, comme plus sérieuse et plus intime. Le peuple «allemand, vu à distance et transfiguré par sa musique et sa «poésie, exerçait sur nous une attraction à laquelle nous nous «laissions aller en toute sécurité, et nous apparaissait comme «un modèle à proposer à l'imitation de nos frères de France. «Car, bien qu'attachés de cœur et d'âme à la grande patrie «française à qui nous reconnaissions tout devoir, notre patrio-«tisme n'avait rien d'exclusif: Nos sympathies pour la grâce «et la loyauté du caractère français ne nous aveuglaient pas «sur ses défauts. Déjà nous entrevoyions le moment où le «peuple français et le peuple allemand finiraient par se «comprendre, par se communiquer réciproquement leurs «vertus et par marcher la main dans la main à la conquête «de la civilisation, de la paix et de la liberté...» [101]).

[101]) L. c., p. 334-337.

Encore une fois, c'est un Bischwillérien qui écrit ces lignes. On pourra le taxer d'une bienveillance excessive à l'égard de ses concitoyens. Mais le Dr *Bourguignon* est un type trop représentatif de son milieu pour que nous n'attachions pas un très haut prix à ses récits: car lorsqu'il nous décrit Bischwiller telle qu'il l'a vue, il nous la montre un peu telle que lui et ses pareils l'ont faite.

Un point du passage précédemment cité mérite de retenir quelque temps notre attention: c'est la sympathie témoignée à l'égard de l'Allemagne. Le Dr *Bourguignon* veut que cette sympathie ne nuise pas à la réputation de patriotisme faite à ses concitoyens. Sa prétention est légitime. Rappelons-nous, en effet, que l'engouement pour l'esprit et le peuple allemands n'était pas particulier à Bischwiller, ni à l'Alsace, il était alors ressenti par une foule de Français: les esprits sont alors imbus de la métaphysique allemande, et *Renan, Taine, Michelet* jouissent d'un prestige considérable.

Ici encore se pose la question religieuse: le protestantisme des bourgeois cultivés de Bischwiller contribua certainement à leur germanophilie autant qu'à leur démocratisme; le second Empire était l'allié du catholicisme, tandis que l'Allemagne restait le grand pays protestant.

Aussi, lorsque la guerre va éclater, les cœurs seront-ils profondément troublés: car si la défaite de la France devait signifier l'humiliation de la Patrie, sa victoire consacrerait le triomphe de l'Empire et du Catholicisme [102]). Et nos patriotes bischwilleriens pousseront leur implacable logique jusqu'à se réjouir de la capitulation de *Sedan*, comme du châtiment mérité des crimes de l'Empereur [103]).

Mais la guerre allait avoir pour Bischwiller un sens plus immédiat et d'une autre portée, comme il nous sera donné de nous en rendre compte au chapitre suivant.

---

102) L. c., p. 339. Il est vrai que l'auteur signale un peu plus loin (p. 338) que la population pensante de Bischwiller fut quelque peu inquiétée par le triomphe de la force prussienne dont Sadowa fut le signe.

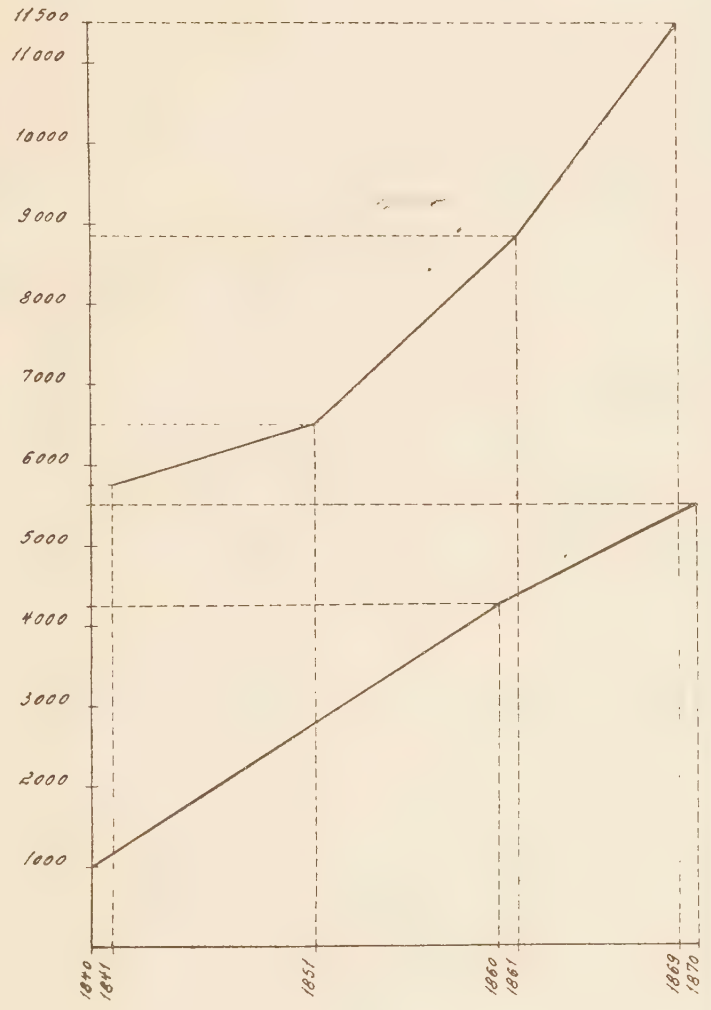
103) L. c., p. 347.

Les premières troupes ennemies arrivèrent le 12 Août. Les réquisitions s'abattirent sur la population. Les articles les plus divers furent exigés: vivres, outils, combustible, cordes, chemises de toile et de flanelle, jusqu'à un drapeau aux couleurs badoises, que la Municipalité se refusa d'ailleurs obstinément à livrer. La ville dut fournir une contribution de 90.000 frs; et, coupée de toutes communications avec le reste de la France, ce n'est qu'après bien des efforts et grâce à l'intervention de MM. *Dierstein, Joltrois & Cie* qu'elle parvint à réaliser un emprunt auprès d'une maison de Francfort. Du 8 Aout au 10 Octobre, les livraisons faites par Bischwiller au 3e Corps d'Armée allemand s'élevèrent à la somme de 150.000 frs.

L'industrie, qui était si florissante au début de l'année, ne tarda pas à chômer, faute de houille. Les ouvriers durent aller chercher de l'occupation à Strasbourg, mais tous ne supportèrent pas le dur travail de manœuvres auquel ils furent contraints. Le houblon ne fut payé que 15 frs le quintal, ce qui ne remboursait pas même le producteur des frais de la cueillette.

La misère allait croissant, et il fallut recourir à l'assistance publique. Une commission de bienfaisance fut instituée et rendit de grands services pendant le cruel hiver de 1870-71.

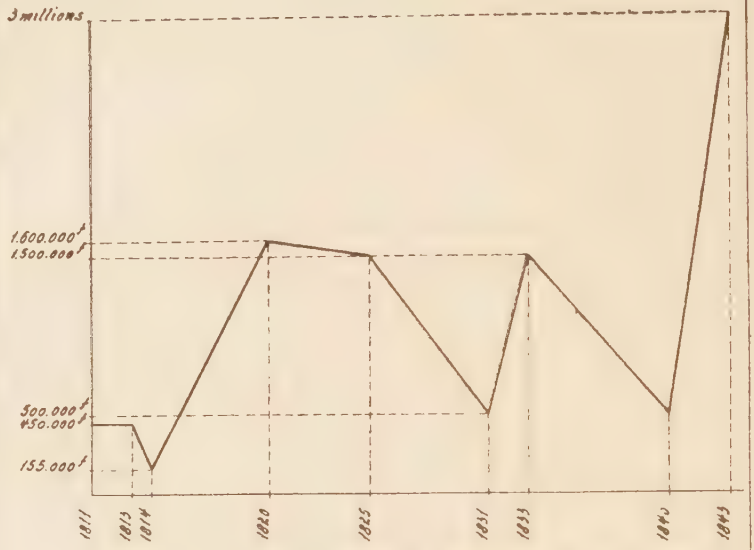
Telle était la triste situation dans laquelle Bischwiller fut plongée par la guerre de 1870. Le traité de Francfort allait avoir des conséquences d'une autre gravité.



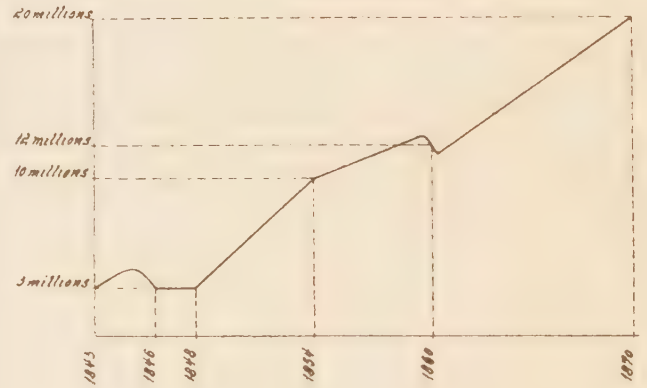
Statistique comparée de la population de Bischwiller et du nombre des ouvriers qui y travaillent entre 1840 et 1870.

Légende: ——— Population.

——— Ouvriers travaillant à Bischwiller.

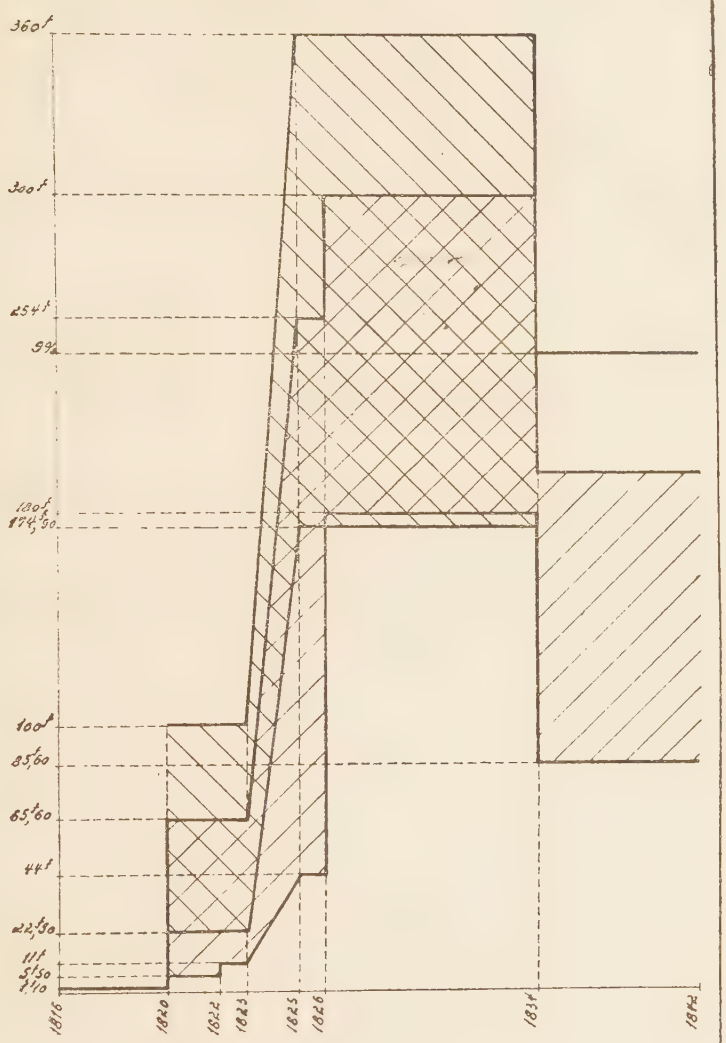


Progrès de l'industrie textile de Bischwiller de 1811 à 1843



Progrès de l'industrie textile de Bischwiller de 1843 à 1870

Les chiffres portés à gauche indiquent en francs la valeur du drap vendu au cours des différentes années.
(Cf. Dehio, O.C., p. 43)



Variation des droits d'importation sur la laine et des primes à l'exportation entre 1815 et 1842 (1)

Légende: ——— droits extérieurs par quintal métrique.
——— primes à l'exportation.

(1) Pour plus de détails, voir Dehio, die Bischweiler Tuchindustrie, Strasbourg 1912, p. 45 et 46.

Chapitre II.

PENDANT L'ANNEXION.

I. — L'EMIGRATION: VIRE, ELBEUF, SEDAN.

Nous nous sommes efforcé, au chapitre précédent, de retracer le développement industriel de Bischwiller, développement sans cesse croissant jusqu'en 1871, date doublement funeste pour cette ville, à la fois par ses conséquences morales et par ses conséquences matérielles. Non seulement, en effet, comme tout le reste de l'Alsace et la basse Lorraine, Bischwiller était contre sa volonté arrachée à sa Patrie, mais les nouvelles conditions économiques créées par le traité de Francfort allaient porter à son industrie un coup fatal. Et ainsi l'activité de Bischwiller périclita complètement au lendemain de l'Annexion.

Nous avons vu comment l'industrie textile de Bischwiller s'était mise à fabriquer du drap très apprécié en France et s'était peu à peu acquise chez nous une importante clientèle, formant son principal débouché. Or, les conditions douanières du traité de Francfort rendirent de plus en plus difficiles les relations commerciales entre l'Alsace-Lorraine et la France amputée. Les marchandises fabriquées à Bischwiller purent circuler librement vers la France jusqu'au 31 décembre 1871; mais, à partir de cette date, elles furent soumises à un droit de 5%, qui fut porté à 10% à compter du 1er janvier 1873.

Les négociants français ne venaient plus périodiquement à Bischwiller comme autrefois; il fallut envoyer des repré-

sentants, ce qui allait encore augmenter les frais. D'autre part, l'Allemagne fabriquait suffisamment pour sa consommation; elle était d'ailleurs trop pauvre pour acheter les draps que la clientèle française avait demandés à notre industrie et qui étaient des étoffes de luxe: draps unis, teints en bleu et surtout en noir, zéphyrs, draps-cuir, satins, castors, taupelines, édredons — valant alors jusqu'à 15 francs le mètre.

Nos fabricants se virent donc menacés d'une crise angoissante. Et la plupart étaient d'autant moins armés pour triompher des difficultés qui se présentaient à eux que le spectacle de leur pays tombant sous la domination étrangère les plongeait dans une profonde déception.

C'est alors que se dessina en Alsace un important mouvement d'émigration vers la France; ce mouvement acquit à Bischwiller une ampleur toute particulière et atteignit spécialement l'industrie textile. Tous ceux qui étaient assez pauvres pour n'avoir rien à laisser dans leur pays natal, ou assez riches pour pouvoir se résoudre à abandonner leurs bien immobiliers, partirent; ceux qui ne purent pas trouver de situation en France allèrent en Algérie, en Suisse, ou même en Amérique.

Les trois quarts des départs eurent lieu au cours de l'année 1872. Les ouvriers partaient avec leur patron; celui-ci leur donnait rendez-vous à Nancy et à Paris: là, chacun d'eux recevait quelque argent, et l'on se séparait pour 24 ou 48 heures, avant de poursuivre le voyage. Ces voyages n'étaient pas toujours exempts d'incidents. C'est ainsi qu'à un de leurs passages à Paris, Théodore *Blin* et Henri *Frænckel* furent les héros d'une petite mésaventure qui aurait pu tourner au tragique. Ils étaient arrivés à Paris, de retour d'Elbeuf, le 18 mars 1871, jour où éclata la Commune; et comme ils disposaient de quelques heures avant de prendre leur train à la gare de l'Est, ils s'étaient promenés sur les Boulevards; dans leur joie de revoir des uniformes français, ils avaient fraternisé, place de la Bastille, avec un bataillon de la Garde nationale qui s'y trouvait campé. Ils ignoraient les événements. Malheureusement, leur accent alsacien les fit prendre pour des espions prussiens, et ils eurent beaucoup de mal à

convaincre les officiers qui les interrogèrent et à se tirer de ce mauvais pas.

Queques détails sur cette émigration qui a suivi l'Année terrible et sur ses conséquences en France nous permettront de nous rendre compte de la détresse de Bischwiller, en nous aidant à nous faire une idée de l'importance des forces que cette localité perdit alors [1]).

Les drapiers de Bischwiller recherchèrent des centres où ils purent espérer trouver un certain avenir: particulièrement Vire, Elbeuf, Sedan; quelques-uns allèrent à Reims, à Tourcoing.

Vire fut le refuge de nombreux ouvriers, partis avec *E. Zimmermann, Berger, Mannhardt,* Romain *Bumsel,* Henri *Kayser,* Jules *Kunzer,* Louis *Kratzen,* Georges *Amann.* La maison *Zimmermann* est passée dans d'autres mains, mais l'entreprise *Berger* Frères occupe encore à Vire une place importante. Les émigrations vers le centre de Roubaix-Tourcoing furent peu nombreuses: ces places étaient alors loin d'avoir leur importance actuelle, et surtout la fabrication du drap y était très différente de celle de Bischwiller. Aussi, si l'on excepte la maison *Picard,* les industriels bischwillériens ne s'y sentirent pas attirés. Il n'en fut pas de même pour les négociants, qui tenaient à conserver leur clientèle. C'est ainsi que M. *Muller* s'installa à Tourcoing et M. *Troller* à Roubaix. Cette émigration, d'ailleurs très dispersée, se fit parfois par étapes: la famille *Troller* passa d'abord à Sedan, et ce n'est qu'en 1899 que la maison fondée dans cette ville, devenue très importante, envoya une ramification à Roubaix.

L'émigration vers Elbeuf et vers Sedan eut une importance beaucoup plus considérable, car ces villes fabriquaient des draps ressemblant beaucoup à ce qui se faisait à Bischwiller.

---

[1]) V. à ce sujet l'article de M. Laufenburger paru dans «La Vie en Alsace» du mois de septembre 1926: «Les Migrations dans le Textile d'Alsace». Nous donnons d'autre part la traduction d'une pièce alsacienne où l'auteur présente un tableau vécu de l'activité à Bischwiller au cours des premières années qui ont suivi l'Annexion.

C'est vers Elbeuf que se dirigèrent notamment les principaux artisans de l'exode: les frères *Blin* et leurs associés, *Bloch* père et fils, d'une part; Louis *Frænckel* et ses quatre fils, d'autre part.

Le passé d'Elbeuf remonte au X^e^ siècle: Saint Louis commanda du drap aux tisserands de cette cité. Après une longue nuit amenée par la Guerre de cent Ans, Elbeuf reprit de l'importance, grâce à l'impulsion que surent donner à son industrie *Richelieu, Colbert, Louis XVI* et *Bonaparte.* En 1823, cette cité fournissait pour 36 millions de francs de drap; elle en produisait pour 45 millions en 1834; en 1868, sa production avait presque doublé, et s'élevait à 85 millions. Ainsi, l'industrie textile, qui valait à Elbeuf une réputation mondiale, y était en pleine prospérité à la veille de l'arrivée des Bischwillériens, et ceux-ci allaient trouver de précieuses ressources dans cette cité, où affluaient de tous les pays des jeunes gens désireux de parfaire leurs études techniques.

Théodore *Blin* et Henri *Frænckel* avaient été chargés par leurs maisons respectives d'un premier voyage d'étude; ils partirent tous deux en mars 1871, afin de se renseigner sur les possibilités d'établissement. On leur fit l'accueil le plus empressé et le plus cordial: aussi bien la Municipalité d'Elbeuf que la population se mirent à leur disposition. C'est ainsi que la Maison *Blin & Bloch* décida immédiatement d'édifier une usine modèle, tandis que MM. *Frænckel et Blin* se contentèrent tout d'abord de prendre en location les ateliers qui leur étaient nécessaires. L'on commença le transfert du matériel aussitôt que la Commune eût pris fin. MM. *Frænckel-Blin* purent commencer assez rapidement leur fabrication; celle de la Maison *Blin* et *Bloch* fut retardée à cause de la construction de leur usine. Une troisième maison avait suivi les deux premières, mais son chef succomba prématurément et sa maison dut être fermée.

Si les fabricants alsaciens ont trouvé à Elbeuf d'importantes ressources à tous points de vue, il est juste d'ajouter qu'eux-mêmes y ont apporté des formules nouvelles: ils ont été en grande partie les promoteurs de la centralisation de toutes les opérations dans les grandes usines; d'autre part, ils ont introduit à Elbeuf des procédés de fabrication nouveaux et l'emploi de matières qui, jusqu'alors, n'étaient pas en

faveur parmi les manufacturiers de la région. En 1911, ils faisaient le tiers du chiffre d'affaires relevé à Elbeuf [2]).

Les Alsaciens formèrent à Elbeuf une colonie de 2000 âmes qui resta très longtemps homogène. Ils continuèrent à parler leur dialecte; et tandis que Bischwiller se souvient de ses origines et cite avec fierté les noms français de tant de ses plus vieilles familles, elle n'oublie pas que les registres de l'état civil d'Elbeuf sont pleins de noms comme Osern, Nonnenmacher, Kugelmann, etc..., détails bien secondaires, dira-t-on, mais symbole touchant de la fierté que ces Alsaciens ont à la fois de leur grande et de leur petite patrie, témoin irrécusable des liens par lesquels l'Alsace est unie à la France [3]).

Les deux firmes que nous avons nommées plus haut existent toujours et possèdent de vastes établissements. Elles ont naturellement subi les transformations nécessitées par les événements. La Maison *Blin et Bloch* devint *Blin et Blin;* la Maison *Frænckel-Blin* s'appela *Frænckel et Herzog.* A la suite de la Grande Guerre, l'une et l'autre sont devenues des Sociétés Anonymes par actions: toutefois, leur direction appartient toujours aux mêmes familles. Les mémoires de Maurice *Blin* et de Louis *Frænckel,* de Théodore *Blin* et de Henri *Frænckel,* sont encore conservées aujourd'hui et universellement respectées dans la région; le Gouvernement leur avait décerné de hautes distinctions et tous furent membres de la Légion d'Honneur. Leurs descendants n'ont cessé de continuer les traditions qui leur ont été léguées, tant au point de vue industriel qu'à celui des œuvres philanthropiques et sociales.

Pour avoir été moins importante qu'à Elbeuf, l'émigration des industriels bischwilléricns vers Sedan n'en mérite pas moins de retenir ici notre attention. A notre connaissance, il n'existe encore aucune étude particulière sur cette ques-

2) Pour plus de détails, v. l'étude de M. Delahache, «l'Exode», où l'auteur a rassemblé les témoignages les plus intéressants sur l'émigration à Elbeuf.

3) Nous devons la plupart des renseignements qui précèdent à l'amabilité avec laquelle M. Paul Frænckel a bien voulu nous communiquer ses souvenirs.

tion, et les documents dont nous disposons sont très pauvres. Les archives de l'ancienne Sous-préfecture et du Greffe de Sedan ont été à peu près totalement détruites au cours de la Grande Guerre et les résultats des recherches pratiquées aux Archives départementales des Ardennes ont été le plus souvent négatifs. Nous nous bornerons à donner ci-dessous quelques détails qu'il nous a été possible de recueillir à ce sujet.

L'existence à Sedan d'une rue de Bischwiller à côté de la place d'Alsace-Lorraine et des rues de Strasbourg, de Phalsbourg et de Bitche, suffirait à démontrer l'importance du mouvement dont nous parlons. Le Président de la Chambre de Commerce de Sedan a bien voulu nous communiquer toute une liste d'Alsaciens-Lorrains venus à Sedan après 1871, de laquelle nous extrayons les noms suivants:

Emile Kablé,	Négociant en draperie
Edmond Jung,	— —
Ch. Jæglé,	— —
Jules Jæger,	— —
Scherding,	— —
Troller,	— —
Blum,	— —
Meyer,	— —
C. Weill,	— —
Bloch,	— —
L. Auscher,	Fabricant
Troller,	—
Léon Jæglé Jeune,	—
Alphonse Kablé,	—
Huhardeaux,	—
Knosp,	Tisseur
Rapp,	—
Deker,	—
Leer,	—
Gœllner,	—
Uhlhorn,	—
Matz,	—
Schilk,	—
Jung,	—
Wendling,	—
Huhardeaux,	—

Nous pourrions en citer beaucoup d'autres, que nous passons sous silence, n'étant pas assuré de leur origine bischwillérienne.

Beaucoup de ces familles sont encore représentées actuellement à Sedan. Les négociants *Troller, Blum* et *Meyer* ont transporté leur maison à Roubaix. L'Adjoint au Maire de Sedan est un fabricant de drap du nom de *Troller.*

Un plus grand nombre de fabricants se seraient sans doute installés à Sedan s'ils avaient plus facilement trouve la possibilité d'entreprendre les constructions nécessaires à l'installation de leurs usines.

A la différence de ce que nous avons signalé pour Elbeuf, il n'y a pas eu de colonie alsacienne à Sedan. Mais les Bischwilleriens ont trouvé un excellent accueil de la part des Sedannais, et ils se sont très rapidement mêlés à la population indigène. D'ailleurs, la perfection n'étant pas de ce monde, nous retrouvons le nom de quelques Bischwillériens — plus exactement, de deux Bischwillériennes — parmi les arrestations opérées par la gendarmerie entre 1875 et 1881...

II. - LA DECADENCE DE L'INDUSTRIE DE BISCHWILLER AU LENDEMAIN DE L'ANNEXION.

Nous écrivions au début du paragraphe précédent que l'émigration qui s'est produite en Alsace au lendemain de l'Annexion avait acquis à Bischwiller une ampleur particulière. M. Laufenburger considère ce mouvement comme «un véritable exode qui n'a pas de précédent dans l'histoire de l'Alsace» [4]). Il convient en particulier de distinguer ce dernier de celui qui, sous l'effet des mêmes circonstances, s'est produit à Mulhouse et, d'une manière plus générale, dans toute l'industrie cotonnière du Haut-Rhin. Ici, l'on ne peut pas parler d'une véritable émigration, tout au moins en ce

---

4) «Cours d'Economie Alsacienne», tome I, p. 145.

qui concerne la classe dirigeante. Si, en effet, de nombreuses exploitations d'origine alsacienne ont été ouvertes sur le versant occidental des Vosges, dans le territoire de Belfort et jusqu'à Montbéliard, ce fut, dans la plupart des cas à titre de filiales d'entreprises mulhousiennes; bien que, d'ailleurs, elles aient subi une crise très sensible, ces dernières n'ont pas fermé leurs portes et les familles qui les dirigeaient sont restées chez elles [5]). Mulhouse conserva à la fois les ressources et les chefs qui devaient lui permettre un nouvel essor lorsque les circonstances redeviendraient plus favorables.

La ville de Bischwiller, au contraire, perdait par l'émigration l'essentiel de ce qu'elle avait acquis d'énergies et de ressources. Les chiffres suivants attestent éloquemment le marasme dans lequel tomba son activité:

	en 1869:	en 1874:
Population (habitants)	11.500	7.700
Nombre de fabricants	96	21
Nombre d'ouvriers	5.000	1.800
Nombre de métiers	2.000	650
Nombre de broches	56.000	22.000
Chiffre d'affaires de la draperie ..	18 à 20 mill.	5 à 6 mill.
Expédition des marchandises fabr.:	plus de 1.117 t.	400 t. [6]).

Chiffres de la population:

en 1869	11.500	habitants
1871	9.231	»
1874	7.700	»
1875	7.100	»
1880	6.827	»
1885	6.815	» [7]).

Les villages voisins se ressentirent également de cette crise, dans la mesure où, par leur main-d'œuvre, ils collaboraient avec l'industrie de Bischwiller. Un témoignage très caractéristique de cette décadence est fourni par Kalten-

---

5) Laufenburger, l. c., p. 143-144.
6) Cf. Bourguignon, l. c., p. 356.
7) Documentation puisée au Service de la Statistique d'Alsace et de Lorraine.

house, qui compte 224 maisons et 1.115 habitants en 1900, au lieu de 248 maisons et 1.153 habitants en 1871. Situation analogue à Rohrwiller, où, dans l'intervalle des mêmes dates, le nombre des maisons est passé de 167 à 166 et celui des habitants de 988 à 949. A Oberhoffen, au contraire, la situation se présente tout autrement; de 1871 à 1900, le nombre des maisons est passé de 357 à 415, et la population de 1.951 à 2.168 âmes; c'est que le mouvement d'émigration qui s'est produit à Bischwiller a profité aux habitants de ce village, qui ont acquis et exploité les terrains abandonnés par les émigrants [8]).

L'on se rappelle que les métiers à tisser mécaniques n'étaient pas encore répandus à Bischwiller avant 1870. Les petits établissements ne purent supporter la concurrence des maisons européennes mieux aménagées et durent disparaître. Plusieurs se transformèrent, et redevinrent les moulins qu'ils avaient été jadis. Les patrons qui les dirigeaient, pour la plupart anciens ouvriers, n'étaient d'ailleurs pas à la hauteur de la situation; ils avaient bien su se débrouiller au moment où les affaires étaient faciles et où ils n'avaient d'autre mal que celui de recevoir les clients qui accouraient chercher la marchandise, mais ils étaient incapables de s'adapter à des exigences nouvelles.

Les patrons des plus grandes entreprises manquaient d'ardeur, découragés non pas tant par les difficultés nouvelles que par la nouvelle situation politique, si contraire à leurs aspirations les plus profondes. Bischwiller avait repoussé les avances du gouvernement allemand en vue de l'installation d'une «Kreisdirektion», dont Haguenau eut le bénéfice. Ce sera aussi Haguenau qui profitera, en 1895, de l'établissement de la ligne de chemin de fer Rastatt—Saverne [9]), qu'un premier projet avait fait passer par Bischwiller et Brumath, et qui aurait ainsi pu fournir à la ville qui nous occupe une importante source de trafic.

Les ouvriers ne travaillaient plus que deux ou trois jours par semaine. Ils gagnaient tout au plus 10 à 12 frs, tandis que leur modeste budget se trouvait déjà grevé annuellement

[8]) Cf. Kocher, L. c., p. 78, 81. 111.
[9]) Kocher, L. C., p. 111.

d'une centaine de francs pour le loyer: s'ils avaient en location le moindre champ, c'était 12 francs de plus.

Tandis que Bischwiller avait ainsi perdu le meilleur de ses forces et que périclitait son industrie textile, l'immigration était à peine sensible: les industries secondaires restaient à peu près stationnaires, et cette cité, qui avait connu le développement considérable dont nous nous sommes efforcé de retracer les aspects essentiels, semblait condamnée à un bien triste avenir.

Il nous semble à propos de mettre ici sous les yeux du lecteur le tableau si tristement éloquent que nous a laissé Charles Grad dans ses «Etudes statistiques sur l'Industrie de l'Alsace»:

«Bischwiller marchait avant l'annexion dans la voie d'une «prospérité croissante, complètement suspendue maintenant. «Non seulement l'élan de prospérité s'arrête, mais la déché- «ance est venue, par suite du changement de frontière, qui a «reporté sur la crête des Vosges l'ancienne ligne de douane «du Rhin. Quel contraste entre l'industrieuse petite ville, il «y a dix ans et aujourd'hui! Comme elle était animée et gaie, «avec ses cheminées fumantes! Comme le travail répandait «dans ses foyers la richesse et l'aisance!

«Maintenant, un sentiment pénible nous saisit, quand «nous traversons ses rues mornes, silencieuses. Partout des «maisons vides, des volets fermés, des cheminées éteintes. «Partout le travail ralenti ou arrêté. Plus de gaîté ni d'ai- «sance. La population décroît, la propriété est à vil prix. «Interrogez la statistique. Elle vous dira comment un tiers «de la population a quitté la localité, comment sont tombés «les revenus publics!» [10]).

Aujourd'hui encore, le souvenir de cette triste situation est resté vivace chez ceux qui ont connu la sombre période des lendemains de l'annexion.

---

10) Charles Grad, «Etudes statistiques sur l'Industrie de l'Alsace», tome I, p. 206-207.

III. — PROBLEME MORAL SOULEVE PAR L'ANNEXION.

Faut-il voir dans l'importance de l'émigration et de la crise consécutives à l'Annexion des phénomènes essentiellement économiques, ou doit-on leur attribuer d'abord des causes d'ordre moral? Tel est le problème classique qui se pose d'ailleurs non seulement pour Bischwiller, mais pour le pays annexé tout entier: les Alsaciens-Lorrains qui ont émigré ont-ils quitté leur pays natal par patriotisme ou par intérêt?

Il y a une légende aussi vieille que l'Annexion qui veut que l'Alsacien soit venu en France par amour pour la patrie perdue et que, lorsqu'il est resté au pays, il n'a cessé de gémir sous la botte prussienne et, quand il a pu, de se regimber contre elle: c'est l'Alsace que nous montrent Alphonse *Daudet* et *Bazin*, l'Abbé *Wetterlé* et *Hansi*.

Nous ne savons que trop ce que cette version a d'incomplet et, dans l'esprit de la masse des Français qui l'ont admise, de simpliste et parfois de naïf. Gardons-nous cependant d'en rire. Respectons, au contraire, cette noble illusion qui jusqu'en 1914 fut celle de tous les Français patriotes et qui a certainement contribué à rendre possible le retour de l'Alsace à la France.

Ce retour, en effet, n'eût pas été possible si tous les Alsaciens avaient perdu le souvenir de la mère-patrie: il ne l'eût pas été davantage si tous les Français avaient oublié la province perdue. Dans une démocratie comme la France, au sein d'une Europe qui devait en partie sa constitution au principe des nationalités, les revendications de l'Etat n'auraient jamais suffi: il fallait pour les justifier un vaste courant d'idée populaire. Or si ce courant d'idée a pu durer, c'est parce que le Français d'entre les deux guerres, pour penser à l'Alsace et s'y attacher, l'a en quelque sorte idéalisée. Une Alsace uniquement préoccupée de sa prospérité et se germanisant d'année en année ne pouvait pas intéresser le Français. L'esprit centralisateur né de la Révolution et la politique des nationalités inaugurée par Napoléon III lui donnaient d'autres exigences: il lui fallait une Alsace aussi semblable que possible à la France et constamment tourné vers elle. L'éloignement et l'ignorance aidant, cette image

allait se former avec d'autant plus de facilité qu'elle ne fut d'ailleurs que l'exagération d'une donnée exacte.

Cette représentation fut la nôtre, et c'est elle qui nous lança, avec l'enthousiasme de nos vingt ans, à la découverte morale du pays. Elle devait ménager à ceux qui l'ont conçue d'amères désillusions, quand elle ne leur a pas inspiré bien des erreurs et parfois des injustices! Mais il fallait, pensons-nous, qu'il en fût ainsi. Le Français d'avant-guerre était pris, à l'égard de l'Alsace, entre deux attitudes: cet idéalisation déformante, condition d'un pieux souvenir et de légitimes espérances, — ou une complète indifférence, source du renoncement.

L'on a pu donner de l'émigration alsacienne une toute autre explication, en disant que ceux des Alsaciens qui ont quitté leur pays ont été poussés à cette détermination parce que les nouvelles conditions politiques les avaient privés de leurs ressources, et que ceux qui sont restés en Alsace et ont réussi à s'y refaire une vie sont devenus de loyaux sujets allemands chez qui la tradition française aurait fini par disparaître complètement.

Nous avons trop idéalisé l'Alsace pour ne pas souhaiter ardemment, il nous faut l'avouer, de trouver une justification de notre attitude passée dans la marche que suivirent les événements à Bischwiller. Or nous devons ici apprécier les faits en toute impartialité, et nous espérons mieux y réussir en faisant d'abord la part du matérialisme.

Nous avons vu au paragraphe précédent quel trouble économique apporta à Bischwiller le déplacement de la frontière. Nous nous rappelons comment les nouveaux droits de douane fermèrent aux fabricants le marché français, tandis que la nature de leurs produits ne leur permettait pas de conquérir la clientèle allemande. Plus de commandes pour les patrons, du chômage pour les ouvriers. Il fallut partir vers des contrées où l'on pourrait gagner sa vie; et comme les meilleurs clients étaient en France et qu'ils ne venaient plus, il ne restait qu'à aller chez eux: et l'arrêt de la production à Bischwiller, ainsi que l'émigration massive vers la France, se trouvent ainsi expliqués par des conditions toutes matérielles.

Il serait puéril de ne pas reconnaître la valeur de cette explication. Mais sommes-nous de ce fait autorisé à prétendre que le patriotisme ait joué le rôle insignifiant d'une simple réaction sentimentale dont se serait colorée, comme d'une auréole, la situation que nous venons de relater? Il semble bien que rien ne justifie une telle conclusion.

Il ressort nettement des pages où le Dr. Bourguignon nous trace le sombre tableau de l'état de Bischwiller au lendemain de l'annexion que la ville fut en proie à une détresse morale aussi grave que la misère économique où elle se trouvait plongée [11]). Notre auteur accorde expressément la priorité aux circonstances politiques et morales, comme l'attestent les lignes suivantes:

«...Quand les droits furent portés à 10% la concurrence «devint plus difficile, mais de l'aveu de tous nos fabricants, «elle eût été possible. Les acheteurs français ne trouvant «nulle part ailleurs le genre de draps fabriqués à Bischwiller, «auraient continué à s'approvisionner sur notre marché et «notre place aurait maintenu la position honorable qu'elle «avait reconquise au prix d'incessants efforts.

«Aussi n'est-ce pas tant à des considérations d'intérêt «commercial qu'à des considérations politiques que cédèrent «nos fabricants en transportant leur industrie en France» [12]).

Devant des paroles aussi nettes, nous ne voulons tout de même pas, sous prétexte d'impartialité, pousser l'arbitraire jusqu'à prétendre que l'auteur ait été victime d'une illusion!

D'ailleurs, le Bischwillérien ne nous est plus tout à fait inconnu. Nous nous rappelons par quel concours de circonstances ses origines lointaines et les événements de la Révolution ont fait de lui un ardent patriote français: il serait vraiment incompréhensible que ce profond attachement à la patrie n'eût pas joué un rôle important à l'un des moments les plus critiques de l'histoire, alors que chacun devait réagir de toutes les fibres de son être aux graves événements qui se

11) L. c., p. 355-356.
12) L. c., p. 357.

produisaient. Et la réaction de la corde patriotique fut en effet si vive qu'au dire du Dr Bourguignon elle entra en conflit avec le sentiment religieux et alla jusqu'à compromettre ce dernier [13]). Ce détail revêt une grande valeur si nous nous reportons à ce qui se passait quelques années plus tôt, alors que le protestant bischwillérien, malgré son attachement à la France, se sentait si vivement attiré par l'Allemagne, qui était à ses yeux la patrie de sa religion.

Les aspirations françaises de la population de Bischwiller résistèrent vaillamment à l'emprise du germanisme vainqueur. Le Gymnase avait été fermé le 25 septembre 1872. Quand il fut rouvert, sous la forme d'un «Realprogymnasium» allemand, il ne compta que 75 élèves [14]). Un certain nombre de jeunes gens étaient allés poursuivre leurs études à Nancy ou à Lunéville [15]); les autres entrèrent dans un bureau ou apprirent un métier. Le culte de la langue française fut pieusement maintenu.

Si les Fabricants, partagés entre le travail au milieu de leurs ouvriers et les plaisirs de la chasse ou du café, étaient moins cultivés, les dames se réunissaient entre elles et consacraient leurs loisirs aux plaisirs de l'esprit: l'on causait littérature, et George Sand était alors particulièrement goûtée. Tandis que le Collège de garçons allait lentement se développer selon les programmes de l'enseignement secondaire allemand [16]); une école privée de jeunes filles allait pendant de longues années mettre au premier plan de son programme l'étude de la langue, de l'histoire et de la géographie de la France. Le casino des fabricants, qui durant toute l'Annexion

---

13) L. c., p. 360.

14) Rappelons qu'en 1870 le Gymnase comptait 100 élèves.

15) Nous retiendrons parmi ces derniers les noms du premier Président Louis Bertrand, du Général Paul Muller, du Colonel Emile Lambling.

16) Les anciens professeurs avaient tous pris leur retraite, et ils avaient quitté Bischwiller, à l'exception de M. Gontard, originaire de Fouday. Le nouveau «Realprogymnasium» devint bientôt un «Progymnasium» où les langues furent plus approfondies. En 1902, par une transformation inverse, le «Progymnasium» deviendra une «Realschule», où l'enseignement revêtira un caractère plus utilitaire. Une centaine d'élèves en moyenne fréquentera ces établissements successifs jusqu'à la classe de Troisième ou de Seconde.

restera fermé aux Allemands, continuait d'être orné des portraits de Thiers et de Gambetta.

Bien d'autres détails pourraient contribuer à montrer la force avec laquelle l'idée française se perpétua à Bischwiller après l'Annexion. Et aujourd'hui encore, si l'on demande à quelque vieux bischwillérien pourquoi ses compatriotes ont émigré après 71, il répondra: «Pour ne pas rester allemands».

Nous n'avons pas plus le droit de douter de ce témoignage, qu'il nous a si souvent été donné d'enregistrer, que de celui du Dr. Bourguignon. Qu'il nous soit encore permis d'invoquer ici l'autorité d'un économiste. M. Laufenburger constate que l'adaptation de l'économie alsacienne aux conditions créées par le traité de Francfort était plus facile que son adaptation au nouveau changement dû au traité de Versailles [17]). Il fallut donc bien autre chose qu'une perturbation purement économique pour provoquer le désarroi consécutif à l'Annexion: et notre auteur fait, en effet, la large part des causes morales, quand il étudie la migration de l'industrie lainière de Bischwiller [18]).

IV. — PREMIERS ESSAIS DE REORGANISATION (1871-1885).

Les Bischwillériens qui n'avaient pas émigré au lendemain de l'Année terrible avaient perdu toute ardeur, et longtemps ils se sont contentés d'évoquer les souvenirs d'avant 1870. Il fallut bien cependant tâcher de vivre le moins mal possible dans les nouvelles conditions créées par la défaite.

C'est d'ailleurs toute l'Alsace qui, plus ou moins, eut à souffrir du changement de régime. Comme le remarque Gustave Bergmann: «La situation économique de l'Alsace et de «la Lorraine était on ne peut plus critique dans ce moment. «Séparées violemment d'une part de la mère-patrie, d'autre «part non encore admises dans le Zollverein allemand, elles

---

17) «Cours d'Economie Alsacienne», tome I, p. 222.
18) L c., p. 145.

«virent se fermer brusquement leur marché séculaire et pres-«que exclusif, et leur commerce et leur industrie confinés dans «les étroites limites de leur territoire étaient complètement «paralysés et menacés d'une ruine imminente pour peu que «cet état de choses dût se prolonger» [19]).

Aussi, dès les premiers mois de 1871, les représentants les plus qualifiés de l'industrie se rendirent soit à Paris, soit à Berlin, pour attirer l'attention des gouvernements sur la gravité de la situation. Il se constitua un Syndicat industriel dans chacune des trois circonscriptions du territoire annexé. L'industrie de Bischwiller ne se désintéressa pas de ce mouvement, et, le 22 Avril 1871, elle délégua à Strasbourg des représentants qui constituèrent le cinquième bureau du Syndicat industriel de la Basse-Alsace; ce furent MM. Schwebel, Ruef, Bertrand, Zimmermann et Pierson, fabricants de draps; Berger et Troller, négociants.

Il s'agissait pour l'industrie alsacienne-lorraine d'obtenir les meilleures conditions possibles pour continuer les livraisons en France, alors qu'elle n'avait pas encore de débouchés en Allemagne.

Une fois réglé l'accord douanier par lequel les produits exportés d'Alsace-Lorraine ne devaient être soumis au plein tarif qu'à partir du 1er janvier 1873, le Syndicat industriel n'avait pas pour cela fini sa tâche. Le Syndicat de la Basse-Alsace compléta ses bureaux. Dans son rapport de 1873, Bergmann signale que le bureau de Bischwiller conserva une certaine autonomie, vu le caractère particulier de son industrie; cette dernière avait, en effet, tout particulièrement souffert du déplacement de la frontière.

En Haute-Alsace, l'incorporation de l'Alsace dans le Zollverein, en 1879, contribua à remédier au désarroi de l'industrie textile de la laine, qui n'avait pas de concurrence en Allemagne [20]). Mais cet effet ne se fit qu'à peine sentir à Bischwiller, qui n'avait pas encore retrouvé la force de réagir après la gravité des pertes éprouvées.

---

19) Bergmann: «Rapport présenté à l'Assemblée générale des cinq Bureaux du Syndicat industriel de la Basse-Alsace», Strasbourg, 1873.

20) V. «L'Alsace-Lorraine par quelques Alsaciens», Zurich, 1916. — Ch. Grad, «Etudes statistiques sur l'Industrie de l'Alsace», tome II.

C'est dans ces conditions que l'activité économique de Bischwiller continua de ralentir progressivement: les quelques maisons qui subsistaient végétèrent, les tentatives nouvelles échouèrent. Les clients ne venaient plus, l'on parvint bien pendant quelques années à faire quelques livraisons au Mexique; mais ce succès fut de courte durée: bientôt une maison de commission de Hambourg entreprit les livraisons de drap allemand au Mexique; Bischwiller fut alors évincée d'un marché que suffirent à alimenter l'Allemagne du Nord et l'Orient [21]).

La Société des «Vereinigte Bischweiler Tuchfabriken» acquit à modique prix de nombreux établissements industriels vidés par l'émigration. La Banque d'Alsace-Lorraine soutint cette entreprise. Ce fut en vain: l'échec fut complet. En 1880, le même sort était réservé à la Maison *Schwebel* et *Schmidt,* soutenue par la Banque *Stæhling.*

En 1883, MM. Alfred *Herrenschmidt,* Président honoraire de la Chambre de Commerce de Strasbourg, *Salzmann* et *Ehrmann,* de Strasbourg, et *Ch. Reichardt,* d'Erstein, fondèrent la «Société Alsacienne de Filature et de Tissage de Jute». La nouvelle industrie s'installa dans les bâtiments de l'usine Hirsch. Elle débuta avec mille ouvriers. Cette entreprise, comme nous le verrons ultérieurement, avait le plus bel avenir devant elle: cependant — l'époque était mauvaise pour tout le monde — ses débuts furent très difficiles.

La catastrophe avait été générale. Les ressources secondaires, loin de venir fournir quelque compensation à l'appauvrissement résultant de la chute de l'industrie textile, subirent le même sort désastreux. C'est ainsi que les petites brasseries, qui étaient au nombre de 13 en 1871, commencèrent à disparaître les unes après les autres, victimes de la concurrence des grandes entreprises similaires de Strasbourg. Ces dernières, en effet, avaient dû renoncer en grande partie à leur ancienne clientèle française, tout comme les établissements textiles, en raison du nouveau régime douanier; se heurtant d'autre part à la concurrence des brasseries allemandes, elles n'eurent pas d'autre ressource que de chercher

[21]) Informations verbales, cf. C. Dehio, p. 81.

à écouler leurs produits sur le territoire, au détriment des petits établissements, moins bien installés.

Le houblon, d'autre part, subit une dépréciation considérable. S'il se vendit encore 100 M. le quintal en 1876 et en 1882, il y eut par contre une série de mauvaises années où le quintal ne fut pas payé plus de 5 M. Une culture devenue aussi ingrate fut bientôt abandonnée. Les ouvriers, d'ailleurs, dont nous avons précédemment signalé le dénûment, ne pouvaient plus se payer le luxe de posséder ou de louer un champ dont le produit fût si minime. La plupart des houblonnières furent vendues à très bas prix aux paysans de Gries et surtout d'Oberhoffen, qui avaient déjà fait l'acquisition de nombreux terrains abandonnés par les émigrants.

Les tuileries subirent le même sort. Cette industrie avait pris à Bischwiller et aux environs une certaine extension, grâce aux ressources de la région et aux possibilités de débouchés. Or elle devait péricliter à son tour, si bien qu'en 1880, il n'existait plus que l'ancienne tuilerie *Christian*, qu'exploitait Emile *Heusch* depuis que, en 1872, il avait dû fermer son tissage, et la tuilerie *Schæffer*, à Kurtzenhouse.

V. — LA REPRISE DE L'INDUSTRIE A PARTIR DE 1885.

Nous verrons que la catastrophe économique que nous avons signalée précédemment n'eut d'égale que la splendide renaissance industrielle qui s'annonça dès l'année 1919. Mais si nous considérons les superbes résultats des lendemains de l'Armistice, nous sommes amené à nous demander: Pourquoi à Bischwiller plutôt qu'ailleurs ce rapide essor industriel? Il devait encore exister là une source de vie, une puissance qui ne demandait qu'à s'exprimer. Bischwiller n'était donc pas morte! D'ailleurs, l'industrie nouvelle, comme nous le verrons, est assez différente de celle d'avant 1870: il y avait donc en 1919 des conditions économiques, une orientation industrielle propres; ainsi, des transformations ont dû s'opérer entre les deux guerres. Comment a vécu Bischwiller pendant cette

période? Autant de questions auxquelles il serait intéressant de pouvoir répondre.

Or nous allons constater que la courbe descendante que nous avons dû enregistrer depuis 1871 va peu à peu se redresser, et devenir courbe ascendante, si bien qu'en 1914, à la veille de la déclaration de la guerre, Bischwiller commençait lentement à redevenir un centre actif.

Nous allons donc nous efforcer de retracer le plus fidèlement possible, dans la mesure où les documents dont nous disposons nous le permettent, ce que fut cette reprise industrielle du temps allemand.

Or, ce n'est pas chose facile. Le Bischwillérien, en effet, pourtant si fier de sa petite cité, ne s'est jamais vanté de ce qu'il a pu réaliser du temps allemand; il s'est alors contenté de vivre en attendant des jours meilleurs, car le retour évident d'une certaine prospérité matérielle, nécessaire d'ailleurs, ne lui suffisait pas, et il semble qu'il aurait eu honte de montrer à la France ce qu'il pouvait faire sans elle.

Scrupule tout à l'honneur du patriotisme bischwillérien, scrupule auquel cependant nous nous permettrons de ne pas nous arrêter ici. Nous sommes trop heureux que Bischwiller nous ait été conservée, pour ne pas nous croire autorisé à nous demander avec un vif intérêt comment cette cité a pu se redresser lentement après la cruelle saignée qu'elle a subie au lendemain de l'Annexion, par quels efforts elle a pu surmonter les peines et les difficultés qui avaient menacé de l'anéantir.

La pénurie des documents nous a rendu le travail difficile. Outre les diverses statistiques conservées par le Service de la Statistique d'Alsace et de Lorraine, nos plus précieuses informations ont été les récits d'industriels qui ont vécu l'époque dont il s'agit.

Nous avons signalé plus haut comment les nouvelles entreprises tentées au cours des années qui suivirent la catastrophe de 1871 semblaient vouées à l'insuccès. Cependant, l'industrie lainière d'Alsace allait pouvoir trouver certains avantages dans les conditions où s'ouvrait à elle le marché

allemand [22]), et il semble bien qu'au point de vue commercial la difficulté essentielle était alors d'aller au-devant d'une clientèle nouvelle.

Après l'essai infructueux des «Vereinigten Bischweiler Tuchfabriken», la «Nouvelle Manufacture de Draps» allait connaître le succès.

La «Nouvelle Manufacture» fut fondée en 1885 sous forme de Société Anonyme, dans les anciens Bâtiments de la Maison *Blin*, que nous avons suivie à Elbeuf. Le Directeur de la nouvelle entreprise, M. *Brens*, était allemand; venu d'Aix-la-Chapelle, centre textile important, il était très au courant de la fabrication et parvint à donner à la maison à la tête de laquelle il fut placé une vigoureuse impulsion.

La «Nouvelle Manufacture» débuta avec 20 métiers, mais elle ne tarda pas à progresser. A l'encontre des autres fabriques de Bischwiller, elle procéda elle-même à toutes les opérations de la préparation du drap, depuis l'épaillage de la laine jusqu'à la teinture des pièces. Elle écoula ses produits un peu partout, mais le tarif des droits de douane ne lui permettait d'exporter en France que les articles légers.

La filature de jute, à son tour, parvint à surmonter les difficultés de la première heure.

Dans ses «Etudes statistiques sur l'Industrie de l'Alsace», Charles *Grad* signale les progrès rapides accomplis en Allemagne par le travail du jute, pour lequel on comptait 15.757 broches en 1874 contre 5.038 en 1864 [23]). Bischwiller ne resta pas en dehors de ce mouvement. Le chiffre d'affaires et le nombre des ouvriers de la «Société Alsacienne de Filature et de Tissage de jute» s'accrurent progressivement, si bien que dès 1887, il fallut procéder à des travaux d'agrandissement. L'usine s'installa dans les locaux qu'elle occupe actuellement, à proximité de la voie ferrée. De nouveaux agrandissements ont été réalisés en 1896, en 1900 et en 1912.

La filature de laine cardée *Mœrsdorf* prospéra quelque temps dans les locaux des anciens Etablissements *Kunzer*. A partir de 1911, ce fut le tissage *Hauser*, dont le fondateur

---

22) Lanferburger, Ec. Alsacienne: t. I, p. 142 — t. II, p. 115-117.
23) P. 225.

vient de Mulhouse[24]). La nouvelle entreprise, transformée l'année suivante en société à responsabilité sous le nom de «Streichgarnspinnerei», prospéra rapidement: la maison Albert *Blum,* toute voisine, lui fournit le courant électrique dans des conditions très avantageuses.

Les anciennes maisons commencèrent, à leur tour, à sortir de leur torpeur. Puisqu'on ne pouvait plus vendre assez en France, il fallut bien chercher des clients ailleurs, en Allemagne. Si les maisons *Schmitt* et *Bertrand* fermèrent leurs portes, ce n'est qu'après avoir réalisé de très honnêtes bénéfices. Frédéric *Lambling* se décida à entreprendre le voyage de Berlin. Henri *Pierson* fit des exportations en Orient, en Amérique du Sud, en Italie, au Maroc. Les anciennes Maisons *Hirsch* et *Gœllner* se réunirent aux fins d'une exploitation commune. A Drusenheim, la filature *Wenger,* qui avait subi le contre-coup de l'anéantissement de l'industrie bischwillérienne, avait fini par surmonter les difficultés résultant de la nouvelle situation en entreprenant la fabrication à forfait de fils de laine cardée; en 1906 elle racheta l'entreprise *Schwebel* et *Schmidt.* Peu à peu la clientèle allemande s'étendit. L'on put se remettre au peigné, la vieille spécialité des draperies de Bischwiller, abandonnée un temps[25]).

La population remontait et à partir de 1900, l'on put commencer à parler d'un essor. Bischwiller ne fait d'ailleurs que participer à la prospérité générale: le «Journal d'Alsace-Lorraine» du 7 janvier 1907 signale qu'en 1906 le marché a été très ferme; tout le territoire d'Empire, y lisons-nous, a participé à la hausse générale des matières premières et de nom-

---

[24]) Après s'être longtemps donnée au Commerce des tissus, la maison Hauser et Spiegel, de Mulhouse, faisait tisser à façon depuis 1899.

[25]) Malgré les résultats que nous venons de signaler, l'industrie textile ne parvint d'ailleurs pas à se relever sérieusement, comme en témoignent les chiffres suivants, que nous empruntons à l'ouvrage de Catherine Dehio précédemment cité, p. 79:

	1869	1874	1900	1910
Nombre des fabriques de drap	98	21	12	5
Etablissements travaillant à façon	15	3	2	1
Ouvriers	5.000	1.800	750	485
Métiers à tisser	2.000	650	350	175
Navettes	56.000	22.000	1.300	1.260
Population	11.500	7.700	7.304	8.149

breux agrandissements d'usines sont à signaler. Voici, pour Bischwiller, les chiffres de la population depuis la date de 1885:

En 1885	6.815	habitants
1890	7.014	»
1895	7.304	»
1900	7.897	»
1907	7.970	»
1910	8.149	»

En 1907, Bischwiller comptait 3.604 ouvriers, dont à peu près la moitié étaient occupés par l'industrie textile: 1.079 ouvriers travaillaient à la manufacture de jute; dix tissages de laine réunissaient 671 ouvriers, la filature en occupait 39 et les opérations complémentaires 63.

Les usines de Bischwiller avaient d'ailleurs recours à beaucoup d'ouvriers venus des villages voisins. Oberhoffen fournissait surtout les apprêteurs et les teinturiers; Rohrwiller et Drusenheim, les fileurs et les fileuses; Kaltenhouse, des apprêteurs et des ouvriers pour le travail du jute. Cette spécialisation, qui remontait à de longues années, s'est du reste très nettement perpétuée jusqu'à l'heure actuelle. C'est le moment où va être construite la ligne de chemin de fer qui raccorde Bischwiller et Oberhoffen (1900) [26]: ligne d'intérêt stratégique sans doute mais qui chaque jour transporte à Bischwiller de nombreux ouvriers habitant le village voisin.

A côté du textile, d'autres industries, à peine ébauchées antérieurement, ont pris un développement important.

Il s'agit tout d'abord de certaines industries se rattachant plus ou moins directement à la fabrication du drap, comme le traitement des déchets de laine ou des chiffons, et la fabrication du savon.

Auguste *Vonderweidt,* qui faisait le commerce des déchets de laine, eut l'idée de teindre ceux-ci en vue de la décoration de tentures et de tapisseries, Après un voyage d'études à Paris, il acquit un brevet et monta sa teinturerie sur les bords du Rothbæchel en 1878. La nouvelle usine prospéra bientôt

---

26) Kocher, l. c., p. 111.

et compta une vingtaine d'ouvriers. Les produits furent appréciés d'une nombreuse clientèle et, en particulier, leur légèreté en permettait facilement l'exportation en France.

L'industrie du chiffon prit une grande importance du jour où un paysan angevin eut l'idée d'effilocher à la main une vieille paire de bas de laine (1838). Ce travail fournit une laine qui, par l'opération répétée du cardage, put se prêter de nouveau au tissage. Depuis, l'on a construit des machines à effilocher, et l'on est parvenu à réaliser des laines dites «renaissance» supérieures même à certaines laines mères. Les chiffons de laine regardés comme sans valeur, les rognures et déchets de toute nature, furent désormais centralisés dans des chiffonneries pour y être débarrassés de leurs boutons et autres accessoires, et classés d'après leur qualité, leur état, leur couleur. Et c'est ainsi que la chiffonnerie est devenue un précieux auxiliaire de l'industrie textile. Un établissement de ce genre existait à Bischwiller à l'époque qui nous occupe: la chiffonnerie Henri *Bær*, qui en 1907 occupait 38 ouvriers.

Nous avons signalé qu'en 1826 Bischwiller comptait quatre savonneries. L'on y fabriquait le savon spécial dont les foulonniers ont besoin pour le traitement du drap. Ces usines aussi avaient dû disparaître: même la plus importante, la Maison *Seltzer*, n'avait pu survivre aux événements de 1871. La savonnerie *Hirtler*, fondée en 1866, eut toutefois un meilleur sort. Elle s'adjoignit la fabrication des chandelles et suifs, dont on faisait alors une grande consommation, en particulier dans les brasseries, et qu'elle écoulait facilement dans le pays de Bade et en Suisse. Elle subit d'ailleurs le contre-coup de la lente reprise de l'industrie textile, et se mit à fabriquer le savon pour ménage, qu'elle vendit dans toute la région.

En outre, à la date de 1907, Bischwiller comptait notamment 88 ouvriers fondeurs, 183 tuiliers, 2 confiseries occupant 29 ouvriers et la fabrique de chaussures *Buhler*, fondée en 1871, fournissant du travail à 30 ouvriers.

La Fonderie de Métaux et Alliages *Steiner* père et fils prospérait, tandis que la «Société Alsacienne de Constructions Mécaniques» avait établi une de ses succursales dans la maison *Pulfermuller*. A l'autre extrémité de la ville, près du

temple protestant, la Cartoucherie fournissait des articles de chasse très appréciés. Elle avait été fondée en 1882, avec des capitaux français afin d'avoir en pays allemand une cartoucherie française, dont les produits étaient très recherchés.

Le rendement des tuileries *Heusch,* et *Schæffer* (de Kurtzenhouse) était des meilleurs.

Le travail et le commerce du bois occupaient une centaine d'ouvriers.

Bischwiller comptait 1.357 Maisons en 1910: l'on bâtit alors avec une certaine activité, bien que la crise des logements ne se fît nullement sentir.

La vieille usine à gaz ne répondait plus aux besoins de la consommation. Elle fut remplacée par une usine neuve, que la ville exploita à partir de 1901. Les progrès continuels de l'exploitation sont attestés par les chiffres suivants:

	Compteurs:	Becs:	M³ de gaz:
en 1901	209	2.021	?
1902	245	2.520	250.092
1905	409	3.968	319.580
1910	747	6.124	455.244
1911	896	6.726	499.420
1913	1.032	7.370	543.039 [27])

Il nous reste à parler de l'agriculture et des industries qui s'y rattachent: tabac et brasserie.

Peu de choses à signaler en ce qui concerne l'agriculture. Bischwiller reste, en 1907, le pays de la petite propriété foncière. En effet:

593	propriétaires	possèdent	moins de 50 ares
112	»	»	entre 50 ares et 2 ha.
32	»	»	» 2 ha. et 5 ha.
12	»	»	» 5 ha. et 20 ha.
2	»	»	plus de 20 ha.

27) Compte rendu administratif de la Ville de Bischwiller, exercice 1926, p. 27 et 32.

Sur 7.970 habitants, 469 seulement (en tenant compte de l'annexe de Hanhoffen, plus spécialement agricole) vivent de l'agriculture, de l'élevage ou du jardinage, et le nombre des ouvriers-cultivateurs s'est sensiblement restreint.

La culture du tabac en Alsace a beaucoup souffert au lendemain de l'Annexion:

Plantations de tabac en	1872:	3.462	hectares
» »	1900:	1.157	»
» »	1912:	1.877	»

Cependant, la manufacture en a été favorisée par la suppression du monopole. A Bischwiller, elle nourrissait 82 personnes en 1899, elle en faisait vivre 98 en 1907.

Encouragés par les résultats de 1872 et de 1882, les planteurs de houblon de la région de Bischwiller et d'Oberhoffen se remirent au travail. A Bischwiller même, les houblonnières occupaient 110 ha. en 1907 et donnaient un produit fort apprécié par la clientèle allemande. La maison Gottsmann & Robert, fondée en 1858, continua le commerce de cette plante avec beaucoup de succès, et obtint des récompenses à l'exposition d'Anvers de 1885 et aux expositions internationales de brasserie de Paris (1887) et d'Anvers (1889).

Mais les brasseries ne résistèrent pas à la concurrence grandissante de leurs sœurs de Strasbourg, et il n'en subsistait que deux en 1914: la brasserie Rinckenberger Frères, dite de «la Couronne» et la brasserie Kummer.

Tels sont les aspects essentiels de la nouvelle industrie de Bischwiller. Elle se distingue par sa multiplicité, et elle a modernisé ce foyer industriel d'avant 1870, menacé un temps de ruine complète.

Les lois sociales allemandes ont contribué à améliorer le sort des ouvriers, ou, pour parler plus rigoureusement, à l'adapter aux conditions nouvelles de la grande industrie naissante, tout particulièrement en ce qui concerne le travail des enfants et les assurances: lois du 21 janvier 1873 et du 5 juillet 1887 sur le risque professionnel, loi du 15 juin 1883 sur l'assurance des ouvriers pour le cas de maladie, loi de 1899 sur l'assistance contre la vieillesse et l'invalidité.

Les Caisses de secours se multiplièrent. Une caisse locale autonome des Malades fut fondée le 31 mars 1890, en même temps qu'à Niederbronn. Une Caisse locale générale pour tout l'arrondissement avait été installée à *Haguenau* quelques années auparavant par application de la loi d'assurance contre la maladie du 16 juin 1883, mais cette caisse ne comptait encore que 579 membres en 1887. La Caisse autonome de Bischwiller prit bientôt de l'extension et supplanta les autres institutions similaires; elle compta 269 membres en 1894 et 4.392 le 1er février 1914.

La question sociale ne s'est d'ailleurs jamais posée à Bischwiller avec une acuité bien sérieuse. Les salaires ont toujours été adaptés aux besoins des ouvriers, et, malgré l'évolution que nous avons signalée, une certaine solidarité d'intérêts a continué d'unir patrons et ouvriers.

VI. — BISCHWILLER EN 1914 ET PENDANT LA GRANDE GUERRE.

Un fait capital doit retenir notre attention: c'est que, pendant la période d'annexion, l'industrie de Bischwiller ne s'est relevée partiellement de la rude épreuve qu'elle avait d'abord subie qu'en changeant de caractère.

D'une part, le type de l'organisation industrielle changea. Le caractère mixte de la population, à la fois agricole et industrielle, disparaît de plus en plus, et Bischwiller tend à devenir une cité industrielle moderne, tandis que, du fait de l'accroissement de la vie industrielle, ce caractère mixte s'accentue dans les villages environnants. Autre changement important qui commence à se dessiner et qui ne fera par la suite que se généraliser, comme nous le verrons: les sociétés remplacent de plus en plus les vieilles familles industrielles. Beaucoup de ces familles, en effet, avaient émigré, tandis que les nouvelles entreprises étaient fondées sur le type de la société anonyme. Celles qui étaient restées sur place ne réussirent pas toutes à redresser la marche de leurs affaires

comme l'ont fait quelques-unes d'entre elles, que nous avons signalées. Après la longue crise qu'elles durent subir, il arriva que les capitaux leur manquèrent pour se remettre au travail et pour renouveler leur outillage: c'est ainsi qu'il n'y eut plus d'autre ressource que de recourir à l'association [28]).

Cette évolution, symbole du capitalisme, n'est pas uniquement un phénomène économique de première importance, elle nous semble encore présenter une profonde signification morale. L'élite n'a pas seulement été décimée par l'émigration; avec la multiplication des entreprises à forme collective, le chef d'industrie devient en quelque sorte impersonnel et les postes de commande peuvent être détenus par des techniciens, également capables sans doute, mais les plus différents quant à leur origine sociale, leur culture et leur idéal. Ainsi, l'autorité des anciennes familles et le rôle qu'elles avaient joué auparavant se trouvent appelés a fléchir lentement, et ce n'est pas seulement l'industrie qui perd son originalité, mais c'est la société tout entière qui tend vers un nivellement progressif. C'est la démocratie sociale qui succède à la démocratie politique. Nous ne saurions prétendre que cette transformation soit spéciale à Bischwiller: il était néanmoins intéressant de signaler comment elle s'est ébauchée dans cette ville, sous la poussée du capitalisme et en dépit d'un gouvernement politiquement fort peu démocratique.

D'autre part, nous avons noté qu'en 1907 la moitié seulement de la population ouvrière de Bischwiller travaille dans l'industrie textile.

L'industrie textile a donc perdu la place prépondérante, pour ne pas dire exclusive, qu'elle occupait avant 1870. Quant aux autres formes de l'activité, nous avons vu comment plusieurs d'entre elles étaient en relation plus ou moins étroite avec le textile, tandis que d'autres ne présentent aucun rapport avec la filature ou le tissage.

---

[28]) C'est ce que comprit E. *Lix*, propriétaire du lavoir de laine, qui, en 1899, créa la Société «Epaillage chimique et Lavoir de Laines et Tissus de Bischwiller», à la tête de laquelle il resta comme directeur.

Nous touchons ici au phénomène connu en économie politique sous le nom d'intégration. Ce phénomène apparaît nettement avec le développement de la teinturerie, de l'épaillage, de la chiffonnerie, de la savonnerie, et même de la construction mécanique et de l'électricité. Toutes ces industries sont appelées à subvenir aux besoins du textile, ou à le compléter.

Les industries dépourvues de liaison avec le textile, telles la brasserie ou la manufacture de tabac, ont dû leur prospérité aux ressources mêmes du pays.

Il existe toutefois un facteur important qui a certainement contribué à maintenir à l'industrie textile la prépondérance qu'elle a conservée et qui, par la suite, jouera certainement un rôle capital dans la création de nouvelles entreprises: c'est l'existence d'une main-d'œuvre spécialisée.

Signalons encore que c'est après s'être détournée de la clientèle française et s'être intégrée de plus en plus à l'économie allemande que l'activité de Bischwiller a pu renaître. Avec sa population nombreuse et dépensière, l'Allemagne procurait à ses nouveaux fournisseurs une excellente clientèle, et du point de vue économique l'on peut dire que l'annexion au Reich de Bischwiller, ainsi d'ailleurs que de toute l'Alsace, avait produit son plein effet [29]).

Bischwiller était donc sur le chemin d'une nouvelle prospérité matérielle lorsqu'allaient survenir les événements de 1914.

En traversant alors le pays, un voyageur non prévenu aurait remarqué que les cheminées des usines fumaient; il aurait vu beaucoup d'ouvriers aux heures d'entrée et de sortie de ces usines; la propreté des rues, la sérénité des bourgeois attablés aux brasseries, lui auraient été autant de gages d'une certaine aisance. Il aurait constaté aussi que les trains marchaient bien; il aurait pu voir des wagons chargés de marchandise le long des quais de la gare, et repartir satisfait de la prospérité de Bischwiller.

Il y a loin cependant de la situation de Bischwiller aux premiers mois de 1914 à ce qu'était celle des premiers mois

---

29) Cf. ci-dessus, §§ IV et V, et notamment p. 48.

de 1870. Bischwiller en 1914 ne s'était pas encore relevée de l'abîme dans lequel elle était moralement tombée au lendemain de la défaite. La vie matérielle a bien pu recommencer à couler, mais à aucun moment la vie morale n'est redevenue ce qu'elle avait été. La sécurité, la belle entente qui liait les éléments d'origines pourtant si diverses de la population bischwillérienne, n'ont jamais reconquis leurs droits aussi longtemps que dura l'Annexion. La bonne société [30]) s'entoura de toutes les précautions nécessaires pour fermer ses portes à l'intrusion de l'étranger d'outre-Rhin. Bischwiller avait triomphé de la ruine matérielle, mais cette ville n'était pas parvenue à se refaire une vie morale, car aucune conscience commune ne put vraiment réunir les indigènes et les immigrants.

Cet état de choses peut sembler paradoxal à certains égards: il n'est cependant qu'une illustration entre bien d'autres de cette vérité, que le pain ne suffit pas au peuple, et que, en dehors d'un minimum de conditions matérielles indispensable à l'existence, celui-ci se laisse guider par une mystique impérieuse. Cette mystique revêt, selon les époques et les circonstances, des formes très différentes, en apparence du moins (foi religieuse, sentiment national, idéal politique...). Elle peut bien naître ou se développer à l'occasion des nécessités pratiques de l'existence, mais elle dépasse bientôt celles-ci pour vivre sa vie propre et entraîner la collectivité vers des aspirations supérieures et désintéressées. Chez le bourgeois de Bischwiller, chez le vrai Bischwillérien, c'est la mystique patriotique française, dont nous nous sommes précédemment efforcé de déceler les profondes racines ethniques, religieuses, politiques et culturelles, qui domine toujours et qui explique la coexistence de ce malaise moral persistant avec une réelle prospérité économique. Et ceux qui ont méconnu ou négligé ce malaise moral, ceux qui se sentaient pleinement heureux dans leur Bischwiller de 1914, n'ont sans doute pas échappé à la loi commune: ils avaient aussi leur mystique pour autant qu'ils pensaient: mais c'était

30) Celle-ci était formée essentiellement par des industriels, parmi lesquels nous retiendrons les noms de Schwebel, Schmitt, Bertrand, Lambling, Pierson, Joltrois, Schweitzer. Nous nous rappelons que le casino des industriels est toujours resté fermé aux Allemands.

la grande Allemagne qui, lentement, à leur insu peut-être même, captivait leur esprit, préparant ainsi, au milieu d'obstacles persistants, l'annexion morale, après avoir réalisé successivement l'annexion politique, puis économique.

La Guerre de 1914—1918, dans le bouleversement général de l'activité des nations qu'elle a provoqué, n'allait pas épargner l'industrie bischwillérienne.

Les usines ont chômé, ou elles ont travaillé pour le Gouvernement: voilà brièvement quelle fut la situation depuis le lendemain de la mobilisation jusqu'à la veille de l'Armistice.

Les plus petites entreprises ne purent supporter le choc. Privées par la mobilisation de la main-d'œuvre nécessaire et gênées par les difficultés de l'approvisionnement, la plupart durent simplement arrêter leurs métiers. Certaines, d'ailleurs, ne se sont pas relevées de cette chute.

Toutes firent de leur mieux pour soutenir leurs ouvriers sans travail. Nous retrouvons cette heureuse compréhension de la solidarité des intérêts que nous avons signalée précédemment. Nous ne pouvons mieux faire, pour en témoigner, que de rappeler la sagesse avec laquelle ont procédé Messieurs *Hirsch et Gœllner;* prévoyant que la guerre serait longue, que les restrictions et le chômage allaient s'en suivre, ils firent une importante provision de denrées alimentaires, qu'ils distribuèrent ensuite progressivement aux ouvriers qu'ils avaient dû renvoyer de leurs ateliers.

Frédéric *Lambling,* dont les attaches françaises n'ont jamais été un secret pour personne, dut passer plusieurs mois en exil, à Darmstadt. Et ce n'est qu'à son grand âge que son père dut de pouvoir rester à Bischwiller.

Parmi les fabricants qui ont pu relever leur maison depuis l'Armistice, Henri *Pierson* fut également forcé d'arrêter le travail.

La nouvelle Manufacture de Draps et la Filature de Jute furent dans l'obligation de travailler pour l'armée.

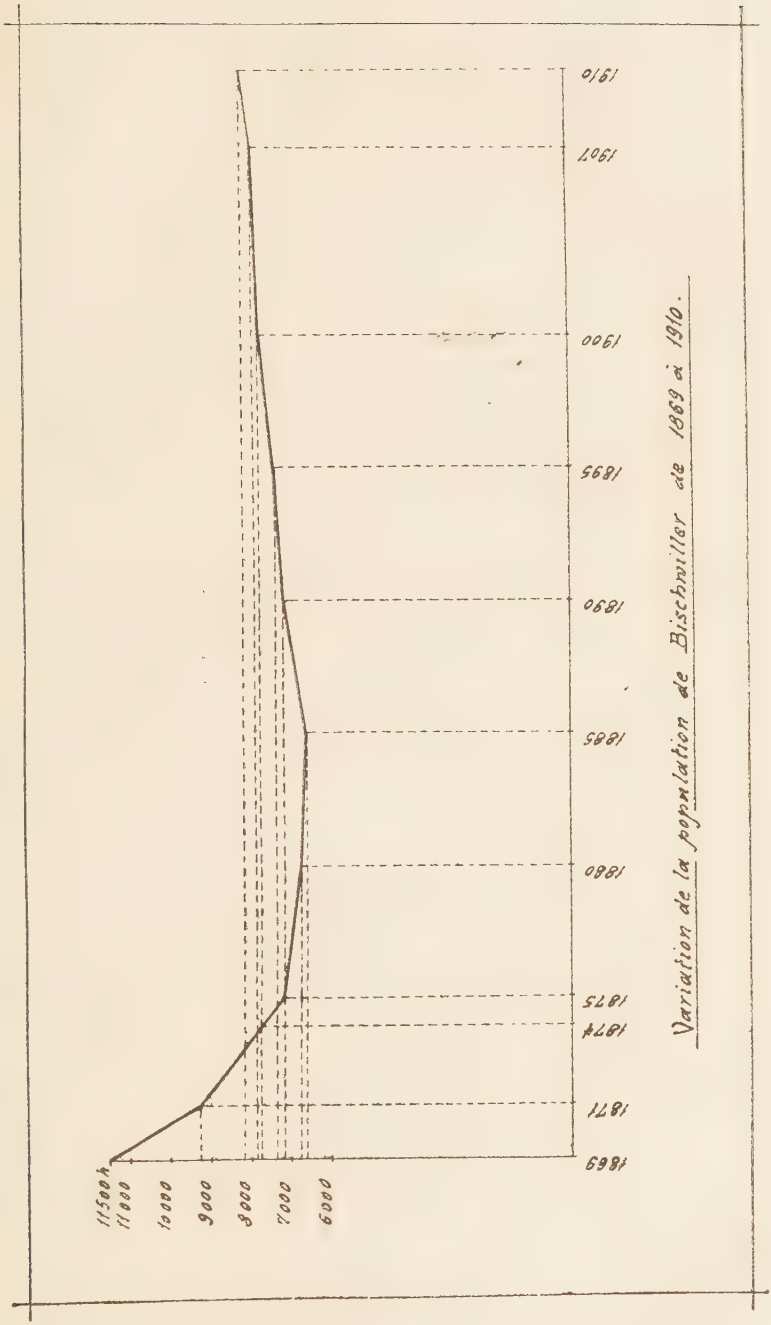
L'Intendance militaire envoyait à la Nouvelle Manufacture le butin de guerre — le drap et la laine «ramassés» dans les pays envahis — avec mission de l'appréter. La Nouvelle Manufacture devait se conformer à un tarif fixé, dont elle retirait un bénéfice de 15%.

La Filature de jute fabriqua principalement du tissu en papier.

La Cartoucherie fut mise sous séquestre, car le directeur, *M. Bumuller,* était de nationalité française. Ce dernier n'eut que le temps de gagner la Suisse, d'où il rentra en France, pour reprendre son poste, au lendemain de l'Armistice.

En un mot, un désarroi complet s'empara de Bischwiller pendant les années de guerre. A la ruine de son industrie venaient, en effet, s'ajouter les conditions morales les plus fâcheuses: tracasseries de l'autorité allemande sans cesse plus abhorée, inquiétudes sur l'avenir, deuils de guerre...

La blessure de 1871, que les ans avaient péniblement cicatrisée, s'était rouverte plus cruelle que jamais. Ruine matérielle et morale: tel est le sombre voile qui s'était répandu sur les usines et sur les foyers et qu'après plus de quatre ans de souffrances et d'angoisses les cloches de la Victoire allaient enfin déchirer, laissant libre cours à une joie pleine d'espérances.



Variation de la population de Bischwiller de 1869 à 1910.

Chapitre III.

LA RENAISSANCE DE BISCHWILLER APRÈS L'ARMISTICE.

I. — LA SITUATION AU LENDEMAIN DE L'ARMISTICE.

A Bischwiller comme dans toute l'Alsace, l'Armistice et le retour des Français furent accueillis avec une joie débordante. Mais cette joie avait peut-être ici un sens plus profond qu'ailleurs. Aucune ville d'Alsace, en effet, n'avait eu plus que la petite cité qui nous occupe à souffrir dans ses intérêts vitaux des conséquences de l'annexion. Or voici que l'Allemagne, par la guerre qu'elle avait déchaînée, venait d'anéantir l'œuvre de restauration partielle qui s'était péniblement accomplie sous son égide. Tout était de nouveau à recommencer, comme après 1871. L'Armistice, c'était la fin de l'affreux cauchemar de la guerre; mais le vilain rêve remontait bien au-delà: il durait depuis les sombres jours de l'exode, où tant de cheminées avaient cessé de fumer, où tant de volets avaient cessé de s'ouvrir — et l'on en sortait enfin! Les souvenirs et les espoirs des vieux, qu'il avait bien fallu faire taire parce qu'ils n'auraient servi qu'à paralyser l'impitoyable lutte pour la vie, n'étaient pas morts: ils n'avaient cessé de hanter l'âme vivante de la ville. Longtemps refoulés, ils allaient, aux jours inoubliables de 1918, exploser dans les paroles et dans les actes de toute la cité réunie, pour la vie de laquelle ils seraient cette fois de puissants stimulants.

L'on se remit, en effet, tout de suite au travail. Mais il ne s'agissait pas seulement de réparer les ruines causées par la guerre: c'était la chaîne des temps qu'il fallait renouer. Bischwiller se ressouvenait de la place prépondérante qu'elle avait occupée dans l'industrie du Bas-Rhin sous le second Empire, et elle s'acharna dès lors à reconquérir une situation digne de son passé. Les industriels ne demandaient qu'à rouvrir leurs ateliers. Les chômeurs encombraient la ville. La France meurtrie réclamait le travail de tous ses citoyens. Mais si tout semblait appeler une ère d'activité intense, il n'en est pas moins vrai que la tâche n'était pas aisée, et que de lourdes difficultés allaient se présenter.

Les clauses du traité de Versailles laissèrent aux producteurs alsaciens pour une période de cinq ans les débouchés qu'ils s'étaient acquis du côté de l'Allemagne, et rien de semblable, par conséquent, à la pénible situation du lendemain de 1871 n'allait, pour le moment du moins, angoisser nos industriels [1]). Mais si la paix allait bientôt susciter un renouveau général d'activité industrielle, renouveau auquel Bischwiller prit une digne part, comme nous nous efforcerons de le montrer au cours de ce chapitre, la guerre, par ses multiples conséquences, avait amoncelé les obstacles qui devaient s'opposer à la rapidité de cet essor. L'équilibre économique était rompu: les transports ne fonctionnaient plus régulièrement; un laisser-aller général, une lente dissolution de la conscience professionnelle avaient envahi les travailleurs de toutes catégories, et le mouvement gréviste de 1919 allait paralyser une production pourtant si nécessaire.

Bischwiller connut toutes ces difficultés. Mais elle sut aussi en triompher; et son industrie, après tant de cruelles épreuves, allait ressusciter encore une fois, avec une rapidité prodigieuse. Un trafic régulier fut bientôt assuré; le mécontentement ouvrier fut de courte durée; et non seulement les

1) M. *Laufenburger* signale d'ailleurs (Cours d'Ec. Als. t. II, p. 40) que l'Allemagne n'absorba en textile qu'une faible partie du contingentement prévu pour le régime transitoire et ainsi ce régime ne présenta pas pour les industriels alsaciens tout l'intérêt que l'on avait espéré.

anciennes usines rouvrirent leurs portes, mais de nouvelles cheminées se dressèrent aux quatre coins de la ville.

Toute la population de Bischwiller collabora d'un cœur joyeux à cette renaissance industrielle de la capitale textile du Bas-Rhin. Il convient ici de signaler le rôle d'un homme dont l'activité débordante n'eut d'égal que son profond attachement à la ville qui lui a donné le jour et pour laquelle il n'a cessé d'avoir les plus nobles ambitions: nous avons nommé M. Paul *Lix* qui, élu Maire au lendemain des glorieuses journées de novembre 1918, joua un rôle capital dans la résurrection industrielle de Bischwiller [2]).

Le problème de la résurrection économique de Bischwiller s'est posé au lendemain de l'Armistice en des termes d'autant plus impérieux que le chômage sévissait alors d'une façon intense, et que la restauration de l'industrie était la seule solution durable susceptible de remédier à cette crise. Mais une pareille rénovation est une entreprise de longue haleine, et les chômeurs étaient dans le besoin le plus pressant. Plus de 200 ouvriers se trouvaient sans travail au cours des premiers mois de 1919. Il fallut bien nourrir tant de nécessiteux. La Municipalité fit à cet égard tout ce qui était en son pouvoir, en fournissant des allocations, puis du travail, à tout ce peuple inoccupé. C'est ainsi qu'entre le 1er décembre 1918 et le 31 mars 1919, une moyenne mensuelle de 104 sans-travail reçurent en allocations la somme de 9.417,80 frs, tandis que l'on occupait un nombre croissant de chômeurs:

32 ..... en décembre 1918,
79 ..... en janvier 1919,
98 ..... en février 1919,
122 ..... en mars 1919.

---

2) Depuis que ces lignes ont été écrites, la crise que nous traversons est survenue. Elle n'a pas épargné Bischwiller; et la Société d'Epaillage chimique devait y succomber, entraînant dans sa chute les économies de nombreux Bischwillériens. M. *Lix*, qui dirigeait cette société, y perdit certes beaucoup de sa popularité parmi ses concitoyens: il est évident que nous ne saurions pour cela modifier notre premier jugement; nous n'en éprouvons, au contraire, que davantage le besoin de rendre justice à celui dont le principal tort a sans doute été d'avoir trop ardemment rêvé de la prospérité de sa ville natale.

Un crédit de 35.000 frs avait été voté pour l'entretien des chômeurs. Lourde somme, si l'on songe au mauvais travail que fournissaient tous ces malheureux, qui avaient rapporté de leur séjour dans les rangs de l'armée du Kaiser les habitudes les plus déplorables, et dont la plupart n'étaient bons qu'à faire de piètres manœuvres. Somme cependant insuffisante, en raison de l'intensité de la crise.

Dans la séance du 6 mars 1919, le Conseil municipal décida unanimement de relever les salaires des chômeurs employés par la ville conformément au barème suivant:

	Salaires journaliers	
	Nouveaux	*Anciens*
Pour les ouvriers de moins de 16 ans	3,50	3,—
Pour les célibataires non spécialistes:		
de 16 et 17 ans	4,—	3,50
de 18 et 19 ans	5,25	4,75
de 20 ans et plus	5,50	5,—
Pour les non-spécialistes mariés ou soutiens de famille	6,50	5,50
Majoration par enfant	0,50	—
Pour les ouvriers spécialistes	8,50	7,50
Pour les ouvriers assimilés aux spécialistes	7,50	—

C'est pour remédier à la crise du chômage que le Conseil municipal décida l'entreprise de travaux d'intérêt public, dont la nécessité se faisait d'ailleurs âprement sentir, en attendant que l'installation de nouvelles usines vint fournir du travail et du pain à ceux qui en manquaient encore.

Mais la crise devait se prolonger, et la question du chômage fut longtemps l'objet d'une lourde préoccupation pour les édiles de la commune.

Le besoin de débarrasser les rues des sans-travail se faisait sentir d'une façon de plus en plus pressante. Il fut même un moment question de les militariser.

Le 24 avril 1919, le Conseil municipal approuva une circulaire du Maire enjoignant les employeurs de Bischwiller à n'embaucher que des sans-travail de la ville.

Le 13 janvier 1921, la Municipalité se voit encore dans l'obligation de voter un crédit de 10.000 frs et elle adopte un réglement d'assurance contre le chômage valable pour la saison d'hiver. Ce réglement stipule qu'une indemnité variant de 1 à 2 frs par jour sera accordée par la ville aux ouvriers de Bischwiller chômeurs depuis au moins huit jours; les employeurs sont tenus de fournir une somme équivalente; les femmes participent à l'indemnité de chômage lorsqu'elles sont soutiens de famille.

Au cours de l'année 1921, la ville paya 4.076,50 frs et les employeurs 3.260,50 frs à titre d'indemnités de chômage. Les firmes qui participèrent à cette contribution ont été les suivantes: Fabrique de draps *Gœllner* & *Hirsch*, fabrique de draps *Lambling*, chiffonnerie *Meyer* & *Cie*, *Société d'Epaillage chimique*, Nouvelle Manufacture de Draps et fabrique de chaussures *Jung* & *Weyl*.

1921 fut une année de prospérité; la commune entreprit alors d'importants travaux sur lesquels nous aurons à revenir: aussi est-ce de cette époque que date la fin de la période de chômage qui avait été aussi longue que pénible.

Pendant la période que nous venons de considérer, d'ailleurs, la situation économique faillit être gravement compromise par la grève de 1920 et par la turbulence du Conseil municipal élu le 30 novembre 1919, où une forte minorité d'éléments révolutionnaires rendait impossible tout travail sérieux. L'habilité et l'énergie de M. *Lix* réussit à triompher de l'un et de l'autre de ces dangers.

La grève avait été déclarée et les têtes avaient été chauffées comme il convenait par les meneurs, qui ne se croyaient pas moins malins à Bischwiller qu'ailleurs. Mais l'ouvrier bischwillérien n'est en général pas un révolutionnaire fanatique. Si les conditions économiques ont changé, et si la vieille fraternité qui a si longtemps uni le patron et son personnel a malheureusement à peu près complètement disparu, il reste cependant quelque chose d'une habitude séculaire, il reste aussi, chez l'ouvrier de Bischwiller, un sentiment national que le souvenir récent de la délivrance faisait encore vibrer. M. *Lix* savait bien cela, et il ne lui fut pas difficile, en une persuasive harangue qu'il prononça

devant la masse assemblée place de la Liberté, de triompher des fauteurs de désordre, ennemis du travail si nécessaire à tous et de la Patrie enfin retrouvée.

Quand, d'autre part, il se heurta à l'opposition systématique qui grondait au sein d'un Conseil avec lequel il devenait impossible de faire œuvre utile, il n'hésita pas à solliciter du Gouvernement la dissolution de l'Assemblée. Les élections du 13 septembre 1920 constituèrent un nouveau Conseil municipal auquel revient le mérite d'avoir été l'artisan de l'extension dont Bischwiller eut à s'enorgueillir au cours des années qui suivirent.

Les ressources de la ville de Bischwiller ont toujours été très mesurées. La commune n'a pas, comme sa voisine Haguenau, une magnifique forêt, source importante de revenus. Longtemps endettée à la suite des fréquentes invasions que la ville eut à subir au cours du siècle précédent, elle eut toujours beaucoup de mal à équilibrer son budget. Il ne lui en incombe pas moins une foule de charges, comme à toutes ses sœurs d'Alsace. Les centimes additionnels sont, par suite, nécessairement élevés; mais l'impôt rapportait peu quand l'industrie végétait à peine, alors même que les charges étaient les plus lourdes: aussi avait-il fallu restreindre les dépenses, et l'aménagement de la ville s'en ressentait; l'on avait toujours dû reculer devant bien des travaux d'intérêt public, qui pourtant devenaient de plus en plus nécessaires.

Or, si l'étendue du chômage fournissait une charge de plus au budget déjà si grevé de la commune de Bischwiller, le mal, en quelque sorte, portait en lui-même son remède. N'allait-il pas, en effet, être possible d'occuper tous les sans-travail à l'exécution de tant de ces travaux urgents que l'on avait dû remettre si longtemps? C'est cette question que s'est posée la nouvelle municipalité, et elle la résolut par l'affirmative.

Dans ses séances du 6 mars et du 4 avril 1919, déjà, le Conseil municipal avait voté la déviation de la canalisation d'eau de la rue d'Oberhoffen et l'assèchement des terrains dits de la Niedermatt; il consentit pour l'exécution de ces travaux un crédit de 200.000 frs, pour la couverture duquel le concours de l'Etat était d'ailleurs assuré. Le 18 septembre de la même année, 4.500 frs étaient votés pour la canalisation

du Rothbæchel. En 1921, de nouveaux crédits sont affectés à la prolongation de la conduite d'eau rue du Rhin, rue du Général Rampont (séance du 7 avril) et rue de la Montée (séance du 17 août); sur l'ensemble de ces crédits, près de 45.000 frs sont consacrés au salaire des chômeurs qui exécutent les travaux entrepris.

Les travaux de ce genre furent d'ailleurs poursuivis pour eux-mêmes lorsque la crise du chômage put être considérée comme résolue. D'avril 1923 à juillet 1925, le Conseil municipal votait encore près de 90.000 frs pour la distribution de l'eau dans diverses rues de la périphérie.

C'est de cette période également que date l'amélioration de l'éclairage des voies publiques. L'installation de l'éclairage électrique avait été décidée le 19 octobre 1919, et depuis, le nombre des lampes n'a fait qu'augmenter.

Bien d'autres tâches s'imposaient encore à une municipalité soucieuse d'améliorer l'état de Bischwiller: cette agglomération, en effet, n'avait pas même un établissement de bains, et elle est encore aujourd'hui tributaire de Haguenau pour son alimentation en eau [3]). La question des bains fut mise à l'ordre du jour des délibérations du Conseil municipal le 15 janvier 1920. Le 3 avril 1920, l'Assemblée décida l'aménagement d'un bain de rivière sur la Moder, près d'Oberhoffen. Deux ans plus tard, pleins pouvoirs étaient donnés au Maire pour s'entendre avec un architecte en vue de la construction d'un établissement de bains en baignoires. Ces bains municipaux furent par la suite installés d'après les plans les plus modernes dans l'ancienne prison, rachetée par la ville à cet effet.

Si, enfin, les crédits nécessaires à la construction d'une conduite autonome alimentant en eau la ville de Bischwiller n'ont été votés que le 4 février 1932, cette question faisait l'objet des préoccupations du Conseil municipal depuis bientôt dix ans.

L'on peut s'étonner du fait que, malgré l'importance du chômage que nous avons signalée ci-dessus, il n'y ait eu à

---

[3]) Le Conseil municipal a récemment décidé la construction d'un château d'eau pour le propre compte de la ville, et les travaux sont actuellement en cours d'exécution.

l'époque qui nous occupe aucun mouvement d'émigration, à l'inverse de ce qui s'est produit au lendemain de l'annexion. L'on comprendra peut-être cette stabilité de la population si l'on considère que la mobilisation a été générale. Revenus de la guerre, et parfois de bien loin (car beaucoup d'Alsaciens avaient été envoyés sur le front oriental), la foule de tous les sans-travail est fatiguée, sinon épuisée ou démoralisée par les tourments et les privations de la guerre: rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce qu'elle n'ait pas l'énergie que supposerait l'entreprise d'une nouvelle exode, avec ses risques inévitables.

Et puis, il ne saurait être question d'aller en Allemagne, où la ruine de l'Empire est trop évidente. La vieille mystique française est d'ailleurs toujours là, avivée par la Victoire, et, comme nous le remarquions plus haut, Bischwiller redevenu française, ce devait être le signal d'une nouvelle prospérité... Et c'est bien dans cet élan nouveau que va résider la solution de la crise. Le mouvement d'émigration n'a pas pu se produire, et ce fut bien ainsi, puisque les bras disponibles dans le pays allaient bientôt trouver la possibilité de s'occuper sur place, en attendant qu'il se produise même une véritable immigration d'entrepreneurs et d'ouvriers.

Mais il ne faudrait pas attribuer la renaissance de l'industrie bischwillérienne au seul fait du retour à la France, qui aurait agi, comme l'on a pu être tenté de le croire et de le dire, à la façon d'un coup de baguette magique. Ce serait là simplifier énormément les choses, car la vie économique d'un pays ne relève pas uniquement de causes psychologique. La résurrection de l'industrie était une nécessité générale au lendemain de la grande crise mondiale. La France et l'Europe ont participé à ce réveil, et Bischwiller s'y est trouvé entraînée, comme cela ne pouvait guère manquer d'arriver.

Toutefois Bischwiller ne s'est pas contentée de suivre le mouvement comme une nécessité inéluctable, et c'est ici que le facteur psychologique réapparaît. La France retrouvée, le glorieux passé revivait; toutes les ambitions étaient permises; il fallait redevenir ce qu'on avait été. Ce n'était pas assez de suivre le mouvement de la reprise économique: il fallait en quelque sorte chercher à le dépasser, le canaliser

en attirant à Bischwiller le plus d'usines et de main-d'œuvre possible.

Or, supprimer le chômage, ranimer les métiers engourdis, en un mot, faire vivre la population de Bischwiller, ouvriers et fabricants, ce n'était que le premier acte d'une œuvre plus considérable. Il s'agissait encore de compléter les cadres nécessaires à la main-d'œuvre disponible, et par la suite peut-être même d'accroître encore la population.

Tel fut le plan que le Maire *Lix* s'efforça de réaliser systématiquement.

Il fallait provoquer l'éclosion de nouvelles entreprises. En cas de réussite, il fallait leur assurer la main-d'œuvre nécessaire, et pour cela, remédier à la crise du logement, qui sévissait à Bischwiller comme partout ailleurs. Le Conseil municipal se préoccupa activement de cette question.

Tout d'abord, l'assemblée communale, dans ses séances du 23 avril et du 20 mai 1920, créa un office municipal des habitations à bon marché, qui subsiste encore aujourd'hui sous la sage direction du Maire actuel, M. Henri *Franck*.

La ville fit l'acquisition des casernes désaffectées, dont une partie fut destinée à être transformée en logements: un crédit de 1.125.000 frs fut prévu, au cours de la séance du 23 décembre 1921, pour la construction de 110 logements.

Mais il s'agissait là d'un travail de longue haleine. Sur la proposition du Maire, l'on procéda d'abord à la réparation des toits des casernes d'artillerie, et à la construction de cinq logements modèles, contenant ensemble 19 pièces, dans les anciens manèges [4]).

D'autre part, des terrains communaux furent lotis en vue de constructions: terrains situés chemin de Weitbruch, sur le Luhberg, à l'emplacement de l'ancien cimetière (mars 1923), et rue des Pierres (septembre 1925). Le quartier du Luhberg a, depuis, complètement changé d'apparence: de nombreuses villas, avenantes et confortables, se dressent maintenant sur ce coteau qui présentait depuis si longtemps l'aspect d'un terrain en friche.

[4]) Depuis 1928, 50 logements ont été aménagés dans les anciennes casernes Fiegenschuh. — Dépense occasionnée par ce travail: 1 million ½.

Pendant ce temps-là, la plus grande entreprise industrielle de Bischwiller, la Société Alsacienne de Filature et de Tissage de Jute, faisait, de son côté, sortir de terre tout un nouveau quartier derrière les nouveaux cimetières, route de Haguenau; et ainsi la population put s'accroître d'un millier d'habitants en l'espace de quelques années.

II. — LE RELEVEMENT DE L'INDUSTRIE TEXTILE DE BISCHWILLER.

Sitôt passés les premiers mois de désordre qui ont suivi l'Armistice, la situation à Bischwiller se présente dans des conditions que nous essaierons de caractériser de la manière suivante: abondance d'une population qui demande du pain et du travail — besoin général d'activité stimulé par la joie de la patrie retrouvée et la confiance en l'avenir [5]) — mesures importantes prises par une municipalité que guide un maire optimiste et entreprenant. Ajoutons à ces données purement locales l'intensité de la reprise des affaires qui se manifeste au cours des mois d'après-guerre en France et par le monde entier: voilà bien tout ce qu'il fallait pour permettre à notre cité une nouvelle ère de prospérité. Le renom que s'était acquis Bischwiller allait d'ailleurs contribuer à attirer dans ses murs de nouvelles entreprises. La situation avantageuse dans la plaine, à proximité de Strasbourg, le recrutement de la main-d'œuvre assuré du fait du chômage, devaient encore accroître le pouvoir attractif de cette ville. Les facilités accordées par la Municipalité à tous ceux qui voulaient participer à son relèvement industriel furent un nouveau facteur de ce relèvement. Et les résultats ne tardèrent pas à être des plus encourageants.

---

5) Il n'est, pour apprécier cette circonstance, que de nous rappeler, par contraste, la démoralisation qui s'était emparée de la ville après 1871, et l'influence qu'eut ce découragement sur la ruine de l'activité.

«Comme à l'attouchement d'une baguette magique, un «frisson avait, dès la reprise des premiers contacts avec la «mère-patrie victorieuse et libératrice, secoué la léthargie «demi-séculaire de l'industrie de Bischwiller, dans laquelle «le douloureux exode de 1870 l'avait plongée.

«Rajeunie et confiante dans l'avenir, elle s'élança dans «la voie des entreprises nouvelles, à la conquête des débou-«chés que lui avait ouverts, nombreux, son retour à la France. «D'anciennes relations d'affaires interrompues depuis cin-«quante années, furent renouées et étendues dans la propor-«tion considérable qu'avait atteinte le développement indus-«triel et commercial au cours de cette période de séparation forcée.

«Ce renouveau général sur le terrain de l'industrie par-«vint avec une facilité étonnante à triompher des boule-versements inévitables provoqués par une catastrophe mon-«diale telle que l'avait été la dernière guerre.

«Les fabriques désertes, aux murs lézardés, aux vitres «brisées, furent restaurées et, avec le retour du libérateur, la «joie de la renaissance à la vie et à l'activité d'autrefois vint «ranimer comme un soleil printanier ces ruches longtemps «dépeuplées et silencieuses.

«Ces témoins vieillis du temps heureux où l'on ne pré-«voyait pas que la vie serait à refaire, ces souvenirs des «grands espoirs qu'une guerre malheureuse avait anéantis, «assistèrent au retour du bonheur de jadis, et de souvenirs «redevinrent réalité.

«Dans les fabriques en activité, des agrandissements «devenaient nécessaires aussi. Il y en eut de très importants, «tel par exemple celui de la Société Alsacienne de Filature «et de Tissage de Jute, dont les travaux sont encore en cours.

«Attirés par la situation géographique avantageuse de «Bischwiller, et aussi sans doute par sa renommée de centre «industriel très important, de nombreuses sociétés vinrent «successivement s'y établir, tandis que, à côté, de nouveaux «établissement furent fondés par des Bischwillériens même. «„Le levain, c'est-à-dire l'ancienne industrie drapière de «Bischwiller, avait fait lever la pâte", si bien que, non seule-«ment la fabrication textile a pris une extension considérable, «mais qu'aussi toute une série d'autres industries métallur-

«giques et manufacturières, sont venues, au cours des der-«nières années, se greffer sur les ramifications du tronc «plusieurs fois séculaire et profondément enraciné dans le sol «de l'industrie textile de Bischwiller...»

Il ne faut pas perdre de vue que cette page a été rédigée dans une intention de propagande [6]). Mais tout bien considéré, nous n'y voyons que fort peu d'exagération. La réouverture et la multiplication des usines, l'accroissement du trafic sont des faits que nous nous plaisons à enregistrer. Quant au style un peu emphatique avec lequel tout cela est décrit, il ne fait qu'exprimer un fait aussi, qui pour être essentiellement psychologique, n'en présente pas moins un intérêt capital: c'est l'enthousiasme avec lequel Bischwiller s'est remise au travail, sa sereine confiance en un avenir nouveau. Aux diverses raisons dont le concours permet d'expliquer ce mouvement de reprise, il convient d'ajouter, pour l'industrie textile d'Alsace, l'importance du marché étranger et une circonstance spéciale qui allait avoir pour Bischwiller la plus heureuse conséquence: la mode pour les dames de porter des manteaux en drap uni: les fabricants de notre ville allaient ainsi pouvoir écouler très facilement un article dans la production duquel ils étaient spécialisés.

Ainsi. le relèvement industriel fut aussi rapide qu'important à Bischwiller, et comme à peu près partout ailleurs, il fut à son apogée à partir de 1921.

Le lecteur se rappelle le marasme dans lequel étaient tombées les vieilles fabriques de Bischwiller sous la domination allemande; la dernière guerre leur vint, pour ainsi dire, donner le coup de grâce. Les seules maisons qui avaient survécu (*Lambling, Gœllner* et *Hirsch, Pierson* [7]) — allaient participer les premières à la reprise des affaires, à côté du tissage *Munsch et Cie* [8]) et surtout les deux grandes sociétés qui n'avaient d'ailleurs jamais cessé de prospérer: la Nouvelle Manufacture de Draps et la Société de Filature et de Tissage de Jute.

---

6) Nous empruntons tout ce passage au Guide-Album publié en 1924 à l'occasion de la XXII[e] Exposition artisanale, industrielle et commerciale.

7) Cette dernière est fermée depuis 1926.

8) Remplacé depuis 1934 par une fabrique de tissus éponge: «*Epontis*».

La manufacture de draps Frédéric *Lambling* occupa bientôt 80 ouvriers et parvint rapidement à une importante production. La maison *Gœllner* et *Hirsch,* avec ses 50 ouvriers, se spécialisa alors dans les étoffes pour uniformes militaires et les articles d'exportation, tandis que la manufacture Henri *Pierson* renouvela son outillage et renoua ses anciennes relations avec la France.

L'ancienne société à responsabilité limitée, devenue en 1919 le tissage *Munsch et Cie* (*Munsch et Hauser*) travailla aussi essentiellement pour l'exportation. Elle occupa une centaine d'ouvriers à la confection d'articles unis, selon la vieille spécialité de Bischwiller: peigné, serge, gabardine et popeline.

La Nouvelle Manufacture de Draps, sous la direction déjà ancienne de M. *Klein,* s'est facilement assuré une nouvelle clientèle, grâce à la qualité et à la régularité de sa marchandise, qui consiste surtout en édredons, satins, étoffes pour cérémonies, pour pardessus, draps amazones et velours de laine. Dans les deux usines de la route d'Oberhoffen et de «La Chartreuse», plus de 200 ouvriers sont employés; 100 métiers produisent annuellement plus de 4000 pièces. La Nouvelle Manufacture continue, comme par le passé, à être une manufacture complète: l'épaillage, la filature et le tissage sont assurés à «La Chartreuse»; l'usine de la route d'Oberhoffen contient, outre les ateliers de tissage, la teinturerie, les ateliers d'apprêt et les bureaux.

La Société de Filature et de Tissage de Jute, enfin, dont nous avons signalé précédemment le développement progressif, n'a cessé de marcher à la tête de tous les établissements de Bischwiller et d'acquérir une importance prépondérante, sous l'active direction d'un chef avisé et énergique, Paul *Winckler,* qui resta à la tête de cette entreprise pendant plus de trente années (1892-1927).

Les filés et les toiles de jute, et les sacs d'un usage fort répandu (pour les pommes de terre, le houblon et tant d'autres produits) ne sont pas les seuls articles qui sortent de ses vastes ateliers. La fabrication s'étend aux ficelles et aux liens; aux tapis et passages en jute, en laine et en coco, présentant les ornementations les plus variées. La Société fait, en outre, le commerce des sacs usagés et la location. Elle se charge aussi

de filer le chanvre des paysans qui se livrent encore à cette ancienne culture.

Quelques chiffres donneront une idée de l'importance de cette exploitation, qui a occupé jusque près de 1.500 ouvriers: elle a produit annuellement jusqu'à 7.000 tonnes de filés de jute, 9 millions de mètres de toile, 5 millions de sacs.

L'usine de Bischwiller occupe tout un quartier de la ville; reliée directement à la voie ferrée, elle présente une situation très avantageuse pour la réception et l'expédition des marchandises. La Société possède d'ailleurs de nombreuses succursales: à Paris, à Nantes, à Vitry-le-François et à Bordeaux, sans compter une usine à Brumath; elle a aussi divers dépôts: ceux de Paris, de Marseille, de Lyon, de Dijon, de Roanne, de Strasbourg, de Tunis et d'Oran.

Non seulement la filature de jute étend périodiquement ses bâtiments (le dernier agrandissement date de 1924) et renouvelle constamment son outillage: elle est encore un modèle pour les œuvres sociales qu'elle a entreprises. L'on y trouve en effet un jardin d'enfants, un dispensaire de puériculture, un dispensaire antituberculeux, un home pour les jeunes filles des villages éloignés, une vaste cuisine économique pour les ouvriers, un immense réfectoire où l'air et la lumière pénètrent à profusion. Elle a construit des maisons ouvrières avec jardin. Elle possède une coopérative où le personnel peut se procurer à bon compte à peu près tous les produits de consommation courante, et une ferme modèle, à la lisière de la forêt de Marienthal, dont le lait approvisionne les pouponnières et dont les légumes vont à la cuisine domestique. Un grand nombre d'ouvriers viennent de plus ou moins loin travailler dans cette usine importante: celle-ci entretient des sentiers de traverse assurant la communication avec les villages voisins, tandis qu'un service d'autocars va chercher et reconduit chaque jour les ouvriers venant des localités plus éloignées, comme Weitbruch ou Drusenheim. Signalons encore que la filature de jute dispose d'un corps de sapeurs-pompiers; elle a sa chorale et un terrain de sport. En un mot, cette société est véritablement toute une petite ville dans la ville de Bischwiller.

Cette énumération des anciennes entreprises textiles de Bischwiller ne serait pas complète si nous omettions de signaler la succursale de la filature de Drusenheim, qui occupe une trentaine d'ouvriers, venant pour la plupart de Rohrwiller.

En 1919, un puissant groupe textile de Paris fit l'acquisition de la filature *Wenger* y compris sa succursale de Bischwiller. La crise de 1920 surmontée, la nouvelle «Filature de Laine cardée de Drusenheim» s'est mise à prospérer. Elle travaille un peu pour les tissages de Bischwiller, mais le travail à forfait constitue l'essentiel de son activité: elle peut produire annuellement 750.000 kg. de filés, constitués essentiellement par de beaux articles de laine cardée pour robes et flanelles.

A toutes ces anciennes firmes, il convient d'ajouter les maisons nouvellement installées: la bonneterie *Brun,* la Filature de Laine cardée et les Etablissements de Laine à tricoter.

Le 23 juin 1920, la caserne d'artillerie, située rue de l'Eglise, fut vendue sur la base de 140.000 frs à M. *Brun,* venu de Suisse, qui y installa une bonneterie dès le début de l'année suivante. Cette nouvelle entreprise allait permettre à l'Alsace de s'affranchir de la tutelle allemande, sous laquelle elle était tombée pour la bonneterie depuis le milieu du siècle précédent [9]). Or cette industrie est devenue très importante par suite de l'industrialisation du tricot pendant la guerre, et elle allait réapparaître à Bischwiller sous une forme nouvelle, transformée par les progrès de la mécanique moderne.

La grande difficulté que la nouvelle entreprise eut d'abord à surmonter était due à la pénurie de personnel: il fallait, en effet, des ouvriers connaissant la manœuvre de la machine à tricoter. Par l'appât de hauts salaires, M. *Brun* réussit à en faire venir quelques-uns de Troyes, le principal centre de la bonneterie française, mais ceux-ci en général ne restèrent pas longtemps à Bischwiller, où ils se sentaient

9) V. ci-dessus.

dépaysés, et c'est au prix de beaucoup de peine que l'on put cependant former une cinquantaine de bons spécialistes.

La Bonneterie *Brun* fabrique des sous-vêtements, chemises, gilets, caleçons pour hommes, articles pour dames, sauf bas et chaussettes, d'une bonne qualité courante.

Le tissu, une fois confectionné avec des filés tout coton, ou mixtes de coton et de laine ou de soie artificielle, est apprêté et coupé. Les pièces sont ensuite ajustées à la machine. Le tout est repassé à la presse hydraulique. Enfin, les boutons et autres accessoires sont cousus. La division du travail, très poussée, permet un maximum de rendement, qui peut atteindre 1000 mq. de tissu par jour.

La Bonneterie *Brun* n'a pas eu de mal à s'acquérir en peu de temps une importante clientèle dans les trois départements d'Alsace et de Lorraine.

Le 27 septembre 1923, le Conseil municipal cède le terrain de l'«*Untere Niedermatt*» à des financiers désireux de monter une filature de laine à tricoter, qui se sentaient attirés à Bischwiller par la facilité de recruter des ouvriers. La nouvelle société s'engageait à occuper cent ouvriers et exprimait l'espoir de pouvoir par la suite étendre le champ de son activité. Le terrain avait une superficie de 162,84 ares, et le prix en fut fixé à 25.000 francs. Mais la Municipalité consentit à la société une décharge de 20.000 francs en raison du mauvais état du sol. En outre, elle l'exempta de centimes additionnels pour une période de cinq ans (séances du 6 décembre 1923 et du 31 janvier 1924). Il fut décidé que la nouvelle société, constituée dès les premiers jours de janvier au capital de 5 millions, mettrait son entreprise en marche avant la fin de l'année 1924.

La même année, la Société de Laine cardée désira à son tour établir une usine à Bischwiller. Elle achète le terrain de MM. *Gœllner* & *Remy* (72 ares), mais ne saurait s'en contenter; le Conseil municipal décide à l'unanimité de lui céder la superficie attenante de 170 ares, constituée par l'ancien terrain d'exercice. La ville contribue pour une somme de 8.000 francs au remboursement de ce terrain à l'Administration des Domaines, la Société devant payer le reste sous la garantie personnelle de M. *Lix*. Par suite de l'intervention

de MM. *Franck* & *Ed. Vœlckel*, les Domaines consentent, après bien des négociations, à abaisser le prix de ce terrain à 30.000 francs, payables en trois annuités. Finalement, dans sa séance du 17 novembre 1927, le Conseil municipal tient quitte la Société de Laine cardée pour la somme de 15.000 frs.

D'autre part, la Société obtient de la ville en location pour dix ans avec possibilité de renouvellement de bail, l'ancien casino des officiers, dont elle fit des habitations pour son personnel. Le 26 mars 1925, la société et la ville s'engagèrent à participer par moitié aux frais d'installation de la conduite d'eau rue des Casernes.

Cette entreprise occupa bientôt, tant au tissage qu'à la filature, plus de 120 ouvriers.

Avant d'en finir avec l'industrie textile, il convient de réserver ici une place à de nombreuses entreprises qui restent en étroite corrélation avec les filatures et les tissages.

Dans cet ordre d'idées, citons d'abord la «Société d'Epaillage chimique et de Lavage de Laines», et la «Teinturerie de l'Est».

La Société «Epaillage chimique et Lavoir de Laines» rouvrit ses ateliers le 15 avril 1919. C'est alors que son directeur, M. P. *Lix*, dont nous avons eu par ailleurs à signaler l'activité à la Mairie, obtint du Gouvernement le débloquage de wagons entiers de laine immobilisés en gare de Bordeaux. — Au cours de l'année 1919, la société d'Epaillage chimique traita 813.000 kg. de laine. Cette quantité fut portée à 1.200.000 kg. l'année suivante, pour atteindre 1.300.000 kg. en 1921. Cette société n'a pas travaillé seulement pour les filatures de Bischwiller et des environs: elle possédait une importante clientèle dans toute la France, et à l'étranger jusqu'en Roumanie. Au cours de ces dernières années, cette entreprise a dû être liquidée, et une fabrique d'articles de voyage s'est installée à sa place en 1932.

La «Teinturerie de l'Est», société à responsabilité limitée, fut fondée en 1920 et installa ses ateliers sur un terrain de plus de 2 ha. situé route de Rohrwiller, à proximité de la Moder; elle occupe plus de 130 ouvriers [10]). Pourvue d'un

[10]) La «Teinturerie de l'Est» fut fondée par un Bischwillérien nommé Platt, à qui fut confiée la direction de l'entreprise.

outillage très moderne, elle travaille pour les tissages de Bischwiller, mais se charge aussi de travaux de teinture et de nettoyage les plus divers. Elle possède 50 succursales réparties dans les principaux centre d'Alsace et de Lorraine.

Plusieurs chiffonneries importantes existent à Bischwiller.

Le «Dépôt de Chiffons pour Effilochages et Papeteries» *Meyer & Cie*, dut sa prospérité à sa situation privilégiée qui lui permettait d'être directement raccordé à la voie ferrée. Il possédait un stock de 200 à 300 wagons de matière première, qui arrivait de tous les côtés de la France et de l'étranger en balles pressées. Les chiffons étaient classés en plus de 500 sortes différentes, pouvant se vendre de 0,30 frs à 15 frs le kilogramme. La maison *Meyer & Cie* expédia en moyenne quatre wagons par jour. D'autre part, elle possédait à Kehl un tissage de laine renaissance et elle y exploita un brevet pour la bourre de soie employée comme isolateur électrique [11]).

Les autres chiffonneries sont de fondation plus récente: ce sont la «Société Alsacienne de Matières premières pour Papeteries», installée dans un bâtiment de l'ancienne caserne, et les établissements *Frogel & Cie*, dans les locaux de l'ancien moulin *Gœtz*. Signalons encore l'établissement de chiffons et déchets textiles de M. *Læuchli* [12]).

Les filatures font une importante consommation de tubes rigides, pour le bobinage des filés. Ces tubes sont en papier durci ou en fer-blanc. Avant la guerre, les établissements d'Alsace, et en particulier ceux de Bischwiller, se servaient de préférence de tubes en fer-blanc, qu'ils faisaient venir de Bavière; la Haute-Alsace comptait quelques fabriques de tubes en papier, mais aucune entreprise de ce genre n'existait dans le Bas-Rhin.

Depuis l'Armistice, l'importation des tubes de fer-blanc est devenue fort coûteuse, par suite des droits de douane.

---

11) Depuis 1932, la chiffonnerie *Meyer* a cessé de fonctionner. Elle a été remplacée au début de l'année 1934 par la Manufacture française de Bonneterie fine, spécialisée en lingerie féminine.

12) Les directeurs de ces trois entreprises ne sont pas d'origine bischwillérienne.

C'est alors que, en 1920, se constitua une société à responsabilité limitée en vue d'établir en Basse-Alsace une fabrique de tubes; cette société installa son usine à Bischwiller, où elle pouvait disposer de la partie de l'ancienne caserne d'artillerie laissée vacante par la bonneterie de M. *Brun*.

La nouvelle tuberie, dotée d'un outillage perfectionné, ne devait pas tarder à prospérer, malgré la concurrence des fabriques similaires du Haut-Rhin, des Vosges et du Nord de la France. Elle peut fabriquer annuellement jusqu'à 20.000 kg. de tubes de qualités diverses, de tous calibres et de toutes dimensions, présentant l'aspect du bois tant au point de vue de la résistance qu'à celui de la durée. Ceux d'entre eux qui doivent servir à la teinturerie sont perforés de trous permettant à la matière colorante de se répandre sur le fil à teindre.

Certains tubes ne sont expédiés qu'une fois et ne reviennent plus à la filature. D'autres, au contraire, sont repris et peuvent par conséquent servir plusieurs fois. Ces derniers sont rendus parfaitement rigides et inattaquables à l'eau et à la vapeur au moyen d'un procédé spécial qui a permis de remplacer avantageusement les tubes de métal autrefois importés d'Allemagne. La tuberie de Bischwiller fabrique également des rouleaux cylindriques pour l'enroulage des étoffes destinées à l'exportation.

Nous ne quitterons pas cette fabrique sans signaler qu'à la date de 1924, à laquelle nous nous arrêtons pour le moment, la société à responsabilité limitée a été transformée en société anonyme.

La savonnerie *Hirtler* ne continue pas seulement à fournir soit le savon pour le lavage des tissus, soit le savon blanc ordinaire, à Bischwiller et dans tout le département, mais elle a réussi à étendre sa clientèle jusqu'à Mulhouse.

Signalons enfin qu'Auguste *Vonderweidt* a fourni un nombre important de disques à la maison Pathé dès le lendemain de l'Armistice. Mais il ne continua pas son exploitation, et en 1920 il vendit son brevet à une maison suisse.

III. — AUTRES INDUSTRIES.

Nous avons signalé au chapitre précédent, comment l'industrie de Bischwiller, d'origine essentiellement, pour ne pas dire exclusivement, textile, s'était modifiée et n'avait pu surmonter la crise des années qui suivirent l'annexion qu'en se diversifiant. Cette même diversité présida à l'essor qui marque la période dont nous nous occupons à présent; et nous allons voir comment la cordonnerie, la métallurgie sous certains de ses aspects, l'industrie du bois, ont, entre autres, participé à la poussée que nous venons d'enregistrer pour l'industrie textile et ses annexes.

Il existait à Bischwiller en 1919 deux fabriques de chaussures, dont nous avons déjà eu à parler: la manufacture *Conrad Buhler* Succ. et la fabrique *L. Weill*. La manufacture *Buhler* n'eut pas de mal à trouver dans toute la France, et jusqu'en Algérie-Tunisie, une importante clientèle qui la dédommagea avantageusement des clients qu'elle avait eus en Allemagne. L'Allemagne n'avait d'ailleurs pas été un débouché important pour la cordonnerie alsacienne, car elle se suffisait à elle-même. La maison *Buhler* n'y avait guère exporté que des chaussons. Dans ce genre d'article, elle allait avoir à compter avec la concurrence charentaise. Mais, grâce à son outillage moderne, il ne lui fut pas difficile, pour la chaussure de cuir, de satisfaire très rapidement au goût de la clientèle française. Avec près de 80 ouvriers, elle arriva bientôt à fabriquer journellement près de 500 paires de chaussures, se spécialisant particulièrement dans les articles pour enfants.

Pour progresser à Bischwiller, la cordonnerie devait surmonter deux difficultés importantes. La première résulte des conditions de l'approvisionnement en matière première: les tanneries de la région lui fournissent bien un appoint, mais celui-ci est insuffisant; il faut faire venir du cuir des centres de production française: de Paris, de Marseille: or les frais de transport sont élevés; d'autre part, il n'y a pas aux environs de Bischwiller, comme à Nancy, des Magasins généraux permettant un approvisionnement rapide; les maisons vou-

lant fournir une production régulière sont par suite dans la nécessité d'avoir d'importants stocks de réserve. La seconde difficulté tient à la main-d'œuvre: Bischwiller est une ville de tisserands, elle ne présente aucune ressource en spécialistes du cuir, et les fabriques de chaussures de cette ville ont eu beaucoup de mal à s'assurer un personnel expérimenté.

Ces difficultés ne devaient pas décourager de nouvelles initiatives: des contremaîtres, en particulier, après avoir travaillé pendant de longues années au compte des manufactures de Bischwiller, voulurent profiter de la poussée industrielle du moment pour s'établir à leur compte. Ils ne virent pas tous leur entreprise couronnée du même succès. Cependant, MM. *Leonhardt* et *Moscherosch* ont réussi à former et à occuper une trentaine d'ouvriers, tandis que la manufacture *Mongold* atteignit le chiffre de 38.

A la différence des premières cordonneries installées à Bischwiller, ces nouvelles entreprises, nées sur place, ont un caractère essentiellement régional. Elles fabriquent surtout un article ordinaire, qu'elles écoulent dans les trois départements recouvrés, en pays sarrois, dans le Grand-Duché de Luxembourg; de l'autre côté des Vosges, leurs débouchés ne s'étendent pas au delà de Nancy.

Avant d'en finir avec l'industrie de la chaussure, il convient de signaler la Manufacture Alsacienne de Formes *A Meyer & Cie*, fondée en 1921. La même firme possède d'autre part une fabrique de formes ébauchées à Mommenheim, ainsi que des chantiers et bureaux à Pantin, près de Paris.

La fabrique de Mommenheim fournit en ébauches de nombreux fabricants de formes dans toute la France; sa clientèle s'étend aussi à l'étranger et en Algérie-Tunisie. Elle alimente en particulier la succursale de Bischwiller, dirigée d'abord par M. *Dolzani*.

Le travail du formier est particulièrement délicat; c'est à lui, en effet, que revient la tâche difficile de concevoir les nouveaux modèles que les fabricants de chaussures auront à utiliser. Ces modèles sont conçus et exécutés par des techniciens, qui doivent unir un goût artistique des plus sûrs à la connaissance approfondie de l'anatomie du pied; ceux-ci sont quelquefois obligés d'apporter à leurs projets certaines

modifications proposées par les fabricants de chaussures auxquels les nouveaux modèles ont été soumis; et l'on peut dire que toujours le succès d'une nouvelle chaussure dépendra de la valeur de la forme.

Lorsque les ébauches sont bien sèches, elles sont dégrossies au tour, puis passent à l'atelier de finissage, ensuite au ferrage, et enfin le polissage leur donne leur aspect définitif.

M. *Dolzani* était antérieurement chef de fabrication à Paris. Lui aussi a eu beaucoup de mal à former une vingtaine de bons ouvriers. Mais, après avoir surmonté les difficultés du début, il est parvenu à assurer à son entreprise une production de plus de 1000 formes à la semaine, qui trouvent leur écoulement chez tous les fabricants de chaussures de la région, ainsi qu'à l'étranger et dans les colonies.

Depuis octobre 1928, M. *Kieffer* a remplacé M. *Dolzani,* et a réussi à donner une impulsion nouvelle à la fabrique de formes, qui a commencé à s'adjoindre la confection de formes orthopédiques et d'embauchoirs.

Signalons enfin qu'au début de 1933 une manufacture de chaussures «Cleo» s'est installée dans les bâtiments de la maison *Pierson,* fermée depuis 1926. Cette nouvelle entreprise occupe environ 300 ouvriers à l'usine et fournit du travail à domicile à 500 personnes, soit de Bischwiller, soit des villages voisins.

Dans le domaine métallurgique, la principale entreprise de Bischwiller continue d'être la fonderie *Pulfermuller,* rachetée par la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques. Le 13 janvier 1921, la ville lui vendit pour 15.000 frs un terrain du bord de la rue de Phalsbourg en vue de l'agrandissement de la fonderie. Après cette extension, l'entreprise occupa jusqu'à 115 ouvriers. La Fonderie Martin *Steiner* continue de travailler à façon pour sa clientèle de Bischwiller et de toute la région. La Société de sondages de Paris «*Bonne Espérance*» conçut le dessin d'installer des ateliers à Bischwiller. Le 17 novembre 1920, le Conseil municipal décida de lui vendre à bas prix un terrain communal de 80 ares situé faubourg de Gries. La nouvelle entreprise occupa bientôt plus de 30 ouvriers.

D'autre part, la question de l'outillage s'est posée au lendemain de l'Armistice avec une grande acuité pour l'industrie céramique alsacienne, car les machines céramiques avaient été jusqu'alors fournies par l'Allemagne. Si l'on pouvait fabriquer les machines en question sur le sol national, le prix de revient en serait sensiblement diminué. C'est pour répondre à ce but que s'est constituée la société à responsabilité limitée des «Machines Céramiques d'Alsace». Bischwiller allait être le siège de cette nouvelle société, qui installa son usine en 1925, vers le faubourg de Gries, à proximité de la gare. Celle-ci fabrique les machines utilisées dans les entreprises céramiques les plus diverses, et subvient aux besoins des tuileries et poteries d'Alsace. Elle a d'ailleurs étendu sa clientèle jusque dans la région du Nord.

Tout de suite après la fin des hostilités, le Directeur de la cartoucherie, M. *Bumuller,* vint reprendre sa place à la tête de son usine, à laquelle il ne tarda pas à redonner son activité d'autrefois. La Cartoucherie de Bischwiller était outillée pour produire journellement jusqu'à 150.000 cartouches de chasse. Sa clientèle s'étendit, non seulement en Alsace, mais dans toute la France et à l'étranger. Elle fut transférée à Valence en 1932, et il n'y a plus actuellement à Bischwiller qu'un dépôt de vente.

Comme la draperie, la métallurgie a ses déchets, dont le commerce est une source importante de revenus. Ce commerce est représenté à Bischwiller par MM. *Hirsch* & Cie, et Edmond *Meyer.*

Le travail du bois continue de tenir dans l'industrie de Bischwiller une place de second plan, mais nous ne saurions en négliger l'importance. Il occupait en 1925 près d'une centaine d'ouvriers. A côté des anciennes scieries (Robert et Fils, Schaub et Cie) et de l'ébénisterie Baumer, il convient de mentionner deux nouvelles scieries: celle de M. Sanchez et l'entreprise Wassmer et Cie, qui possède un dépôt à Oberhoffen. En raison de la culture du pays, les perches à houblon tiennent une place toute particulière dans le commerce du bois à Bischwiller.

Il n'est pas jusqu'à l'industrie du liège qui ne devait être représentée à Bischwiller. La «Société Alsacienne pour l'In-

dustrie du Liège» y monta en 1920 une usine qui se mit avec succès à la fabrication d'agglomérés isolants pour l'industrie du froid et pour le bâtiment. Cette entreprise faisait venir la matière première du Var et d'Algérie et s'était vite acquis une clientèle dans la France entière et à l'étranger. De moindre importance, les établissements Hugues *Zwickel-Kiser* poursuivent une fabrication analogue.

Signalons, à propos de la tuilerie *Heusch,* qu'en 1925 elle entra, ainsi que la tuilerie *Schaeffer,* de Kurtzenhouse et sept autres entreprises similaires de la région, dans le consortium des «Tuileries réunies du Bas-Rhin», dont le siège social fut installé à Niederbetschdorf et dont la production annuelle s'éleva à environ 50 millions de briques filées et 10 millions de tuiles.

Tandis que la centrale électrique s'est développée proportionnellement à la vulgarisation de l'emploi du courant, le trafic de l'usine à gaz de la ville n'a cessé d'accuser une extension croissante depuis la date de 1921. Dans sa séance du 15 janvier 1920, le Conseil municipal avait décidé l'installation à l'essai d'un magasin de vente au compte de cette usine. Le magasin fut maintenu par décision de l'assemblée communale du 24 février 1921. Le 2 juillet 1925, enfin, un crédit de 25.400 frs fut voté pour la construction à l'usine d'un troisième fourneau. La production du gaz, qui dépassait 700.000 m^3 en 1924, atteignit en 1925 le chiffre de 781.700 m^3. Le nombre des compteurs était alors passé à 1923, pour un total de 10.460 becs, ce qui représente une activité sensiblement double de ce qu'elle était en 1907 [13]).

Tout récemment, une fabrique de cartonnage, *Helbringer-Steiner* s'est installée à Bischwiller, et une nouvelle fabrique de produits cellulosiques y cherchait encore un terrain approprié.

Un avenir prochain va nous renseigner sur le sort réservé à une industrie aussi abondante et aussi variée. Il semble bien que nous soyons en présence, devant ce véritable bourgeonnement d'entreprises, d'une véritable inflation, de

---

13) V. Compte rendu Administratif de la Ville de Bischwiller sur l'exercice 1926, p. 27 et 32.

cette «saturation industrielle» dont parle M. *Laufenburger* à propos de l'Alsace tout entière [14]).

Tandis que l'industrie renaissait ainsi, l'agriculture n'a fait que décroître. Le lecteur se rappelle comment les paysans de Gries et d'Oberhoffen achetèrent les terrains délaissés par les émigrants ou par les ouvriers qui n'avaient plus le moyen de cultiver leur houblonnière. Bischwiller, il est vrai, compte encore à l'heure actuelle des ouvriers-paysans qui, après la sortie de l'usine, vont travailler dans leur champ jusqu'à la tombée de la nuit, mais ceux-ci sont en bien moins grand nombre qu'autrefois.

Bischwiller compte 1.568 ha, 39 de terres exploitées, réparties de la manière suivante:

Terres labourables	696 hectares
Cultures maraîchères	20 »
Cultures fruitières	5 »
Prés	840 »
Bois et forêts	7,39 »
Total	1.568,39 ha

En 1928, les céréales (blé, orge et surtout seigle) recouvraient 188 ha., la pomme de terre 300 ha., la betterave fourragère 60 ha., les prairies artificielles 31 ha., les asperges 2 ha. Pour les plantes industrielles, la statistique de 1928 nous donne les chiffres suivants:

Colza	1 ha.
Tabac	7 »
Houblon	85 »

D'ailleurs, comme nous l'avons signalé, les houblonnières qui entourent Bischwiller appartiennent surtout aux paysans des villages voisins.

Il existe à Bischwiller quatre firmes importantes qui s'occupent du commerce du houblon: ce sont les établisse-

14) Ec. Alsac., t. I, p. 156-157.

ments *Robert & Fils* (successeurs de *Gottsmann & Robert*), *J. Netter, Schott & Fils*, Fritz *Regula Fils*, faisant de Bischwiller le plus grand centre du commerce du houblon de la région après Haguenau. Ce commerce a fourni jusqu'en 1925 les meilleurs résultats: le houblon s'est vendu en Allemagne à des prix qui ont dépassé 3.000 francs le quintal.

Ce succès, si beau pour les négociants et pour les planteurs [15]), ne fut d'ailleurs d'aucune utilité pour les brasseries. Des deux survivantes, la Brasserie *Kummer* cessa à son tour la fabrication en 1925, tandis que la Brasserie *Rinckenberger Frères*, dite de «la Couronne», réinstallée dans les conditions les plus modernes en 1921, est parvenue à se conserver une importante clientèle dans un rayon de 30 à 40 km.

Quelques mots encore sur la manufacture de tabacs. L'introduction du Monopole devait être funeste aux petites fabriques libres de Bischwiller. La plus importante d'entre elles, cependant, fut rachetée par l'Etat et continue à faire vivre des ouvriers de Bischwiller et de plusieurs villages voisins (Oberhoffen, Schirrhein, Schirrhoffen, Soufflenheim, Drusenheim), par la fabrication des cigares.

Fait qui n'a d'ailleurs aucun rapport direct avec le développement des manufactures de tabacs en Alsace, puisque celles-ci sont approvisionnées par la Régie, les paysans des alentours se mettent peu à peu à la culture du tabac, qu'ils avaient abandonnée depuis de longues années.

IV. — LA SITUATION BANCAIRE.

Pendant très longtemps, il n'y eut pas à Bischwiller de banque proprement dite. Mais dès 1770 nous voyons les frères *Bertrand* s'assurer des avantages très sérieux en prêtant au duc *Christain IV* la somme de 35.000 florins [16]). A la même

---

15) C'est ainsi que le village d'Oberhoffen, autrefois très pauvre, s'est considérablement enrichi par la culture du houblon.

16) Bourguignon, l. c., p. 6.

époque, les habitants notables qui ont besoin de fonds peuvent trouver à emprunter auprès de la Commune lorsque le budget de celle-ci laisse place à un excédent de recettes [17]), ce qui, semble-t-il, arrivait plus souvent à l'époque qui nous occupe que de nos jours [18]).

Au cours du XIX[e] siècle, ce sont des fabricants qui, utilisant les bénéfices de leur entreprise, feront accessoirement office de banquiers. Jusqu'en 1870, les *Heusch* se transmettent cette charge de père en fils.

D'ailleurs, la plupart des petits fabricants, si nombreux à la veille de la guerre de 1870, n'avaient pas besoin de beaucoup de capitaux pour installer ni pour exploiter leur modeste entreprise; l'acquisition du métier à tisser faite, la maison Henri *Groll* leur fournissait au fur et à mesure de leurs besoins la laine qu'elle faisait venir du Wurtemberg, et qu'ils travaillaient par petites quantités pour la vente directe ou pour le compte d'une entreprise plus importante.

La première banque digne de ce nom est fondée en 1884 par Frédéric *Vonderweidt*. Il fit des avances de fonds et des placements, principalement au Crédit Foncier d'Alsace-Lorraine. Mais les deux grandes sociétés qui prenaient alors naissance, la Filature de Jute et la Nouvelle Manufacture de Draps, étaient en relations avec des Banques de Strasbourg.

La Gewerbebank, constituée après la création de la Chambre des Métiers de Strasbourg, dote Bischwiller d'une filiale en 1908.

Après 1919, l'épanouissement général de l'activité bancaire se manifeste à Bischwiller, bien que les grosses affaires se soient toujours traitées à Strasbourg.

La Gewerbebank a particulièrement bien travaillé après l'Armistice: certains bénéfices de guerre et la vente facile du houblon, principalement, lui permirent d'élever sensiblement le chiffre de ses placements. En 1923, cette entreprise fut transformée par application de la loi de 1917 créant les

17) L. c., p. 14.
18) Cf. Archives départementales C. 64.

Banques populaires et a fonctionné jusqu'aujourd'hui sous la direction de M. Henri *Franck*. La Banque Populaire de Bischwiller n'a pas participé au krach qui a récemment éprouvé la Banque Populaire Alsacienne; elle reçut cependant un demi-million de la Chambre des Métiers, en garantie du contre-coup qu'elle eût pu éprouver du fait de la similitude du nom. Elle est, comme la Banque populaire du Bas-Rhin, soumise au contrôle du Ministère des Finances.

Quant à la Banque *Vonderweidt*, elle fut achetée en 1919 par la Banque Nationale de Crédit, et allait ainsi être soumise aux mêmes tribulations que toutes les succursales de cette société. Rattachée, comme ses sœurs d'Alsace et de Lorraine, au Comptoir d'Escompte de Mulhouse en 1921, puis réabsorbée par la Banque Nationale de Crédit, elle partagea son effondrement et subsiste depuis 1931 comme succursale de la Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie.

Enfin une succursale de la Banque d'Alsace et de Lorraine fut fondée à Bischwiller en 1919, pour être rattachée en 1930 au Crédit Industriel d'Alsace et de Lorraine.

Si nous sommes bien informé, le système de banques dont dispose Bischwiller lui permet de traiter sur place 80% de son trafic, certaines grosses affaires continuant de se traiter à Strasbourg, en particulier à la Banque *Pinck-Schlagdenhauffen*.

V. — L'APOGEE DE L'INDUSTRIE BISCHWILLERIENNE.

Le lecteur a pu se rendre compte de la mesure dans laquelle Bischwiller a participé à la reprise économique dont furent marquées les années qui ont suivi l'Armistice. La meilleure de ces années fut celle de 1923. Toutefois, les affaires allaient continuer de très bien marcher quelque temps encore, et les chiffres suivants permettent d'apprécier l'importance de l'activité industrielle à Bischwiller à une époque où aucun ralentissement sensible ne s'est encore accusé.

En 1925, les usines de Bischwiller occupaient plus de 3.000 ouvriers, ainsi répartis:

Société de Filature et Tissage de jute	1.500	ouvriers	environ
Autres établissements textiles	700	»	»
Industries annexes du textile	290	»	»
Industrie de la chaussure	220	»	»
Industries métallurgiques	350	»	»
Industrie du bois	100	»	»

Il conviendrait d'ajouter à ce chiffre le nombre des artisans et de leurs compagnons. Si, en effet, l'artisanat est en régression marquée en proportion même du développement de l'industrie moderne, Bischwiller n'en comptait pas moins en 1924 notamment: 1 fabricant de flanelles et molletons, 2 dépositaires de teinturerie, 5 tailleurs, plusieurs cordonniers, 2 constructeurs mécaniciens, des serruriers. 1 fabricant de couveuses électriques, 2 chaudronniers, 2 menuisiers, 1 ébéniste, 3 entrepreneurs de bâtiment. 3 couvreurs plombiers, 2 peintres-vitriers, 1 peintre-décorateur, 1 fabricant de brosses, 3 distillateurs, 2 confiseurs, 5 imprimeurs ou relieurs, 3 horlogers, etc...

Toutes les entreprises de Bischwiller se trouvèrent naturellement soumises à la loi de huit heures. Cependant, devant l'abondance des commandes, beaucoup d'industriels, d'accord avec leur personnel, durent recourir au régime des heures supplémentaires.

A la même date de 1925, le tarif de base du salaire des ouvriers non spécialistes est donné par le tableau suivant:

Hommes au-dessous de 16 ans	fr. 0,65		l'heure
» de 16 à 18 ans	» 0,80		»
» de 18 à 21 ans	» 1,05		»
» au-dessus de 21 ans	» 1,25		»
Femmes	» 0,72 à 0,92		»

A ces chiffres viennent s'ajouter des indemnités de vie chère qui augmentèrent progressivement avec le coût de la vie.

Les salaires des ouvriers spécialistes des diverses catégories ont atteint les chiffres suivants:

Pour les ouvriers agricoles ..	de 100,— à 150,—	frs	par mois
» tisserands	100,—	frs	par semaine
» teinturiers	2,20	frs	l'heure
» tapissiers	3,—	»	»
» charpentiers	3,70	»	»
» menuisiers	3,50	»	»
» ferblantiers	2,20	»	»
» forgerons	3,—	»	»
» serruriers	2,20	»	»
» tourneurs en métaux	2,20	»	»
» journaliers	1,80	»	»

Ces chiffres sont plutôt inférieurs à la moyenne. L'ouvrier Bischwillérien s'en accommode cependant, car, souvent encore, il profite de ses loisirs pour cultiver quelque morceau de terrain; ou bien, venant chaque jour d'un village voisin, il appartient à une famille de paysans, et son salaire ne fait qu'augmenter le revenu commun. A Bischwiller même, beaucoup d'ouvriers sont propriétaires de la maison qu'ils habitent. Ainsi s'explique que tant de constructions soient de si modeste apparence: c'est qu'elles ont été bâties par des ouvriers, qui n'avaient pas le moyen de faire plus grand. Ainsi s'explique encore que le communisme n'ait pas fait des progrès plus rapides, malgré l'importance de la population ouvrière: un propriétaire, si modeste soit-il, ne peut en effet manquer d'être plus réfractaire à la propagande démagogique.

D'ailleurs, les chiffres mentionnés ci-dessus représentent des salaires huit ou neuf fois plus élevés que ceux d'avant-guerre, c'est-à-dire que l'augmentation de ces salaires est sensiblement supérieure à l'accroissement correspondant du coût de la vie: il en est résulté pour l'ouvrier la possibilité d'un plus grand bien-être, possibilité que devait renforcer l'inflation de la production.

Il existe un témoin fidèle de l'activité économique d'une localité; c'est son trafic postal. Nous en donnons ci-dessous le tableau comparatif pour les années 1919 à 1923.

Années	Lettres reçues	Lettres expédiées	Colis reçus	Colis expédiés	Mandats-cartes reçus	Mandats-cartes expédiés	Journaux distribués par la poste	Télégrammes reçus	Télégrammes expédiés	Communications téléphoniques reçues	Communications téléphoniques expédiées
1919	571 800	533 680	10 164	8 691	19 587	23 342	3 142	9 624	10 567	28 560	27 675
1920	575 200	714 560	11 882	10 008	14 597	23 942	3 486	9 137	6 898	31 115	29 370
1921	595 580	785 080	8 372	7 424	10 812	21 135	4 305	7 116	6 865	34 640	33 870
1922	734 160	757 760	10 939	11 939	10 210	21 435	4 264	6 977	6 731	34 431	34 980
1923	718 600	712 480	11 880	11 802	10 683	26 044	4 482	7 753	8 226	38 692	37 601
Totaux . .	3 995 340	3 303 560	53 237	49 864	65 889	115 898	19 679	40 607	39 287	168 438	163 496

Observations:

1° 11.000 exemplaires de journaux sont expédiés annuellement, en moyenne, par des expéditeurs de Bischwiller.

2° Pour ce qui concerne les mandats-cartes reçus, leur diminution est due à l'introduction du service des chèques-postaux.

3° La réduction du nombre des télégrammes reçus et expédiés est attribuable à l'extension du service téléphonique [19]).

Un événement important dans les annales de la ville allait fournir comme le couronnement de sa résurrection, tout en annonçant les espoirs les plus ambitieux pour l'avenir: il fut décidé par la Chambre des Métiers de Strasbourg que la XXII[e] Exposition artisanale, industrielle et commerciale aurait lieu à Bischwiller.

Ni la Municipalité, ni les Industriels ne négligèrent quoi que ce fût pour l'organisation de cette entreprise, qui devait être pour l'activité de Bischwiller la propagande la plus éclatante et la plus féconde. L'exposition allait avoir lieu dans les anciens bâtiments de la caserne Fiegenschuh, avant que ceux-ci fussent transformés en logements [20]). Le Conseil municipal constitua un fonds de garantie de 50.000 francs en cas de déficit. Au cas où l'exposition laisserait des bénéfices, ce que l'on espérait bien, ceux-ci devaient servir à subventionner les sociétés et les œuvres de bienfaisance de la ville (délibération du 11 avril 1924).

La propagande la plus active fut poursuivie. L'on imprima des timbres, des affiches, qui furent abondamment distribuées dans les régions les plus diverses; l'on édita un album — auquel nous avons eu l'occasion de nous référer. L'exposition de 1924 devait être, en effet, plus qu'une exposition artisanale régionale ordinaire; elle devait, selon l'expression de son Président, M. P. *Lix*, non seulement offrir à l'admiration du public les chefs-d'œuvre de l'habileté professionnelle

---

19) Ce tableau a été publié dans l'Album-Guide de Bischwiller, 1924, p. 49.

20) V. ci-dessous, p. 108.

des maîtres, compagnons et apprentis, mais encore présenter la synthèse de toutes les industries locales, et par là elle devait faire connaître à toute la France ce que savent faire l'Alsace et la Lorraine; il s'agissait aussi d'attirer à Bischwiller le plus grand nombre possible d'exposants «de l'Intérieur», afin de permettre un échange de vues qui ne pourrait qu'intensifier les relations mutuelles entre les fabricants de la vieille France et ceux des provinces redimées.

L'exposition fut inaugurée le 24 mai par M. *Alapetite*, alors Commissaire général du Gouvernement à Strasbourg. De hautes personnalités du monde politique, industriel et commercial assistèrent à cette cérémonie, et chacun allait pouvoir apprécier les succès et les espoirs de la cité renaissante...

VI. — LA SITUATION ACTUELLE.

Les choses n'allèrent pas aussi bien qu'on l'avait escompté et le bilan de l'Exposition se chiffra par un déficit de plus de 200.000 frs. Ce fut pour la ville une lourde charge, qui allait la retarder considérablement dans la poursuite des constructions projetées: l'assainissement des finances allait être désormais le principal souci de la Municipalité.

D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que, grâce aux dispositions de l'article 68 du traité de Versailles, le marché allemand continuait à fournir à l'industrie de Bischwiller un débouché d'autant plus important que la clientèle allemande consomme relativement plus que la clientèle française, beaucoup plus économe. Or, les clauses de cet article devaient échoir le 10 janvier 1925. Des négociations furent entreprises entre Paris et Berlin, mais elles n'avancèrent que très lentement, et les industriels restèrent dans l'incertitude. Mais surtout, la suractivité industrielle de l'époque comportait déjà quelque chose de factice. L'instabilité monétaire commençait à faire sentir ses effets. Le marché français tenait une place très restreinte[21]). Il fallait, en effet, tenir compte de la

[21]) dont l'importance, parfois, ne dépassait pas 5%.

concurrence des établissements similaires, et, en particulier des vieilles maisons d'origine bischwillérienne transférées à Elbeuf ou à Roubaix, qui s'étaient acquis dans le pays une importante clientèle et dont l'installation était en général plus perfectionnée tandis que la proximité de la mer leur permettait des conditions d'approvisionnement plus favorables. Dans de telles conditions, une grande partie de ce que les usines de Bischwiller ne livraient pas à l'Allemagne partait vers d'autres pays étrangers (Italie, Roumanie... et jusqu'en Amérique et en Chine): c'est ainsi que la maison *Munch et Cie* livra en Amérique du Sud et en Chine jusqu'à 41% des tissus de sa fabrication. Or ces marchés étrangers se fermèrent progressivement: la dévaluation de 1926 n'eut que des effets très insuffisants, le mauvais état des finances de la Roumanie rendit ce pays insolvable, tandis que l'Angleterre nous supplantait progressivement en Chine.

La crise de 1926 fut d'ailleurs générale. A Bischwiller, la plupart des fabricants durent ralentir plus ou moins leur production et réduire le nombre d'heures de leurs ouvriers. La vente directe, qui, par le passé, avait été tout à fait exceptionnelle pour ne pas dire inexistante, commença à prendre un développement inaccoutumé, car elle allait fournir dans certains cas un léger palliatif au marasme des affaires.

Cependant, si, d'une manière générale, on peut dire que l'Alsace a moins souffert de la crise de 1926 que beaucoup d'autres régions françaises, Bischwiller, à son tour, fut particulièrement privilégiée: le nombre de ses chômeurs, en effet, a été minime, et après avoir traversé un moment difficile, les différentes entreprises de cette ville sont parvenues à s'assurer une marche normale... en attendant l'heure de nouvelles difficultés: car la crise mondiale, qui sévit depuis 1931, n'épargna pas l'industrie de Bischwiller.

C'est surtout de l'insuffisance des débouchés extérieurs que souffre dès lors notre industrie textile. Les accords commerciaux signés avec l'Allemagne, le 17 août 1927, n'ont pas suffi à la protéger [22]).

---

22) L'accord franco-allemand du 28 juillet 1934, en vue de remédier à cette insuffisance, a prévu l'augmentation des contingents de certains filés et tissus de laine pouvant être exportés en Allemagne.

C'est dans ces conditions qu'en 1932, la filature de la laine peignée souffre beaucoup de la concurrence, et si la production de la laine à tricoter est satisfaisante, cette industrie a perdu la moitié de ses débouchés. La situation est analogue pour la flanelle, où le travail reste normal, mais l'exportation est anéantie. Le tissage de la laine peignée voit son chiffre d'affaires réduit de 40% par rapport à celui de l'année précédente et souffre sérieusement de la concurrence anglaise. L'année est également mauvaise pour la laine cardée, qui ne fait aucune exportation en Allemagne. Les caprices de la mode se sont ajoutés aux facteurs économiques pour compromettre la situation de la draperie: à l'inverse du rôle que joua la mode féminine au lendemain de l'Armistice, elle oblige maintenant les manufactures de Bischwiller à abandonner leur bonne spécialité pour fabriquer des articles de qualité inférieure, dont le prix de revient reste d'ailleurs trop élevé [23]). Et la draperie, comme la bonneterie, se plaint fortement de l'élévation des impôts locaux. La crise se fait aussi sentir dans le travail du jute: les expéditions baissent, notamment en Suisse, et la concurrence de l'Allemagne et de l'Italie se fait sérieusement sentir.

Et nous voyons tomber ou fléchir tour à tour nombre de ces entreprises vieilles ou récentes, qui faisaient encore, il y a quelques années, la richesse et l'espoir de notre cité. M. Jacques *Pierson* cessa la fabrication en 1926 peu de temps après la mort de son père, Henri *Pierson;* depuis, les terrains qu'il possédait furent vendus en lotissement et ont servi à l'érection de tout un nouveau quartier de villas aux abords de l'église catholique. En 1931, le tissage *Munch et Cie* cessa à son tour le travail et se remit, comme au début de son existence, à livrer sur commande les tissus qu'il fait fabriquer à Sainte-Marie-aux-Mines. La chiffonnerie *Meyer* cessa à son tour de fonctionner en 1932. Actuellement, la tuberie fait uniquement travailler à façon pour satisfaire sa clientèle, les maisons *Lambling* et *Hirsch-Gœllner* travaillent à une cadence très ralentie et la Filature de Jute envisage le trans-

[23]) Indépendamment de ce fait, les négociants préfèrent souvent aux draps de Bischwiller des tissus de moins bonne qualité, assurant un renouvellement plus rapide des commandes.

fert de ses bureaux à Strasbourg [24]). Quant à l'ancienne tuilerie Heusch, elle est complètement fermée depuis l'échec des «Tuileries réunies du Bas-Rhin».

En ce qui concerne les productions agricoles, les chiffres suivants, relatifs à l'ensemble de l'arrondissement de Haguenau, donneront une idée suffisante de la situation à Bischwiller:

Tabac.

Quantité produite:		*Prix de vente total:*
1925,	975 quintaux	365.915 frs
1932,	3.588 »	2.065.264 frs

Houblon.

1925,	7.960 quintaux	
1932,	1.035 » [25]).	

Nous parviendrons peut-être à nous faire une idée générale du ralentissement de l'activité de Bischwiller en comparant l'importance du trafic de la gare au cours de ces dernières années. Voici, à cet égard, les chiffres que nous empruntons au Bulletin de la Chambre de Commerce de Strasbourg (numéros de 1926, 1930 et 1933):

Années	Voyageurs	Bagages	Colis express	Trafic des Marchandises			
				G. V.		P. V.	
				Expéd.	Arriv.	Expéd.	Arriv.
1925	266 299	231,6	—	716,9	899,8	27 286	84 536
1929	280 385	197,4	291,4	474.9	396,3	23 663	68 446
1932	272 198	189,9	222,4	444,6	400,9	13 904	50 687 [26])

[24]) Le lecteur peut se rappeler que cette série noire avait été ouverte par la chute de la société d'Epaillage chimique, dirigée par l'ancien maire, M. Paul *Lix.*

[25]) Ces renseignements sont empruntés au Bulletin de la Chambre de Commerce de Strasbourg, 1926 et 1933.

[26]) Pour ce qui concerne les bagages, colis et marchandises, les chiffres s'entendent en tonnes.

Voici, d'autre part, pour les années 1932 et 1935, la statistique du trafic postal:

Années	Lettres		Colis		Mandats-cartes		Journaux distribués	Télégrammes		Communicat. téléphoniques	
	reçues	expédiées	reçus	expéd.	reçus	expéd.		reçus	expéd.	reçues	expéd.
1932	1 090 412	1 003 315	12 699	14 756	8 620	36 860	3 848	6 823	6 803	69 727	73 024
1935	1 518 100	1 344 975	13 969	30 673	6 117	39 624	3 225	5 585	5 105	66 953	72 780

Ces chiffres sont sans doute assez difficiles à interpréter, puisque dans plusieurs colonnes ils accusent une recrudescence du trafic. Ce fait peut sans doute s'expliquer par le caractère personnel et familial que présentent dans une large mesure les échanges postaux.

Il semble bien, qu'après ce qui précède, que l'on ne peut plus parler d'une nouvelle extension de l'activité de Bischwiller; et ainsi notre ville n'a réalisé que partiellement son programme de la première heure: redevenir ce qu'elle avait été avant 1870, redevenir la capitale industrielle de la Basse-Alsace (l'expression «Mulhouse du Bas-Rhin» avait même été prononcée).

D'abord, en effet, Bischwiller n'a pu intensifier sa production depuis l'Armistice qu'en acceptant les changements de caractère qui s'étaient déjà dessinés du temps de l'Annexion. L'industrie textile perd définitivement son hégémonie, et l'organisation économique continue de se moderniser: en particulier les maisons à firme individuelle restent très peu nombreuses, tandis que les sociétés, de droit local ou anonymes, se multiplient. Ensuite, les résultats que notre ville a pu atteindre dans cette voie, pour appréciables qu'ils soient, se sont trouvés brusquement arrêtés: un certain recul a même été marqué par la crise de ces dernières années.

Est-ce à dire que l'industrie de Bischwiller ait atteint son apogée? Nous ne sommes pas placé pour nous permettre de risquer une réponse à cette question. Dans tous les cas,

l'industrie de Bischwiller ne pourra s'accroître à l'avenir que si la main-d'œuvre s'accroît elle-même; et pour attirer de nouveaux ouvriers, il faudra avant tout pouvoir les loger, donc construire des habitations. Cette mesure d'importance primordiale, sera-t-elle d'ailleurs suffisante? Dans un article publié par «La Vie en Alsace» de septembre 1926, M. Laufenburger notait le fléchissement des ressources en main-d'œuvre de la région alsacienne: «...il n'existe plus, poursui-«vait-il, dans notre province, et hélas! même dans le pays tout «entier, de réservoir humain comparable à celui des Vosges «du XVIII[e] siècle. Toute migration nouvelle risquerait donc «de dépasser le cadre de nos frontières nationales. Plus que «jamais il faut mesurer et coordonner nos efforts, c'est là «qu'est la garantie de la stabilité dans l'évolution» [27]).

«La stabilité dans l'évolution», tel est justement le principe que semble réaliser l'industrie de Bischwiller, et nous pouvons conclure, semble-t-il, sans trop de présomption, que si depuis 1919 l'industrie bischwillérienne a continué de se moderniser, elle a de ce fait perdu, non seulement l'originalité de son aspect, mais aussi l'indépendance relative de ses mouvements. Elle se trouve ainsi et continuera de se trouver soumise plus étroitement que par le passé aux conditions économiques générales, reléguant toute la cité à une place plus effacée; Bischwiller paraît ainsi amenée à une fixité qui pourrait devenir stagnation sous la menace de certaines circonstances défavorables.

Or, voici que les événements actuels semblent fournir une donnée nouvelle et très intéressante de l'avenir de Bischwiller.

Nous avons vu que la principale cause du ralentissement de l'activité industrielle était la perte des débouchés, due aux conditions douanières et à la dureté de la concurrence. Mais nous avons dû signaler que, dans certaines branches du moins, le travail restait normal. A la vérité, jusqu'en 1933, le chômage conserve des proportions relativement modestes, comme l'attestent les chiffres suivants:

---

27) «La Vie en Alsace», 1926, p. 200.)

	Chômeurs		*Journées de chômage*	
	1932	1933	1932	1933
Janvier:		16	—	227
Février:	2 et 26 demi	19	2 et 200 demi	166
Mars:	34	2	569	15
Novembre:	—	4	—	52
Décembre:	2	13	16	169

Ces chômeurs comprennent des ouvriers agricoles, des ouvriers de l'habillement, du commerce, du bâtiment, des menuisiers, des métallurgistes, des cordonniers, des tailleurs de pierres et des ouvriers du transport.

Si le chômage n'a pas pris une plus grande extension à Bischwiller, il faut d'ailleurs tenir compte de ce fait que beaucoup d'ouvriers de la localité vont travailler aux environs, particulièrement à Strasbourg et que, par contre, un certain nombre d'ouvriers travaillant à Bischwiller viennent du dehors.

Nous avons signalé antérieurement [28]), les nouvelles entreprise qui sont venues au cours de ces toute dernières années remplacer les maisons qui ont dû fermer leurs portes: ainsi se sont trouvées compensées, partiellement du moins, les pertes occasionnées par la crise que nous traversons. D'autre part, une centaine de maisons, comprenant 300 logements, ont été construites depuis 1926, et le renvoi des ouvriers polonais (qui travaillaient en grand nombre à la Filature de Jute) a été compensé en partie par quelques nouvelles immigrations. L'industrie textile, qui a cependant perdu son importance relative, compte encore, en 1933, environ 20.000 broches et 4.000 métiers [29]), chiffres qui, dans l'ensemble, marquent un progrès sensible sur ceux du lendemain de l'émigration et soutiennent la comparaison avec ceux de 1869 [30]).

Il apparaît donc que Bischwiller supporte très honorablement les difficultés actuelles, et que cette agglomération pré-

---

[28]) Ch. III, paragr. III.
[29]) Cf. Camille *Rousset*, Annuaire de l'Industrie Textile, 1934.
[30]) Cf. ci-dessus, p. 36.

sente un degré de vitalité auquel peut-être nous aurions pu un moment ne plus nous attendre.

Nous en venons tout naturellement à nous demander quel peut être ici le rôle de cette élite bourgeoise que nous avons vue à l'œuvre depuis plus de deux siècles. L'on peut dire que c'est elle, en effet, par la façon dont elle réagit au traité de Francfort, plus encore que les nouvelles conditions économiques de l'époque, qui contribua à la décadence des lendemains de l'Annexion. Certes, les temps ont changé, et nous avons signalé combien son rôle a diminué d'importance du fait de l'évolution de l'organisation industrielle depuis cinquante ans. Cette élite n'en a pas moins continué à déployer une certaine activité, d'abord à la tête des maisons dont elle a conservé la direction, mais aussi à la tête de la Municipalité, qu'elle n'a cessé d'animer depuis l'Armistice: l'opposition de 1919 fut facilement maîtrisée et les élections de 1925 maintiennent à la Mairie un représentant de la vieille bourgeoisie bischwillérienne qui continue aujourd'hui encore à diriger les affaires communales. Ces faits sont très importants, si nous nous rappelons dans quelle large mesure la situation de Bischwiller au cours de ces quinze dernières années a été conditionnée par l'activité de la Municipalité.

Nous avons vu, à différentes occasions, que, dans le domaine économique, la bourgeoisie bischwillérienne est toujours du parti de l'ordre, le plus propice aux affaires. Elle n'a pas changé d'attitude au cours de la période qui nous occupe maintenant: ainsi s'explique son opposition aux partis d'extrême gauche et aux excès de l'autonomisme; aux élection législatives de 1928 et à celles de 1932, pris au second tour entre le socialisme ou le communisme, d'une part, l'U.P.R., alors autonomisante, d'autre part, 50% des électeurs s'abstinrent ou déposèrent dans l'urne des bulletins blancs [31]).

La vieille élite de Bischwiller n'a pas pu empêcher l'éclosion des formes modernes du capitalisme (qu'elle contenait peut-être en germe, mais qui allaient par la suite compromettre son influence), ni de la lutte de classes (les partis

31) Parmi les suffrages exprimés, il y eut environ 55% de voix pour le candidat d'extrême-gauche et 45% en faveur de l'U.P.R.

d'extrême-gauche sont en progrès, comme l'attestent déjà les élections municipales complémentaires de mai 1933, et surtout les élections de mai 1935, qui ont donné à Bischwiller un maire communiste et deux adjoints socialistes). Mais il semble bien que nous pouvons affirmer qu'elle n'est pas étrangère à la vitalité économique que nous avons signalée. Conservera-t-elle longtemps encore son originalité séculaire et ce qui lui reste d'influence, ou est-elle condamnée à sombrer sous un particularisme stérile? C'est la question de l'avenir moral de Bischwiller que nous nous posons ici, à côté de celle de son avenir économique. Elle nous dépasse, évidemment. Contentons-nous, pour terminer cette étude, de chercher à nous faire une idée aussi claire que possible du Bischwiller d'aujourd'hui, et nous nous estimerons satisfait si ce dernier tableau que nous allons nous efforcer de dresser doit permettre de saisir quelque trace du dynamisme qui anime la cité qui nous occupe.

VII. — ORIGINALITE DE L'AGGLOMERATION BISCHWILLERIENNE ET CONCLUSION.

Bischwiller est devenue une cité industrielle moderne. D'autre part, le Bischwillérien se distingue encore assez bien par certains sentiments et certaines idées qui lui sont propres. Nous avons connu à Bischwiller et au dehors de cette ville des Bischwilleriens très différents les uns des autres à la fois par l'éducation qu'ils avaient reçue et par le milieu auquel ils appartenaient — des protestants, des catholiques et des juifs, des fabricants et des ouvriers, des commerçants, des fonctionnaires, des hommes d'âge mûr et des jeunes gens... sans oublier les élèves du collège: nous avons remarqué chez tous un air de parenté indiscutable. D'abord, un certain matérialisme, une grande simplicité de manières et un sens profond de l'économie [32]); dans ce pays d'Alsace où les pré-

[32]) Même dans les familles les plus aisées, où, sauf de très rares exceptions, le luxe et les dépenses somptuaires sont inconnues. La

occupations régionales tiennent une si large place et où l'idée nationale est parfois si âprement discutée, un puissant attachement à la France; auprès des vieux, qui ont conservé vivant le culte de la langue, comme auprès des jeunes, pleins d'allant et d'une gaîté de bon aloi, le Français rencontre la même franche cordialité et se sent également chez lui; d'autre part, enfin, tout le monde, homme du peuple ou bourgeois, émigré ou resté au pays, se sent également fier de sa petite ville et attaché à son passé. Et, quand l'occasion s'en présente, cette fierté se manifeste d'une autre façon, qui tend encore à rapprocher le Bischwillérien du Français en général au risque de le séparer peut-être de beaucoup d'Alsaciens: l'homme du peuple de Bischwiller présente une certaine aptitude, peu fréquente en Alsace, à s'élever au-dessus de sa condition et à s'adapter à un niveau social supérieur lorsqu'il est parvenu à une situation comportant cette ascension [33]).

L'on sera peut-être étonné que Bischwiller ait ainsi conservé son esprit propre si l'on pense que l'industrie tend à y perdre de plus en plus les traits qui en ont fait l'originalité.

La difficulté à laquelle nous nous heurtons ici est encore plus grande. La contradiction, si contradiction il y a, semble, en effet, ne pas exister seulement entre les faits d'ordre économique et les faits d'ordre psychologique: elle descend à l'intérieur même de chacun de ces deux domaines.

Le lecteur s'en rendra aisément compte s'il veut se donner la peine de visiter rapidement notre cité.

Il sera alors frappé de l'aspect de cette prétendue ville moderne, fière de ses 8.000 habitants, qui ressemble tout au plus à un gros village; de ses petites maisons comme on n'en voit pas de si pauvres dans bien des communes rurales; de ses rues non pavées, parfois même sans trottoirs: peu de magasins et, sauf aux heures de sortie des usines et d'arrivée de certains trains, personne dans les rues.

---

rudesse alsacienne, jointe sans doute à un certain rigorisme protestant, semble ici s'accommoder parfaitement de l'amour du gain qui a fait la force des fondateurs de l'industrie.

33) Il semblerait y avoir chez l'homme du peuple de Bischwiller une certaine absence de timidité à l'égard des classes supérieures qui correspondrait bien à un sens démocratique profondément ancré et bien conforme à la mentalité bischwillérienne telle qu'elle a été façonnée par l'histoire.

D'autre part, où est donc cet attachement du Bischwillérien à son passé, sa fierté à l'égard de sa ville? Celle-ci ne présente aucun monument historique, aucun vestige du passé, en dehors des cimetières et des monuments aux morts de 1870 et de la Grande Guerre! Des centaines d'ouvriers, des quantités d'employés vivent à Bischwiller sans rien savoir de son histoire: ils ignorent tout du passé de leur ville, qu'ils ne se soucient guère de connaître, et ils sont les premiers à dénigrer le «trou» qui les nourrit. Le traditionnalisme est une force de cohésion et d'union là où il est la règle: or il n'est guère de société plus disparate que l'ensemble de la population bischwillérienne.

Et il nous faut bien reconnaître que le voyageur qui se livrerait à ces réflexions, ne se tromperait pas entièrement.

D'abord, en effet, le développement du commerce intérieur de Bischwiller n'est aucunement proportionné à celui de son industrie. Il existe bien quelques commerçants en gros, qui ont fait de bonnes affaires sur place et aux alentours, mais Bischwiller souffre beaucoup de la concurrence de Strasbourg. Les relations ferroviaires et routières avec cette ville sont très bonnes; les attaches de famille, la vie intellectuelle, le plaisir ou le travail attirent chaque jour dans le chef-lieu du Bas-Rhin les éléments les plus divers de la population: l'on en profite pour y faire des achats. Il est vrai que Strasbourg offre des ressources incomparables; mais l'on ne s'en tient pas à y rechercher ce que l'on ne pourrait trouver à Bischwiller, et nous n'exagérons nullement en écrivant que des Bischwilleriens profitent de leurs fréquents voyages à Strasbourg pour y acheter jusqu'à un kilo d'oranges ou une boîte de cirage! Les choses en sont à ce point que, à bien des égards, Bischwiller peut être considérée comme un véritable faubourg de Strasbourg.

Vue de dehors, la vie à Bischwiller semble bien matérielle. Tant que le Bischwillérien est chez lui, en effet, il ne se préoccupe, le plus souvent, que de son travail, de ses intérêts, parfois aussi de ce qui se passe chez ses voisins. Quand l'ouvrier sort de l'usine, c'est pour travailler dans son jardin, à moins qu'il n'aille à la brasserie; quand le bourgeois a des loisirs, il prend le train ou sa voiture pour Strasbourg à peu

près aussi facilement qu'il prendrait le tramway s'il habitait Neudorf ou Cronenbourg.

Enfin, l'on pourra nous faire remarquer que cette ville de Bischwiller si française [34]) a donné à l'Allemagne de très zélés serviteurs, en la personne d'un Professeur Kapp, d'un Pasteur Vœltzel, sans oublier le vice-chancelier Meissmer [35]), et nous croyons savoir que certaines familles bischwillériennes des plus authentiques comptent des parents de l'autre côté du Rhin.

Comment donc concilier tant de contradictions apparentes et pouvoir espérer parvenir à nous faire de Bischwiller une idée cohérente?

Pour résoudre cette dernière question, nous ne devons pas perdre de vue que la solidarité, tant intellectuelle qu'économique, qui unit une localité à l'ensemble de la Nation, à la société en général s'est considérablement accrue depuis un demi-siècle. Il devient ainsi de plus en plus difficile à une ville de rester elle-même, surtout si c'est un centre économique plus ou moins pareil à d'autres par la nature de ses ressources, surtout si elle partage son histoire, ne serait-ce qu'en partie, avec un territoire plus étendu. Au fur et à mesure de l'évolution nécessaire, chaque localité participe, en quelque sorte, à un nombre croissant de conditions de vie, de plus en plus générales. C'est tout particulièrement ce qu'il nous est donné de constater à propos de Bischwiller.

Cette cité se développa d'abord dans la direction où l'orientèrent les immigrés protestants, principalement français, qui y fondèrent l'industrie textile, et, pouvons-nous dire, selon sa loi propre.

---

34) Les attaches françaises de Bischwiller semblent avoir été suffisamment établies. L'immigration protestante et l'émigration d'après 1871 en ont été les deux facteurs fondamentaux. Rappelons qu'il est peu de Bischwilleriens qui ne comptent un parent à Paris, Elbeuf, Vire, Sedan, ou quelque part ailleurs en France. Bischwiller a donné à notre pays de nombreux officiers, parmi lesquels nous retiendrons les noms de Heusch, Müller, Huhardeaux, Lambling; mentionnons encore Louis Bertrand, premier Président de la Cour d'appel d'Angers; signalons enfin qu'André Maurois est de descendance bischwillérienne.

35) D'après des renseignements oraux qui nous ont été fournis, Non hésiterait pour le lieu de naissance de Meissmer entre Bischwiller, Strasbourg et Posen: toujours est-il que son père a exercé à Bischwiller les fonctions d'employé des postes.

Un premier événement considérable allait en quelque sorte obliger la ville à sortir de son isolement et à participer à une vie plus large: ce fut la Révolution française, dont l'effet fut de faire entrer Bischwiller beaucoup plus étroitement dans les cadres de la nation française. Cette opération se fit avec une grande facilité [36]) et sans détourner Bischwiller de sa voie, car il y avait une parenté profonde entre l'esprit de la Révolution et l'esprit de la Réforme, qui était au fond de l'âme de la bourgeoisie de Bischwiller.

Les autres événements, qui survinrent par la suite, déterminèrent à Bischwiller une réaction plus complexe.

En matière économique, nous avons d'abord affaire à l'apparition du machinisme. Cette innovation est à l'origine du capitalisme moderne, et en fin de compte, de toutes les transformations que l'industrie allait subir depuis le début du XIX[e] siècle. Or, l'ont peut bien affirmer qu'il y a antagonisme entre, d'une part, le machinisme et les aspects modernes de l'industrie qui, à Bischwiller comme ailleurs, en ont été le résultat, et, d'autre part, l'artisanat et le corporatisme, qui avaient créé la draperie bischwillérienne: et ainsi nous comprendrons que, dans la mesure où il a fallu que l'industrie de Bischwiller cédât aux formes nouvelles, elle a perdu son originalité.

Sur le plan national, Bischwiller fut soumise d'abord à l'épreuve de l'Annexion de 1871, puis fut réintégrée dans la patrie française en 1918. Or, le même sort fut réservé à toute l'Alsace et à une partie de la Lorraine: il était bien à prévoir que, dans une certaine mesure du moins, les mêmes causes produiraient les mêmes effets, et que ces tribulations accentueraient la solidarité de Bischwiller avec l'ensemble du pays annexé [37]).

Il est une dernière circonstance qui devait agir sur Bischwiller comme un puissant facteur d'assimilation: c'est la présence à 25 km. d'une grande ville comme Strasbourg, à la fois chef-lieu administratif et centre économique et intellectuel

36) Cf. ci-dessus, Ch. I[er], paragr. II.

37) Nous signalerons, en particulier, l'analogie frappante des conditions dans lesquelles les problèmes économiques créés par l'Annexion puis par la désannexion, se posèrent à Bischwiller et à Mulhouse (Cf. *Laufenburger*, Cours d'Ec. Als., t. II; p. 14, 15, 17, 19).

de premier ordre. Le développement des moyens de communications aidant, Strasbourg exerce sur Bischwiller une puissante force d'attraction, qui a abouti aux résultats que nous savons: appel d'ouvriers, véritable émigration d'employés et de fonctionnaires, concurrence toujours grandissante au commerce intérieur de Bischwiller et découronnement progressif au point de vue intellectuel.

Peut-être cette ville aurait-elle eu le privilège de résister plus longtemps à cette sorte d'assimilation économique et psychologique si elle avait pu continuer à se développer selon sa loi propre [38]). Mais les circonstances devaient en décider autrement; le traité de Francfort a brisé impitoyablement le génie et l'élan qui l'animaient. L'esprit s'est ressaisi, mais après la grande catastrophe, il est resté surtout le privilège d'une élite. Quant à l'élan, il était brisé, et il a fallu repartir sur un terrain en grande partie renouvelé. Et voilà comment nous pouvons assister à l'heure actuelle à ce dualisme déconcertant d'une bourgeoisie riche de ses souvenirs et fière de son passé au sein d'une cité où les conditions économiques de la production et de la vie se sont largement modernisées.

Nous comprendrons facilement comment cet antagonisme, par un jeu de réactions mutuelles, a pu s'accentuer au point de faire de Bischwiller une ville si diverse à la fois par sa population et par son activité. Ce qui doit bien plutôt nous étonner, c'est que, dans les conditions actuelles, l'originalité de Bischwiller soit encore vivace et que, malgré toutes ses causes d'affaiblissement, l'élite reste consciente d'elle-même. Malgré tant de forces contraires, cette élite, qui a fait Bischwiller, ne veut pas mourir. La réception de ses compatriotes d'Elbeuf le 14 octobre 1919, le voyage du Maire de Bischwiller à Vire, font foi de sa vitalité, ainsi que l'intérêt que la ville témoigne aux œuvres de propagande française [39]),

---

38) Il est sans doute permis d'admettre que, sans l'Annexion, Bischwiller aurait poursuivi son développement et, ayant conservé toutes ses forces propres, tiendrait peut-être aujourd'hui une place comparable à celle d'Elbeuf.

39) Qu'il nous soit permis ici de rendre un juste hommage à Mme Vve Auguste *Vonderweidt*, présidente de la section locale de la Croix-Rouge, dont l'inlassable dévouement n'a d'égal que son ardent patriotisme.

à son Collège [40]), à toutes les sociétés artistiques ou sportives qui captivent le meilleur de ses loisirs.

La bourgeoisie de Bischwiller a sans doute eu à compter avec la menace de l'esprit de caste, dans lequel toutes les élites risquent de sombrer. C'est qu'elle fut d'abord préservée par l'ampleur même du sacrifice qui lui avait été imposé. Après l'exode des années qui suivirent l'Annexion, ce n'est pas seulement son prestige social qu'il s'est agi pour elle de sauver, mais l'existence même de ses membres et tous les facteurs moraux (d'ordre national et culturel) essentiels à son idéal [41]). Or l'esprit de caste, avec tout ce qu'il comporte de mesquin et de stérile, peut bien sauver des amours-propres collectifs par les illusions qu'il entretient: il ne constitue pas une arme sérieuse contre la ruine matérielle et morale des individus. Et si l'élite de Bischwiller a été incapable de triompher des événements qui ont porté une atteinte si profonde a sa prospérité, elle a su courageusement se ressaisir après que les premiers moments d'abattement ont été passés, et surtout, elle a conservé à Bischwiller le ressort moral nécessaire à une nouvelle prospérité. C'est qu'en effet le particularisme et la fierté du bourgeois de Bischwiller, au lieu de

---

40) Au lendemain de l'Armistice, le sort de l'ancien Gymnase fut un nouvel objet de préoccupation. L'Administration se décida pour un établissement d'enseignement secondaire, sur le modèle de nos collèges. Cette mesure fut certainement la meilleure, car elle donna à l'établissement un nouvel essor. Les programmes de l'enseignement secondaire français, dont la souplesse, par l'existence d'une section classique et d'une section moderne, réunit la culture désintéressée du «Progymnasium» et la culture utilitaire de la «Realschule», devaient en effet répondre le mieux aux besoins complexes de la population. C'est ainsi que, sous la direction de M. Auguste *Bertrand*, le Collège de Bischwiller n'a cessé de prospérer; le nombre des élèves dépassa bientôt 110, bien qu'il n'y eût qu'une seule classe élémentaire, la Septième; il fallut créer successivement une Première, une classe de Mathématiques, une classe de Philosophie. Plus récemment, trois nouvelles classes primaires ont été ouvertes, et la Municipalité a dû, en 1933, entreprendre des agrandissements afin de pouvoir loger les quelque 150 élèves qui constituent actuellement l'effectif moyen de cet établissement.

41) L'esprit de caste s'est développé plus facilement à Mulhouse, où la bourgeoisie industrielle avait moins à lutter pour vivre. Beaucoup moins atteinte par l'émigration, elle a continué de se constituer à elle-même un milieu qui lui suffisait et elle se sentait, d'autre part, beaucoup plus éloignée des classes inférieures du fait qu'elle habitait une ville beaucoup plus grande et nécessairement plus diverse par la population (Cf. *Laufenburger* et *Pflimlin*, l. c., t. II, p. 380 et sqq.).

s'épuiser dans la stérilité de l'esprit de caste, ont en quelque sorte débordé sur la population autochtone tout entière, pour donner à celle-ci l'air de famille et l'originalité que nous avons essayé de caractériser plus haut: débordement, contagion, qui est sans doute un nouvel aspect de la vieille amitié du patron pour ses ouvriers, et que devait grandement faciliter l'exiguité relative de la ville jointe à la communauté d'origine des indigènes que l'immigration allemande ne pouvait à son tour que rapprocher davantage.

Quand nous avons essayé, quelques pages plus haut, de tracer le caractère général et les idées maîtresses du Bischwillérien, nous avons signalé, en effet, qu'il ne s'agissait pas seulement des personnages les plus représentatifs de la vieille cité bourgeoise, mais que nos remarques s'appliquaient à toutes les classes de la société et à tous les âges. Nous sommes donc en présence d'une mentalité collective fortement caractérisée[42]). La vie morale qui s'en dégage est d'autant plus vivace dans son originalité. Elle a d'abord échappé à l'esprit de caste ou de clocher parce que l'étendue du sacrifice que lui avait imposé l'Annexion l'obligea d'abord à lutter pour son existence. Sans doute si l'Annexion s'était prolongée aurait-elle fini par y succomber. Mais elle portait en elle-même le remède à cet écueil, qui, après 1918, allait la sauver: c'est sa facilité d'assimilation à la pensée et à l'esprit de la Nation, qu'elle doit sans doute à son origine première. Après quarante-trois ans d'annexion, «Bischwiller, écrivions-nous «page 53, avait triomphé de la ruine matérielle; mais «n'était pas parvenue à se refaire une vie morale»; et nous attribuions cet échec au malaise psychologique créé par la domination allemande. Aujourd'hui, au contraire, avec le retour à la France, l'âme de Bischwiller a retrouvé le milieu propice à son épanouissement, où elle pourra s'ouvrir sans se contrarier, entraînant la ville vers une adaptation morale qui sera le complément nécessaire de son évolution économique.

Ainsi, l'histoire de Bischwiller et ce qu'il peut nous être permis d'augurer de son avenir semblent concourir à nous

---

42) Mentalité d'origine religieuse (la Réforme) et cimentée par les grands événements politiques (1789, 1871, 1918.)

montrer, sous une forme tourmentée, mais très nette, les transformations d'une ville à l'origine très fermée mais tendant à devenir largement ouverte. Cette involution ne s'est faite ni régulièrement, ni spontanément, mais par acoups et sous l'influence de circonstances extérieures.

Bischwiller, cité originale par son aspect économique et par son esprit, ne pouvait pas résister indéfiniment aux causes de modernisation et d'élargissement. La Révolution française et l'introduction du machinisme furent de puissants facteurs, le premier essentiellement spirituel, le second économique, de cette transformation. L'Annexion de 1871, puis le traité de Versailles, en furent les derniers agents. Au point de vue économique, si l'Annexion s'est d'abord présentée comme une cruelle épreuve, elle agit en fin de compte comme un facteur de modernisation: Bischwiller, en effet, n'a pu résister à la menace de mort qu'en précipitant, pour ainsi dire, sa course dans le sens indiqué. En réintégrant l'Alsace dans la mère-patrie, le traité de Versailles allait, dans des conditions plus agréables, tendre vers le même but: Bischwiller allait poursuivre son œuvre de redressement, mais en renonçant toujours davantage aux formes vieillies de l'économie d'autrefois. Au point de vue spirituel, l'Annexion avait exaspéré l'âme collective de Bischwiller: celle-ci se réfugia dans une attitude de protestation toute négative qui devait nuire au développement industriel de la cité, mais qui réservait ses forces pour des temps plus heureux: ces temps furent ramenés par le traité de Versailles; comme nous l'avons montré, la vie morale de Bischwiller a retrouvé dans la société française ses conditions naturelles de développement et de fécondité.

Il n'y a plus divorce entre l'activité et la volonté, et la ville, comme réconciliée avec elle-même, remplit certainement les meilleures conditions possibles pour poursuivre sa destinée [43]).

FIN.

[43]) Il peut sembler vain de parler de la destinée de Bischwiller en des jours aussi incertains que ceux que nous traversons actuellement. Mais nous ne devons pas non plus nous abandonner au pessimisme, d'autant moins que nous ne disposons pas encore du recul nécessaire pour porter sur la situation présente le moindre jugement valable.

ANNEXE.

UN TABLEAU DU VIEUX BISCHWILLER.

Par Albert MARY, Pasteur à Bischwiller (1921—1934).

(Traduit de l'Alsacien.)

PERSONNAGES:

M. DUCROS Père,	fabricant;
MARTHE,	sa fille;
ERNEST,	son fils;
LIESSEL,	sa cuisinière;
WENDLANDT, SCHMITT, WEBER, REDDERER, SCHNEIDER	ouvriers;
Mme WENDLANDT, Mme SCHMITT	femmes d'ouvriers;
JULES,	contrebandier;
Un Aubergiste.	

ACTE 1er:

(*Bureau de M. Ducros. — Au mur pendent un calendrier de* 1872 *et le portrait de Gambetta. — Ducros est assis à son bureau lisant une lettre. — Marthe.*)

SCENE 1er:

DUCROS, MARTHE, puis ERNEST.

DUCROS:

Toujours pas de commandes! (*I prend une pose affligée et appuie a tête sur ses bras.*)

Entre ERNEST:

Bonjour, papa! Te voilà encore triste! Encore pas de commandes, sans doute.

DUCROS:

Bonjour! Il n'y a rien à faire. La guerre a tué notre fabrique: elle a arraché l'Alsace à la patrie et maintenant nous voilà sans pain: voilà trois mois que les métiers se taisent; où allons-nous?

ERNEST:

Ecoute, papa: moi aussi, cette idée-là ne cesse de me tracasser. Où allons-nous? Qu'est-ce que nous allons devenir? Que vont devenir nos ouvriers? Que va devenir Bischwiller?

DUCROS:

Eh oui! Pour moi, il n'y a plus à se tourmenter. J'ai fait ma part, et j'ai bien de quoi vivre maintenant, avec ce que mon travail m'a rapporté. Mais c'est vous, qu'allez-vous devenir? vous, mes enfants, et mes ouvriers, et mon Bischwiller, où personne n'a fait

autre chose que de travailler et de gagner son pain par un honnête labeur, où les métiers ont chanté dès la première heure du jour jusque bien tard le soir pour rendre le drap de Bischwiller célèbre dans toute la France — maintenant, il y a la douane, et nos vieux clients ne peuvent plus nous acheter! Que faire? Oh si seulement j'étais là-bas avec la maman, au «Hasesprung», et que je ne voie pas cette misère!

MARTHE:

Oh! papa, ne parle pas comme celà; je n'y tiens plus!

ERNEST:

Non, papa, il ne faut pas perdre courage. J'ai une proposition à te faire. — Partons en France, et là nous monterons une fabrique!

DUCROS:

Quoi! Qui est-ce qui t'a donné cette idée-là? Toi, Ernest, partir d'ici, où ton père et ton grand-père ont été fabricants, où nous avons bâti cette maison! O jeunesse! le pays natal n'est donc rien pour vous!

ERNEST:

Oh! Mais si, papa! Mais s'il n'y a rien à faire, que faut-il que je devienne, dans la force de ma jeunesse? Donne-moi du travail, du travail pour mes mains, pour mon cerveau; alors je serai content... (*On frappe.*) Entrez!

SCENE II:

DUCROS, MARTHE, ERNEST, Mme SCHMITT.

Mme SCHMITT:

Bonjour, M. Ducros! Bonjour, Mlle Marthe!

MARTHE:

Qu'est-e qui vous amène chez nous?

Mme SCHMITT:

O M. Ernest, Mlle Marthe, ô M. Ducros! Aidez-moi. Je suis si malheureuse! Vous savez bien quel bon ouvrier était mon mari, comme il aimait le travail.

DUCROS:

Oui, c'était mon meilleur ouvrier.

Mme SCHMITT:

Et çà ne l'empêchait pas de siffler et de chanter. Comme j'étais heureuse! Le matin de bonne heure il ne pouvait pas courir assez vite à la fabrique, et je lui disais souvent: «Tu aimes ton métier mieux que moi!» Mais depuis que le métier se tait et que lui n'a plus de travail, je suis la femme la plus malheureuse au monde! Il crie, il bat les enfants, il boit et rentre saoûl à la maison! Il s'en prendrait bien à moi aussi, mais il sait que j'ai une bonne poigne. Petit à petit, il me faut retirer tout notre argent de la caisse d'épargne, pour qu'il aille le porter au «Cerf»: il y passe tout son temps à jouer aux cartes et à boire.

DUCROS:

Je suis prêt à vous donner une somme...

Mme SCHMITT:

Oh non! Ce n'est pas celà qu'il faut. Je ne veux pas d'argent. Donnez-lui du travail; il n'y a que du travail qui puisse nous sauver. L'oisiveté est la mère de tous les vices. N'est-ce pas, M. Ducros, vous allez lui trouver du travail, n'importe quoi, pourvu qu'il ait quelque chose à faire.

DUCROS:

Tout celà est bel et bon, mais où faut-il donc que j'aille chercher du travail? (*On frappe encore une fois.*)

SCENE III:

Les mêmes, Mme WENDLANDT.

Mme WENDLANDT:

Bonjour, la compagnie!

DUCROS:

Bonjour Mme Wendlandt. Qu'est-ce que vous avez sur le cœur?

Mme WENDLANDT:

O M. Ducros! Pourquoi avez-vous renvoyé mon mari? Il va devenir fou, il l'est déjà; depuis le temps qu'il fait semblant, voilà maintenant que çà a tout l'air d'être pour de bon. Oh! laissez-le donc revenir à la fabrique, ou bien il va falloir l'envoyer à Stéphansfeld. — Il enlève toutes les couvertures de son lit, il les jette sur son épaule et dit: «Maintenant, il faut mettre le drap sur le cadre», et il court au travers de la chambre comme un fou.

DUCROS:

Que voulez-vous, ma brave femme! Je n'ai pas de travail — pas de commandes en perspectives, de nulle part.

Mme WENDLANDT:

Faites des réserves.

ERNEST:

Les magasins sont pleins de haut en bas.

SCENE IV:

Les mêmes — WENDLANDT entre, deux couvertures sur l'épaule — LIESSEL.

LIESSEL (*courant après Wendlandt*):

Qu'est-ce que vous voulez donc ici? Wendlandt?

Mme WENDLANDT:

Ah! mon Dieu! Maintenant, le voilà qui vient ici!

WENDLANDT

(*ayant regardé autour de lui, et heureux de voir le patron*):

Patron, où faut-il mettre le drap?

Mme WENDLANDT:

Va à la maison! Tu nous rends ridicule, avec tes couvertures, espèce de fou!

ERNEST:

Paix! Ce n'est pas ainsi que vous le calmerez. Wendlandt, monte porter çà au deuxième, dans le magasin de derrière.

Mme WENDLANDT (*suivant son mari, qui s'en va lentement*):

Adieu!

SCENE V:

DUCROS, ERNEST, MARTHE, LIESSEL.

ERNEST:

Papa, est-ce que nous pouvons voir une telle misère sans faire l'impossible pour y remédier? Regarde comme toutes les mains se

tendent vers nous pour nous demander du secours; et quel secours? Du travail! Rien que du travail!

DUCROS:

Eh! Je vois bien tout celà, je le sais bien; je n'en dors plus la nuit depuis des mois!

ERNEST:

Eh bien alors, papa, laisse-moi partir avec les meilleurs tisseurs.

DUCROS:

Quoi! Est-ce que vous pouvez aussi emporter le pays qui vous a vu naître?

ERNEST:

Que veux-tu papa! Çà ne va pas autrement! Ici nous sommes inactifs, et là-bas il y a du travail et du pain!

DUCROS:

C'est si dur pour moi de te laisser partir!

MARTHE:

Oh non, Ernest! Ne nous quitte pas!

LIESSEL:

Ecoutez, M. Ernest a bien raison! L'on doit aller où il y a du travail, où l'on peut se rendre utile: moi aussi, j'irai où l'on aura besoin de moi, vous le savez bien! Je veux partir avec M. Ernest!

ERNEST:

Quoi? toi, Liessel, avec ton français!

LIESSEL:

Et puis après? Je pourrai bien dire «chamais» au «champon», des Français convenables ne se moqueront pas d'une vieille cuisinière comme moi.

MARTHE:

Et nous, tu veux nous laisser seuls?

LIESSEL:

Marthe, tu es là pour rester avec ton papa et tenir la maison. Moi, il faut que j'aille avec M. Ernest: comme çà, tu auras ton travail

et moi le mien. Pas vrai, M. Ernest? Quand nous serons là-bas, je vous ferai des «Hirtzhœrnle», des «Leewerknepfle», des «Kugelhopf» et des «Ropfkueche» à la mode de Bischwiller!

MARTHE:

Ernest ne restera pas tout seul, il va se chercher une femme!

LIESSEL:

Mais il faut justement que je l'aide à en trouver une; ce n'est pas n'importe laquelle qui l'aura. — Ah! mais non! il faudra qu'elle me plaise, à moi aussi, celle-là! Du calme, et tout s'arrangera.

MARTHE:

Mais Liessel, tu ne pourras plus aller chez Lambert Selmel, prendre le café et bavarder, le dimanche!

LIESSEL:

Çà ne fait rien; Madame m'a bien dit avant de mourir, que tout devait passer avant le bavardage.

ERNEST:

Tais-toi, ma bonne Liessel, écoutons papa!

DUCROS:

Qu'est-ce que vous voulez que je dise? Il n'y a plus autre chose à faire: j'ai essayé en vain tout ce qui était humainement possible.

ERNEST:

Eh bien! papa, je vais voir, et quand j'aurai trouvé où aller, laisse-moi partir. Tu seras content de moi. Maintenant laisse-moi parler avec les ouvriers.

ACTE II:

(Salle de l'Auberge du «Cerf». — Sur une table, un litre de vin et des verres).

SCENE 1er:

REDDERER, SCHMITT, SCHNEIDER.

REDDERER:

Quoi? Personne n'a entendu parler nos métiers? Est-ce qu'ils ne vont pas bientôt recommencer à tourner?

SCHMITT:

Ah bien oui! Tu en parles à ton aise!! Tu peux toujours attendre!

SCHNEIDER:

C'est tout de même malheureux! Tous les jours j'envoie ma femme chez le patron, et chaque fois elle me rapporte la même réponse: Rien, rien du tout!

SCHMITT:

Encore un litre, Jacob!

SCENE II:

Les mêmes, WEBER.

WEBER *(en arrivant)*:

Ah! Vous êtes là aussi! Je ne pouvais plus tenir à la maison. Ces plaintes continuelles de la femme et des enfants, je ne peux plus les entendre.

REDDERER:

Et crois-tu, à la fin du compte, que nous soyons bien ici? Je ne serais pas étonné si tout celà finissait par nous faire perdre la tête, ou presque.

SCHNEIDER:

Nous en avons un bel exemple avec Fritz Wendlandt. Vous avez aussi entendu les tours qu'il fait?

LES AUTRES:

Oui. Oui!

SCENE III:

Les mêmes, JULES.

JULES (*en arrivant*):

Salut, la compagnie!

LES AUTRES:

Salut! Bonjour, Jules!

JULES (*à l'aubergiste*):

Servez un quetsch, mais pas comme pour un malade. (*L'aubergiste apporte un verre de table, la bouteille d'eau de vie, et verse.*) Qu'est-ce que vous avez à regarder comme çà? On dirait que vous êtes morts!

REDDERER:

Nous n'avons guère envie de rire, quand nous voyons que les cheminées des fabriques ne fument toujours pas!

JULES:

Qu'est-ce que çà vous regarde? Avez-vous besoin d'emplir les poches des patrons avec votre sueur?

REDDERER:

C'est que, quand çà ne marche pas pour les patrons, ç'en est bientôt fini pour nous!

SCHMITT:

On sait bien que tu n'as jamais aimé le travail.

JULES:

Je m'en voudrais bien de travailler pour les patrons pour un salaire de famine!

SCHMITT:

Tu sais bien pourquoi tu ne travailles plus pour eux: c'est parce qu'il n'y en a pas un qui ait pu t'employer nulle part, et que partout il a fallu te renvoyer à cause de ta paresse et de ta mauvaise langue.

JULES:

Peuh! Je n'ai besoin de personne; je suis un homme libre, et je suis maître dans mon champ!

SCHNEIDER:

Oui, maître dans le champ des autres, comme les oiseaux, qui récoltent sans avoir semé!

WEBER:

Et maître-braconnier!

JULES:

Quoi! Le gibier est à tout le monde! J'aime un civet de lièvre ou une gigue de chevreuil tout comme les riches — et maintenant que vous n'avez pas de travail je sais le moyen de vous faire gagner une belle pièce. (*A l'aubergiste*): Patron! Encore un tord-boyaux comme çà. (*Il jette une pièce de 5 frs sur la table, l'aubergiste le sert.*)

REDDERER:

S'il s'agit d'un travail honnête, nous sommes là; mais je ne voudrais pas tremper, comme toi, dans des affaires louches.

JULES:

Çà dépend comme on le prend. Dans le besoin, le Diable mange des mouches. Et puis, çà ne fait de tort à personne!

SCHNEIDER:

Et de quoi s'agirait-il?

JULES:

Il faut seulement avoir un peu de courage et ne pas craindre la nuit; avoir une paire d'yeux dans la tête, les oreilles fines et deux jambes solides, qui puissent marcher et courir au besoin.

WEBER:

Une affaire qui a peur de la lumière du jour, nous n'en voulons rien savoir!

JULES:

Oui, mais savez-vous? C'est que cette marchandise-là ne supporte pas la lumière!

SCHMITT:

Quelle marchandise est-ce donc?

JULES:

Oh! des allumettes, du tabac, et d'autres choses du même genre.

REDDERER:

Ah! c'est celà! Tu fais de la contrebande à la frontière, et nous devrions t'aider!

JULES:

Eh bien oui! Il s'agit seulement de ne pas se faire prendre!

REDDERER:

Non; il s'agit de ceci, que nous voulons rester d'honnêtes gens et pouvoir regarder tout le monde en face. Nous ne voulons pas tremper dans des affaires louches. Nous ne reculons pas devant le travail, mais nous voulons garder les mains propres. Plutôt aller chercher du travail en Amérique, que nous engager sur des chemins obscurs.

JULES (*se levant*):

Allez vous faire pendre avec votre travail et votre sacrée honnêteté. Je trouverai bien d'autres amis adroits, qui ne renoncent pas à leur bonheur, bande d'idiots que vous êtes. (*Tous se lèvent.*)

SCHMITT:

En voilà assez, maintenant. (*Ils saisissent Jules et le poussent dehors.*)

REDDERER:

Sale voleur.

SCHMITT (*en même temps*):

Fripon.

SCHNEIDER (*en même temps*):

Vagabond.

WEBER (*en même temps*):

Espèce de galeux.

SCENE IV:

SCHNEIDER, WEBER, SCHMITT, REDDERER, L'AUBERGISTE.

SCHNEIDER:

Maintenant, il sait ce que nous entendons par du travail honnête. Mais avec tout cela, nous ne sommes pas plus avancés.

WEBER:

Si nous faisions une petite partie? Pendant ce temps-là nous ne penserions pas à notre misère.

SCHNEIDER:

C'est une idée, Jacob, apporte les cartes. (*L'aubergiste apporte les cartes*).

SCHMITT (*après avoir battu les cartes*):

Coupe. Atout trèfle. (*Ils jouent.*)

REDDERER:

Pique.

SCHNEIDER:

Atout.

WEBER:

Que le Diable vous emporte, tricheurs. (*Tous les quatre posent les cartes.*)

SCHMITT:

Peuh. Si seulement nous avions autre chose que des cartes dans les mains.

SCHNEIDER:

Si seulement j'étais à mon métier.

V^e^ SCENE:

Les mêmes, ERNEST.

WEBER:

Voilà le jeune patron. (*Tous les quatre se lèvent.*)

REDDERER:

Bonjour, M. Ernest.

SCHNEIDER:

Vous nous cherchiez?

SCHMITT:

Vous avez reçu des commandes?

WEBER:

Il y a du travail?

ERNEST:

Asseyez-vous là, et écoutez-moi. (*Les ouvriers s'assoient et écoutent avec attention; leur visage s'assombrit de plus en plus.*) Voilà où il faut que je vous trouve, à l'auberge. Je suis allé chez chacun de vous, mais je n'en ai rencontré aucun.

WEBER:

Patron, donnez-nous du travail, et nous ne serons pas là en plein jour.

ERNEST:

Que voulez-vous, mes pauvres amis, il n'y a rien à faire: nous ne recevons plus de commandes de nos anciens clients; nos produits doivent payer la douane pour passer la frontière, et notre vieille clientèle ne peut plus nous les acheter; rendez-vous compte, ce n'est pas autrement. Il ne nous reste qu'à aller où est le client, et c'est ce que je vais faire tout de suite. Je vais acheter un immeuble vide à Sedan et y monter une usine, où nous fabriquerons du drap de Bischwiller: ainsi donc, vous qui êtes mes meilleurs tisseurs, je vous emmène tout de suite: les autres viendront après.

TOUS LES OUVRIERS:

Quoi?

REDDERER:

Quitter Bischwiller? Quitter l'Alsace?

SCHNEIDER:

C'est tout ce que vous avez à nous exposer, patron?

SCHMITT:

Vous voulez plaisanter?

WEBER:

M. Ernest, comment pouvez-vous parler comme çà?

ERNEST:

Je vous parle sérieusement: je ne connais pas d'autre solution; c'est à vous à réfléchir. A quoi bon perdre son temps à discuter?

REDDERER:

Non, jamais! Non! C'est ici que je suis né; c'est ici que j'ai travaillé, avec mon père, depuis que j'ai quitté l'école: c'est ici que je veux mourir.

SCHNEIDER:

Qu'est-ce que dirait ma femme?

SCHMITT:

J'ai mon vieux père à la maison: est-ce que je dois le laisser tout seul, ou faut-il peut-être que je l'emmène à l'étranger?

ERNEST:

On ne peut pas transplanter un vieil arbre. Moi aussi, je suis obligé de quitter mon papa. Là-bas, nous trouverons du travail et du pain. Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions ici? Voilà les fabriques qui sont arrêtées; vous n'avez plus de quoi vivres: çà ne peut pas durer plus longtemps ainsi. Et puis d'ailleurs il ne s'agit pas d'aller à l'étranger: est-ce que la France n'est pas notre patrie?

WEBER:

C'est vrai, mais on ne s'arrache pas comme çà à son pays natal. Renoncer aux bonnes «gschwellti Grumbeere» dans la cuisine à la manière de Bischwiller, et à nos bonnes saucisses grillées.

ERNEST:

Et si vous n'avez plus de quoi vous les payer, vos «gschwellti Grumbeere»? Et puis bien d'autres choses qu'il vous faut encore: des chaussures, des habits...

REDDERER:

Quoi? Vous pensez que l'Alsace ne peut pas nous nourrir. Oh, non! Notre terroir est riche, il produit du pain pour tout le monde.

ERNEST:

Pas pour les tisserands, malheureusement. Dites-vous bien que çà ne peut plus durer ainsi. Je vous propose le moyen d'assurer votre salut, et croyez-moi, çà réussira; et quand vous aurez commencé et que les autres auront vu comme çà se passe, ils viendront à leur tour.

WEBER:

C'est impossible.

ERNEST:

Dans quatre semaines vous serez au bureau de papa le matin à 8 heures, ceux qui seront décidés. L'argent nécessaire pour le voyage est prêt. Vous emmènerez tout de suite la femme et les enfants; préparez vos baluchons. Je vous attends: remettez-vous-en à moi. Avec l'aide de Dieu, nous nous construirons là-bas un nouveau foyer, et nous nous assurerons le gain quotidien par le travail de nos mains ou de notre esprit. Adieu! Rendez-vous dans quatre semaines, pour ceux qui voudront en être, le matin à 8 heures. (*Il s'en va.*)

SCHNEIDER:

Ils peuvent attendre longtemps. Non, non, camarades. Nous resterons à Bischwiller. (*Ils chantent*):

«In der Heimet mir isch's scheen,
Wo mer d'Moder fliesse sehen,
Wo vum Kirchberg d'Glocke litte,
Wo schun zitter alte Zitte
D'Gräwer vun de Eltre stehen!
In der Heimet mir isch's so scheen!» (1)

ACTE III:

(*Même tableau qu'à l'acte* I^er^).

SCENE 1^er^:

DUCROS, MARTHE, ERNEST (*en costume de voyage*), LIESSEL.

ERNEST:

Papa, tu peux t'en remettre à moi. En partant avec l'aide de Dieu et ta bénédiction, nous sommes sûrs de trouver de l'ouvrage et d'établir notre réputation par notre travail.

MARTHE:

Oui, mais est-ce qu'ils vont tous partir, Weber, Redderer et les autres?

ERNEST:

Je pense. Il est vrai qu'hier soir il y en avait encore deux ou trois qui ne savaient pas s'ils viendraient ou non.

DUCROS:

Il faut dire aussi que c'est une décision bien dure. Tout laisser là pour aller à l'étranger, où nous ne savons jamais quel sort nous attend! Je ne sais pas, mais voilà qu'il est bientôt 9 heures, et personne ne s'est encore montré. Je finis par croire qu'ils ne t'ont pas compris.

---

1) Comme il fait bon dans son pays,
Là où nous voyons la Moder couler,
Où les cloches, du Kirchberg, nous entendons tinter,
Là où de temps immémorial
Les tombeaux de nos ancêtres se dressent!
Comme il fait bon dans son pays!

MARTHE:

Oh! Je ne peux pas me faire à l'idée que vous allez partir tous les deux, que nous n'allons plus vous voir pendant de longues années.

ERNEST (*très sérieux*):

Il faut que ce soit ainsi! Ce sera pour nous une consolation de savoir que vous pensez à nous et que vous priez pour nous.

LIESSEL:

Marthe, maintenant, vous allez être toute seule à vous occuper de papa. Soignez-le bien, car il faut bien manger pour pouvoir supporter tout cela: aussi faites-lui une bonne cuisine. (*On entend des pas.*)

ERNEST:

Maintenant je crois que les voilà (*On frappe.*) Entrez!

SCENE II:

Les mêmes, REDDERER, WEBER, SCHMITT, SCHNEIDER.

REDDERER:

Cette fois, çà y est, nous voilà tous!

DUCROS:

Ainsi, vous êtes tous décidés à vous refaire une nouvelle vie de travail de l'autre côté des Vosges!

SCHNEIDER:

Oui, partons! Çà a duré assez longtemps jusqu'à ce que nous en soyons tous venus là!

REDDERER:

Je n'ai guère dormi pendant ces quatre semaines; et si j'avais trouvé un travail quelconque, même le plus dur, dix chevaux n'auraient pas suffi à me faire sortir de Bischwiller.

WEBER:

La séparation a été bien dure: c'est du reste pour çà que nous sommes arrivés si en retard.

DUCROS:

Nous allons faire vite. Chacun sait quel combat il a dû mener, vous et moi aussi; et Dieu seul sait le sort qu'il vous réserve. Mais maintenant, entrez courageusement dans votre nouvelle vie; montrez-y ce qui s'appelle travailler; gardez ferme la vieille devise de Bischwiller: «Was 's Schaffe geht, sind mir d'erschti im Fliess» (2). Restez simples et honnêtes, et n'oubliez pas que vous êtes protestants. Tenez, emportez comme souvenir ce tableau du temple: vous aurez ainsi toujours devant les yeux le meilleur de notre Bischwiller protestant; il vous rappellera que la prière fait partie du travail, pour rendre féconde notre foi en Dieu. (*Il passe le tableau aux ouvriers.*) Autrefois, des protestants français sont venus à Bischwiller, et ils ont apporté leur foi, leur activité et leur adresse, pour le plus grand bien de notre ville. Maintenant, en voici qui s'en retournent: travaillez en bons citoyens au bien de notre vieille Patrie et à l'honneur de notre terroir bischwillérien, afin que tous les Français voient la valeur de ce qu'ils ont perdu en nous. Gardez un bon souvenir à votre ville natale et à l'Alsace.

REDDERER:

Nous ne les oublierons jamais: l'Alsace doit prospérer, et vive Bischwiller!

TOUS:

Vice l'Alsace, vive Bischwiller!

SCHMITT:

Tâchez seulement de bien nous conserver le pays, parce que nous reviendrons, quand le drapeau tricolore flottera de nouveau sur la Mairie et que les Français rentreront.

LIESSEL:

Et Liessel courra à leurs côtés.

DUCROS:

Tu as le temps d'avoir des cheveux blancs d'ici là. Çà durera encore longtemps; je ne verrai pas ce jour-là. Mais nous garderons pieusement pour nous et pour nos enfants le souvenir de la Patrie

---

2) Pour ce qui est du travail, nous sommes les premiers en application.

perdue, et nous le transmettrons jusqu'au jour où elle reviendra: car nous sommes sûrs qu'elle reviendra, même si ce ne doit être que dans cinquante ans. — Alors, vous porterez un bouquet bleu-blanc-rouge au Hasesprung, sur ma tombe. Vive la France!

TOUS (*crient*):

Vive la France!

FIN.

Vu et lu.

Strasbourg, le 25 juillet 1938.

Le Doyen de la Faculté des Lettres:

Gabriel MAUGAIN.

Vu et permis d'imprimer.

Strasbourg, le 26 juillet 1938.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université:

DRESCH.

BIBLIOGRAPHIE.

Archives départementales du Bas-Rhin, Séries C, E, L.

Archives communales de Bischwiller, Série HH.

Délibérations du Conseil municipal de Bischwiller (1916—1927).

Compte-rendu administratif de la ville de Bischwiller, année 1926. Bischwiller 1927.

Bulletin de la Chambre de Commerce de Strasbourg, 1926, 1930, 1933.

Comité Alsacien d'Etudes et d'Informations, bulletin périodique jaune, août-septembre 1934.

LAUFENBURGER: *Les migrations dans le Textile du Bas-Rhin; La Vie en Alsace.* Strasbourg, Septembre 1920.

PONTEIL: *La Contrebande sur le Rhin, au temps de l'empire;* Revue historique, tome CLXXV, année 1935.

Wirtschaftslexikon et Documents divers du Service de la Statistique d'Alsace et de Lorraine.

H. BERGMANN: *Rapport présenté à l'Assemblée générale des Cinq.* Bureau du Syndicat industriel de la Basse-Alsace, Strasbourg 1873.

SOMBART: *Die Juden und das Wirtschaftsleben.* — Leipzig 1911.

MAX WEBER: *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie,* I, Tübingen 1920.

CHARLES GRAD: *Etudes statistiques sur l'industrie de l'Alsace,* Paris 1879.

CAMILLE ROUSSET: *Annuaire de l'industrie textile,* Paris 1934.

RODOLPHE REUSS: *La grande Fuite de décembre* 1793, *et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin de* 1794 *à* 1799. Strasbourg 1924.

WALTER BODMER: *L'immigration suisse dans le Comté de Hanau-*Lichtenberg au Dix-septième Siècle. Strasbourg 1930.

Almanach Alsacien, Strasbourg 1854.

Statistisches Handbuch für Elsass-Lothringen. Strasbourg 1885.

LAUFENBURGER: *Cours d'économie alsacienne.* Tome I. *Les bases matérielles et juridiques;* Paris 1930.

LAUFENBURGER et PFLIMLIN: *Cours d'économie alsacienne.* Tome II. *L'industrie de Mulhouse,* Paris 1932.

L'Alsace-Lorraine par quelques Alsaciens; Zurich 1916.

CULMANN: *Geschichte von Bischweiler,* nebst einer statistischen Darstellung des heutigen Zustandes dieses Ortes; Strasbourg 1826.

LUROTH: *L'Administration Municipale de Bischwiller à partir de l'année* 1840; Bischwiller 1875.

BOURGUIGNON: *Bischwiller depuis* 100 *ans,* Bischwiller 1875.

CATHERINE DEHIO: *Die Bischweiler Tuchindustrie;* Strasbourg, 1913.

GEORGES DELAHACHE: *L'exode;* Paris 1914.

TABLE DES MATIERES.

pages

Chapitre I: Le développement de Bischwiller jusqu'en 1870.

I. — Les origines de l'industrie bischwillérienne 1
II. — Pendant la Révolution et le Premier Empire 9
III. — L'industrie textile de 1815 à 1842 23
IV. — Les industries secondaires et l'agriculture au cours du XIX[e] siècle 27
V. — Le développement de l'industrie textile et la prospérité de Bischwiller de 1842 à 1870 32
VI. — La situation des ouvriers au XIX[e] siècle 37
VII. — La vie politique et morale à la veille de 1870 48

Chapitre II: Pendant l'Annexion.

I. — L'émigration: VIRE-ELBEUF-SEDAN 60
II. — La décadence de l'industrie de Bischwiller au lendemain de l'annexion 66
III. — Problème moral soulevé par l'Annexion 70
IV. — Premiers essais de réorganisation (1871-1885) 74
V. — La reprise de l'industrie à partir de 1885 77
VI. — Bischwiller en 1914 et pendant la Grande Guerre .. 85

Chapitre III: La Renaissance de Bischwiller après l'Armistice.

I. — La situation au lendemain de l'Armistice 92
II. — Le relèvement de l'industrie textile de Bischwiller 101
III. — Autres industries 111
IV. — La situation bancaire 177

pages

V. — L'apogée de l'industrie bischwillérienne 119
VI. — La situation actuelle 124
VII. — Originalité de l'Agglomération bischwillérienne et Conclusion 132

Annexe: Un tableau du vieux Bischwiller 141
Bibliographie 159
Table des Matières 161

COMMENTAIRE RELATIF AU PLAN.

1° Bâtiments construits entre 1871 et 1914:

La caserne (où se trouvent actuellement la gendarmerie et une fabrique de tubes);
la Filature de jute, construite en 1883 (n° 1 du plan);
l'Asile départemental (route de Strasbourg).

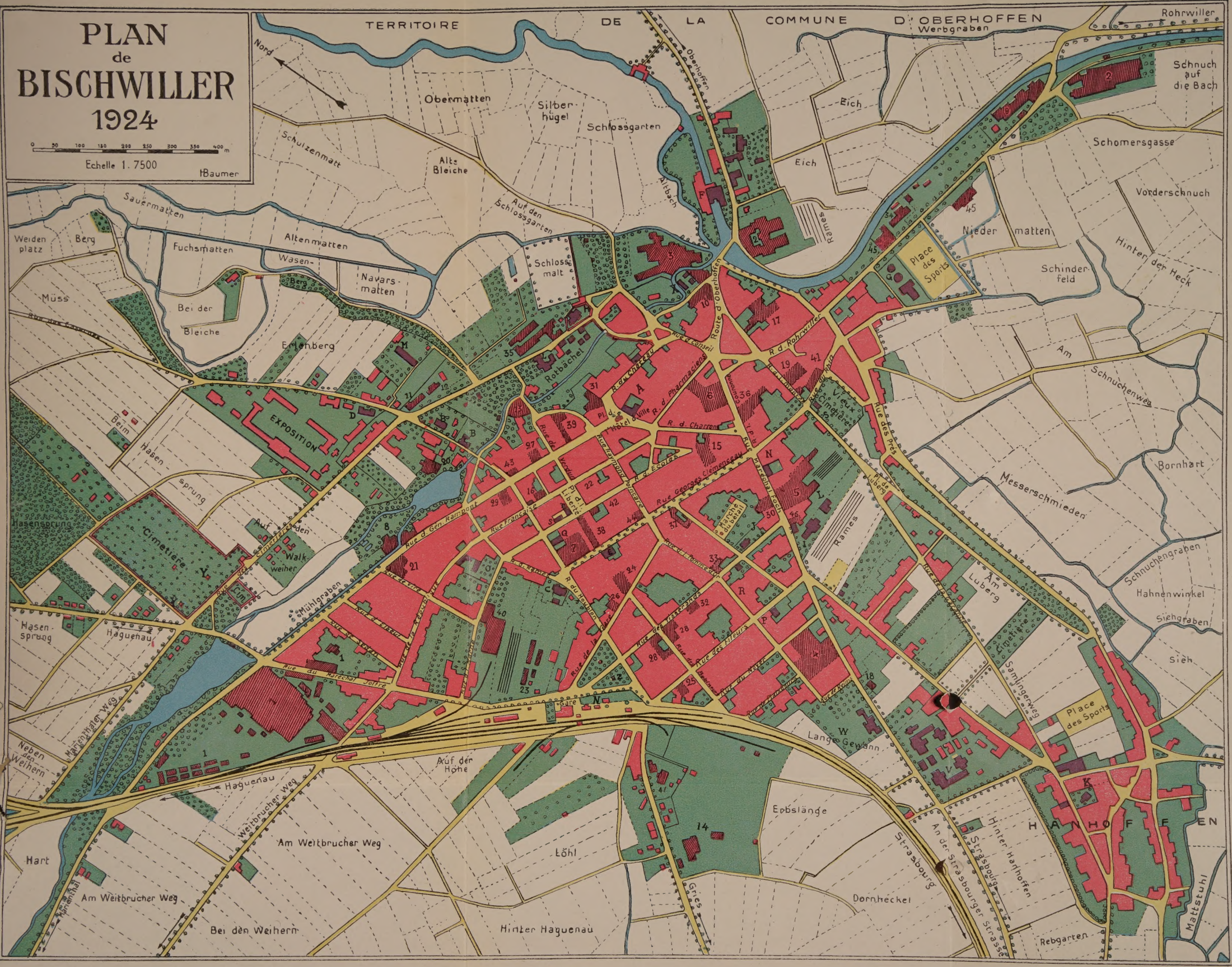
2° Bâtiments édifiés depuis 1918:

Le quartier Pierson (à côté de l'église catholique);
le quartier de Luberg;
le quartier de la route de Haguenau (au-delà des cimetières);
la Château d'eau (construction votée en 1932).

PLAN de BISCHWILLER 1924

Echelle 1. 7500

H Baumer


TERRITOIRE DE LA COMMUNE D'OBERHOFFEN
Nord
Obermatten
Silberhügel
Schlossgarten
Schulzenmatt
Alte Bleiche
Auf den Schlossgarten
Sauermatten
Altenmatten
Fuchsmatten
Wasen-Berg
Navarsmatten
Schloss matt
Weiden platz
Berg
Müss
Bei der Bleiche
Emlenberg
Rothbächel
Altbach
Oberhoffen
Werbgraben
Rohrwiller
Schnuch auf die Bach
Eich
Schomersgasse
Vorderschnuch
Nieder matten
Hinter der Heck
Schinderfeld
Place des Sports
Am Schnuchenweg
Bornhart
Messerschmieden
Schnuchengraben
Hahnenwinkel
Siehgraben
Sieh
Am Luberg
Rames
Route d'Oberhoffen
R. d. Rohrwiller
R. du Conseil
R. d. Pharmaciens
R. du Charroi
R. d. Charron
Pl. de l'Hôtel de Ville
Vieux Cimetière
Rue des Prés
Rue Georges Clemenceau
Rue Française
Rue d. Gén. Rampont
Rue du Maréchal Joffre
Rue de la Gare
Rue de la Fraternité
Rue des Fleurs
Rue des Jardins
Rue du Moulin
Rue du Stade
Rue du Cimetière
Rue du Maréchal Foch
Rue de Strasbourg
Rue de la Forêt
Rue d'Haguenau
Rue du Maréchal Joffre
Rue d'Oberhoffen
Rue de Hanhoffen
Rue de Strasbourg
Rue de la Forêt
Rue du Moulin
Rue du Stade
Rue du Cimetière
Rue du Maréchal Foch
Rue de la Gare
Rue de la Fraternité
Rue des Fleurs
Rue des Jardins